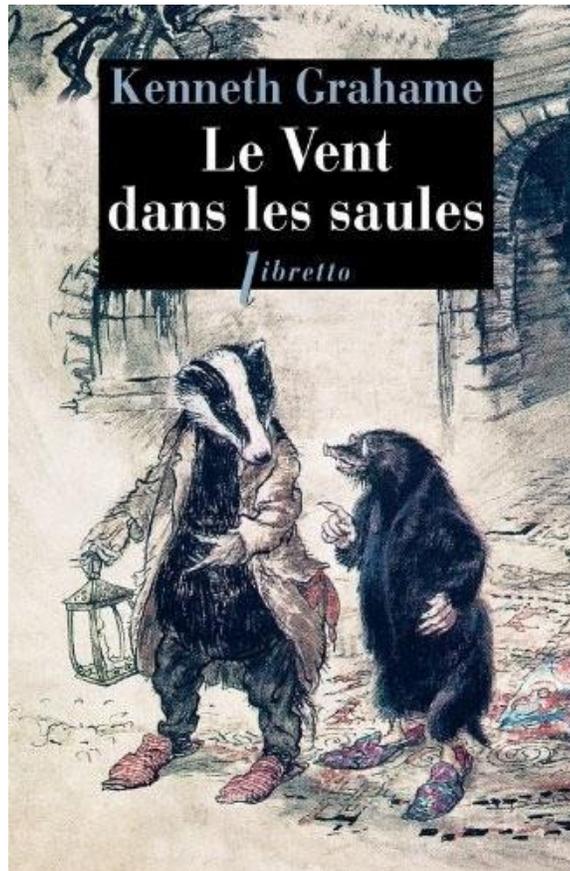


KENNETH GRAHAME. LE VENT DANS LES SAULES

Titre original : [The Wind in the Willows](#)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JACQUES PARSONS

ILLUSTRATIONS DE OWEN WOOD *GALLIMARD*



1908

THE WIND IN THE WILLOWS

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© The University Chest, Oxford.

© Éditions Gallimard, 1967, pour la traduction française et les illustrations.

© Éditions Gallimard, 1980, pour la présente édition.

Ils sont quatre : quatre aventuriers plus ou moins pantouflards du monde animal à vivre l'aventure quotidienne de la vie. Il y a les deux amis, Rat et Taupe, le sage et bourru

Blaireau et l'entêté, vaniteux et totalement irresponsable Crapaud par qui tout ou presque arrive. Ces quatre-là suivent les saisons, le cours de l'eau et racontent en un livre magique tout ce qui fait le prix de l'existence : peur, amitié, désir d'ailleurs, perte, abandon, espoir...

« Oui, il s'agit bien d'un livre magique. Quelque chose en lui réenchante le monde, le repeint inlassablement d'une nouvelle couche de mystère. J'envie le lecteur qui s'apprête à ouvrir ces pages pour la première fois ; il va pénétrer dans un pays accueillant où l'attendent des compagnons qui, de toute sa vie, ne le quitteront plus. » Alberto Manguel

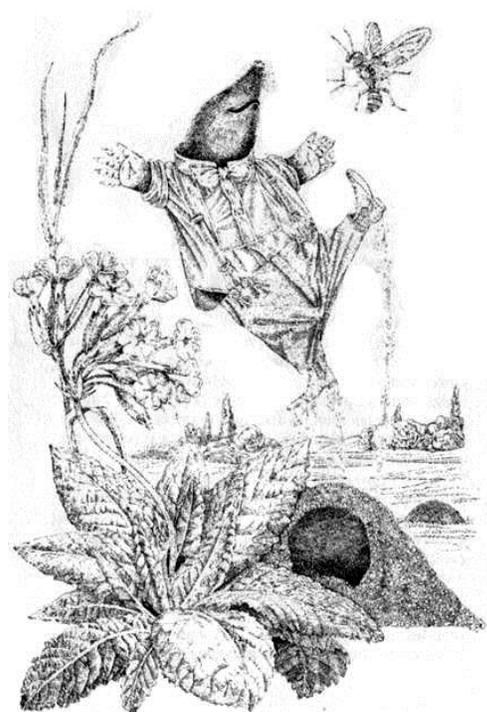
**

About the Author

Écossais issu d'une grande famille de l'aristocratie, Kenneth Grahame, né en 1859 et mort en 1932, fut secrétaire de la Banque d'Angleterre, mais surtout, en littérature, le seul alter ego crédible de Lewis Carroll. *Le Vent dans les saules* est aujourd'hui traduit dans presque toutes les langues.

1. Sur le bord de la rivière

Comme chaque année à pareille époque – au début du printemps – M. Taupe (car tel était son nom) avait entrepris de nettoyer à fond son petit logis. Ce charmant animal avait travaillé dur toute la matinée. D'abord avec un balai, puis avec un chiffon pour ôter la poussière. Ensuite, grimpé sur une échelle, sur un escabeau et même sur une simple chaise, et armé d'un pinceau et d'un seau de lait de chaux, il avait tout badigeonné. A présent, il avait de la poussière dans le gosier, dans les yeux, sa fourrure noire était constellée d'éclaboussures blanches ; il avait mal aux reins, des courbatures dans les bras. Au-dessus de sa tête, à l'air libre, au-dessous et autour de lui, dans la terre, le printemps était déjà en route ; il faisait pénétrer jusque dans la petite maison de Taupe, si sombre, si modeste, cette atmosphère d'attente fébrile et enchantée qui caractérise le renouveau. Rien d'étonnant, par conséquent, à voir Taupe laisser soudain tomber son balai en s'écriant : « Zut ! Ça suffit comme cela ! J'ai assez fait le ménage ! » et se précipiter dehors sans même prendre le temps d'endosser son manteau. Il y avait là-haut quelque chose qui l'appelait irrésistiblement et le petit animal se hâtait d'avancer dans la galerie en pente rapide qui, chez lui, jouait le rôle des allées recouvertes de gravier dans la résidence de ceux qui habitent à l'air libre, sous le soleil. Il raclait, grattait, creusait, déblayait, puis, à nouveau, déblayait, creusait, grattait, raclait, en s'acharnant de toute la force de ses petites pattes et en murmurant : « Montons ! Allons encore plus haut ! » jusqu'à ce que, crac ! son museau arrive à la lumière du soleil. Un instant plus tard, Taupe se roulait dans l'herbe tiède d'une vaste prairie.



« Comme c'est beau ! C'est mieux que de badigeonner à la chaux ! » se disait Taupe. Il sentait sur sa fourrure la chaleur bienfaisante du soleil, une douce brise venait lui rafraîchir le front. Il était resté si longtemps cloîtré dans sa cave que le chant joyeux des oiseaux prenait pour son oreille déshabituée la stridence d'un cri. Taupe était heureux de vivre ; il sauta sur ses quatre pattes : le printemps lui apparaissait comme quelque chose de délicieux, surtout maintenant qu'il n'était plus question de ménage à fond. Il traversa ainsi toute la prairie et parvint à l'autre extrémité.

« Arrêtez ! s'écria un lapin assez âgé qui se tenait à l'entrée. Six sous pour avoir le droit d'emprunter la voie privée ! »

Impatient et dédaigneux, Taupe l'envoya promener. Il continua de suivre la haie en trotinant ; il se moquait des autres lapins qui sortaient la tête de leurs terriers pour voir d'où venait ce vacarme. « En civet ! Avec des oignons ! » disait Taupe en se gaussant. Sans leur laisser le temps de trouver une répartie satisfaisante, il disparut. Les lapins se mirent alors à se faire mutuellement des reproches, à se dire avec mauvaise humeur : « Comme tu es bête ! Pourquoi ne lui as-tu pas dit... » « Enfin... pourquoi ne lui as-tu pas répondu... » « Tu aurais dû lui rappeler... » et ainsi de suite, comme cela se passe habituellement ; mais bien entendu – et c'est aussi toujours le cas – il était beaucoup trop tard pour répondre.

C'était beau à ne pas croire. Très affairé, Taupe parcourait les prairies en tous sens, suivait les haies, longeait les taillis ; partout, les oiseaux construisaient leurs nids, les fleurs étaient prêtes à jaillir de leurs boutons, les feuilles de leurs bourgeons. Dans la nature, tout était joyeux, en plein progrès, chacun s'occupait à mille choses. Taupe n'était pas du tout tourmenté par sa conscience, il ne s'entendait pas murmurer à l'oreille : « Badigeon ! » Non, il goûtait le plaisir d'être seul oisif au milieu de ces gens absorbés par mille tâches. Après

tout, ce qu'il y a de meilleur dans les vacances, ce n'est peut-être pas tellement de se reposer que de voir les autres travailler.

Il eut une impression de bonheur complet quand, à force d'errer sans but, il se trouva soudain au bord d'une rivière à son plus haut niveau. Il n'avait encore jamais vu de rivière. Il ne connaissait pas cette sorte d'animal au corps bien plein, lisse, serpentin, qui va à la chasse dans un bruit de rire étouffé, s'empare des choses avec un murmure et les lâche en s'esclaffant, pour se précipiter sur de nouveaux compagnons de jeu qui se dégagent, sont à nouveau saisis et, cette fois, bien tenus. Il ne cessait d'être ému par ce spectacle, de frissonner devant ces reflets, ces lueurs, ces scintillements, ces bruissements, ces tourbillons, en entendant ce babil et ces glouglous. Taupe était fasciné, ensorcelé, dans tous ses états. Il longeait la rive en trottant comme un petit personnage qui marche aux côtés d'un monsieur, tenu sous le charme des histoires passionnantes que celui-ci lui raconte. Puis, fatigué, il finit par s'asseoir au bord de l'eau, qui continuait de bavarder à son intention, à lui narrer dans un murmure une série des plus magnifiques histoires du monde, issues du centre de la terre, pour être finalement racontées à l'Océan insatiable.

Taupe était assis dans l'herbe et regardait sur l'autre rive quand son attention fut attirée par un trou qui se trouvait en face de lui, juste au-dessus du niveau de l'eau. Il se prit à rêver : cela aurait fait une jolie demeure, bien confortable, pour un animal aux goûts simples, mais séduit à l'idée d'avoir une résidence coquette, un peu au-dessus du fleuve, de se trouver ainsi à l'écart du bruit et à l'abri de la poussière. Au centre du trou apparut un petit point brillant, qu'il cessa de voir assez vite, mais qui se remit à scintiller comme une étoile minuscule. Peu de chances pour que c'en fût une en pareil endroit ; c'était trop brillant et d'une taille trop réduite pour être un ver luisant. Il finit par s'apercevoir que c'était un œil qui clignait dans sa direction ; peu à peu, un visage se précisa autour de cet œil, comme un cadre autour d'un tableau.

Un petit visage brun, avec de grandes moustaches.

Un visage rond, sérieux, avec dans les deux yeux ce petit scintillement qui avait tout de suite attiré son attention.

Des oreilles fines, un poil épais et soyeux.

C'était M. Rat d'eau !

Les deux animaux restèrent à s'examiner d'un air méfiant.

« Bonjour, Taupe, dit le Rat d'eau.

— Bonjour, Rat, dit Taupe.

— Vous aimeriez traverser la rivière ? demanda Rat.

— Oh ! c'est facile à dire », dit Taupe avec une certaine mauvaise humeur car il ne connaissait pas la rivière, la vie qu'on mène sur ses berges, quels usages ont cours en ces lieux.

Rat ne répondit pas, mais se pencha pour saisir une corde, la dénoua et tira puis il sauta avec légèreté dans un petit bateau que Taupe n'avait pas remarqué. L'esquif était peint en bleu à l'extérieur et en blanc à l'intérieur, il avait juste la dimension qu'il fallait pour recevoir les deux animaux ; sans bien comprendre à quoi il servait, Taupe fut immédiatement pris d'un grand goût pour cet engin.

Rat d'eau ramait adroitement et avançait vite. Il tendit sa patte de devant et Taupe descendit avec précaution. « Appuyez-vous, dit Rat. Bon ! Maintenant, sautez

franchement ! » Surpris et ravi, Taupe se retrouva bel et bien assis à l'arrière d'un véritable bateau.

« Quelle merveilleuse journée ! dit-il, tandis que Rat s'écartait de la rive et prenait ses avirons. Vous savez, c'est la première fois que je vais en bateau.

— Quoi ? s'écria Rat, bouche bée. Jamais été... vous n'avez jamais... mais alors... qu'est-ce que vous avez fait jusqu'ici ?

— C'est si agréable que cela ? » demanda timidement Taupe, tout disposé à le croire ; bien carré dans son siège, il admirait les coussins, les rames, les tolets, tous ces merveilleux accessoires. Il sentait le bateau glisser sous lui avec légèreté.

« Agréable ? Il n'y a que cela de vrai, déclara M. Rat avec solennité en se penchant pour attaquer l'eau de ses avirons. Croyez-moi, mon jeune ami, il n'y a *rien* – absolument rien – qui soit même à moitié aussi agréable que de faire du bateau. Bricoler... patauger... » Et il poursuivait d'un air songeur : « Bricoler... en bateau... patauger...

— Regardez devant, Rat ! » s'écria soudain Taupe.



Trop tard. Le canot heurta la rive avec violence. Le rêveur, le joyeux rameur, tomba à la renverse, les pieds en l'air, au fond de son bateau. « ... en bateau... bricoler... ou patauger... » continua Rat sans se troubler, en se remettant d'aplomb avec un petit rire. « Bricoler, patauger, ça n'a pas d'importance, semble-t-il, c'est ce qui fait le charme de cette vie.



Ou vous partez, ou vous restez ou vous arrivez à destination, ou vous parvenez quelque part ailleurs ou bien même vous n'arrivez nulle part. Vous êtes toujours occupé, vous ne faites rien de particulier ; quand vous l'avez fait, vous avez toujours quelque chose d'autre en vue ; vous pouvez le faire si vous voulez, mais il vaut mieux rester tranquille. Regardez ! Si vraiment vous n'avez rien de mieux à faire ce matin, pourquoi ne descendrions-nous pas la rivière ensemble, histoire de passer la journée ? »

Taupe éprouvait un bonheur complet qui lui fit agiter ses doigts de pied ; sa poitrine se gonfla d'un soupir de contentement, il se renversa en arrière sur les coussins moelleux.

« Quelle journée ! dit-il. Partons immédiatement !

— Tenez bon une minute, alors », dit Rat.

Il fit passer une boucle de l'amarre dans un anneau fixé au débarcadère, grimpa jusqu'à son trou qui se trouvait juste au-dessus et, au bout d'un court instant, reparut, chancelant sous le poids d'un panier à pique-nique en osier, bien garni.

« Mettez ça sous vos pieds », dit-il à Taupe en le lui passant.

Puis il dénoua son amarre et reprit ses avirons.

« Qu'y a-t-il là-dedans ? demanda Taupe, qui frétillait de curiosité.

— Du poulet froid, répondit Rat d'un ton bref.

*Languefroidejambonfroidcornichonssaladepetitspainsmolletssandwichescressonviandesalée
bièreaugingembrelimonadesoda...*

— Arrêtez, arrêtez ! s'écria Taupe extasié. C'est trop !

— Vous croyez vraiment ? demanda Rat avec grand sérieux. C'est ce que j'emporte toujours dans ces petites excursions ; et les autres animaux sont sans cesse à me dire que je suis avare, et que je lésine ! »

Taupe n'avait rien saisi de ce que l'autre disait : son attention était accaparée par la nouveauté de cette vie avec laquelle il était en train de faire connaissance, il était grisé par le scintillement, les ondulations de l'eau, les odeurs, les bruits, le soleil ; il laissait traîner une patte dans l'eau et faisait de longs rêves éveillés. Rat, comme un bon garçon qu'il était, ramait régulièrement et s'efforçait de ne pas le troubler dans ses réflexions.

« J'aime énormément votre costume, mon vieux, dit-il au bout d'une demi-heure environ. Je vais m'acheter un smoking en velours noir un de ces jours... enfin, dès que j'en aurai les moyens.

— Je vous demande pardon, dit Taupe en se ressaisissant. Vous allez me trouver très mal dégrossi, mais tout cela est tellement nouveau pour moi. Ainsi... ceci... est... une... rivière ?

— La rivière, répondit Rat en le reprenant.

— Et vous habitez vraiment au bord de la rivière ? Quelle vie amusante !

— Au bord, avec elle, sur elle et dedans, dit Rat. Pour moi, c'est mon frère et ma sœur, et mes tantes, et ma société, et ma nourriture, et ma boisson, et (naturellement) mon lavoir et mon cabinet de toilette. C'est mon univers et je n'en souhaite pas d'autre. Ce qu'on n'y trouve pas ne vaut pas la peine qu'on le possède, et ce qu'on n'y connaît pas ne mérite pas d'être connu. Seigneur ! Quel bon temps nous avons passé ensemble, la rivière et moi ! Que ce soit en hiver ou en été, au printemps ou en automne, il y a toujours, près de la rivière, des choses amusantes et passionnantes. En février, au moment des crues, ma cave et mon rez-de-chaussée sont envahis par un liquide qui n'est même pas bon à boire, une eau jaunâtre entre par la plus belle fenêtre de ma chambre à coucher ; ensuite, elle se retire en laissant des plaques de boue qui ont l'odeur du plum-cake ; les joncs et les herbes bouchent les rigoles et je peux me promener à pied sur la plus grande partie du lit de la rivière, trouver de la nourriture toute fraîche, et des choses que des gens sans soin ont laissé tomber de leur bateau !

— Mais ce n'est pas un peu triste, par moments ? se risqua à demander Taupe. Il n'y a que vous et la rivière, personne d'autre avec qui échanger un mot ?

— Personne d'autre avec qui... Bon, je ne veux pas être sévère, dit Rat en s'efforçant à la patience. Tout cela est nouveau pour vous, vous ne pouvez donc pas savoir. De nos jours, le

rivage est si fréquenté que beaucoup de gens le quittent définitivement. Oh non ! ce n'est plus comme dans le temps. Les loutres, les martins-pêcheurs, les grèbes, les poules d'eau sont là pendant toute la journée, à vous demander sans cesse de *faire* quelque chose – comme si on n'avait pas déjà assez à s'occuper de ses propres affaires !

— Et qu'est-ce qu'il y a *de l'autre côté* ? demanda Taupe en désignant de la patte un terrain boisé qui encadrait de sombre les prairies de l'autre rive.

— Ça ? Oh ! c'est simplement le Bois Sauvage, dit Rat sans insister. Nous n'y allons guère, nous autres les riverains.

— Est-ce qu'il y a... est-ce qu'il y a des gens *gentils* par-là ? demanda Taupe avec un rien de nervosité.

— Eh bien... répondit Rat, voyons... Les écureuils sont très bien. Et les lapins – du moins certains, car le monde des lapins est très mélangé. Et puis, il y a M. Blaireau, bien entendu. Il habite au cœur de ces bois ; il ne pourrait vivre ailleurs, même si on le payait. Cher vieux Blaireau ! Personne ne se mêle de ses affaires.

Cela vaut mieux, ajouta-t-il d'un air qui en voulait dire long.

— Mais qui *pourrait...* se mêler de ses affaires ? demanda Taupe.

— Eh bien ! il y a naturellement d'autres animaux, expliqua Rat avec une certaine hésitation. Les belettes – ainsi que les hermines – les renards... Ils sont tous bien, dans un sens – je suis très ami avec eux. Il arrive que nous passions la journée ensemble, quand nous nous rencontrons, mais ils s'emportent parfois, c'est indéniable... voyez-vous, vous ne pouvez pas vous fier entièrement à eux, c'est un fait. »

Taupe savait que, dans le monde des animaux, il n'est pas de bon ton d'insister sur un ennemi qui pourrait survenir, ni même d'y faire une simple allusion ; si bien qu'il passa à un autre sujet.

« Et ensuite, encore plus loin, au-delà du Bois Sauvage ? demanda-t-il. Là où tout est bleu, noyé dans la brume, où l'on aperçoit quelque chose qui ressemble à une ligne de collines, à moins que cela n'en soit pas une, et qui pourrait aussi bien être la fumée des villes ; ce sont peut-être des nuages en mouvement ?

— Au-delà du Bois Sauvage commence le Vaste Monde, dit Rat. C'est une chose qui ne nous intéresse pas, ni vous, ni moi. Je n'y ai jamais été, je n'irai jamais, vous non plus, si vous avez tant soit peu de bon sens. N'en parlez plus, s'il vous plaît. Bon, maintenant, voici notre bief, c'est là que nous allons nous installer pour déjeuner. »

Ils quittèrent le grand bras de la rivière et s'engagèrent dans ce qui, à première vue, semblait être un petit lac complètement entouré de terre. Un gazon verdoyant en garnissait les rives, des racines brunes en forme de serpents se reflétaient à la surface de l'eau tranquille ; ils avaient devant eux l'épaulement argenté et la chute écumante d'un barrage, côte à côte avec une roue de moulin tournant inlassablement, elle-même contiguë du bâtiment du moulin au pignon grisâtre ; l'air était plein d'un murmure apaisant et assourdi, interrompu de temps en temps par des voix claires parlant avec bonne humeur. C'était si beau que Taupe ne put se retenir de lever ses deux petites pattes de devant et de s'écrier dans un sursaut d'admiration : « Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! »



Rat accosta à la rive, fit approcher rapidement son bateau, aida Taupe, toujours maladroit, à débarquer, et lança le panier de pique-nique à terre. Taupe demanda comme une faveur d'être autorisé à déballer les victuailles ; Rat fut heureux de lui faire ce plaisir, car cela lui permit de s'étendre mollement dans l'herbe pour se reposer pendant que son ami, très excité, déplaçait la nappe, l'étendait sur le sol, sortait un par un les mystérieux paquets et disposait leur contenu bien en ordre, sans cesser de s'exclamer : « Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! » à chaque nouvelle découverte. Quand tout fut prêt, Rat lui dit : « Et maintenant, au travail, mon vieux ! » Taupe obéit avec grand plaisir en vérité, car il avait commencé son ménage à fond de très bonne heure, comme il se doit, et ne s'était pas arrêté un seul instant pour casser la croûte ; or, il s'était passé beaucoup de choses depuis ce moment-là, qui lui semblait vieux de plusieurs jours.

« Que regardez-vous, demanda Rat quand, leur appétit ayant commencé de s'apaiser, Taupe eut cessé de garder les yeux rivés sur la nappe.

— Je regarde, répondit Taupe, une suite de bulles qui se déplacent à la surface de l'eau. Je trouve cela très drôle.

— Des bulles ? Oh ! » dit Rat, et il se mit à siffloter d'un air engageant.

Un large museau luisant apparut au-dessus du niveau de l'eau, et Loutre se hissa hors de la rivière en secouant l'eau de son manteau.

« Espèces de goinfres ! Oui, des goinfres, voilà ce que vous êtes, dit Loutre en se dirigeant vers les victuailles. Pourquoi ne m'as-tu pas invité, Raton ?

— Ça s'est arrangé au tout dernier moment, expliqua Rat. A propos... mon ami, M. Taupe.

— Très heureux », dit Loutre. Les deux animaux sympathisèrent sur-le-champ.

« Quel vacarme il y a partout, poursuivit Loutre. On dirait que le monde entier se trouve sur la rivière. Je suis entré dans ce petit bras pour essayer de goûter un moment de tranquillité, et voilà que je tombe sur vous, mes amis ! Du moins... je vous demande pardon... ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. »

Ils entendirent derrière eux un bruissement dans une haie qui avait conservé ses feuilles de l'année passée ; une tête au pelage rayé, surmontant de hautes épaules, surgit de là et se mit à les observer.

« Viens, mon vieux Blaireau ! » s'écria Rat.

Blaireau avança d'un ou deux pas puis il grogna : « B'jour la compagnie ! », tourna le dos et disparut.

« Ça, c'est bien lui ! dit Rat, désappointé. Il a horreur du monde ! Nous ne le reverrons pas de la journée. Bon, maintenant, dis-nous qui tu as vu sur la rivière ?

— Crapaud, pour commencer, répondit Loutre. Dans son nouveau canot, flambant neuf, avec tous ses accessoires rutilants. »

Les deux animaux se regardèrent en riant.

« Au début, il ne voulait entendre parler que de voile, dit Rat. Il s'en est fatigué et s'est mis au bateau à fond plat. Rien ne lui plaisait autant que de pousser sa gaffe, pendant des journées entières, sans arrêt ; il en faisait toute une histoire, mais c'était un beau gâchis. L'année dernière, nous en étions au bateau aménagé en maison ; il a fallu que nous allions tous dans le sien, et que nous prétendions aimer cela. Il déclarait qu'il y passerait le restant de ses jours. Quoi qu'il entreprenne, c'est toujours la même chose : il s'en fatigue et cherche alors du nouveau.

« C'est un si bon garçon, par ailleurs, remarqua Loutre, d'un air réfléchi. Mais, aucune stabilité – spécialement quand il s'agit de bateaux ! »

De là où ils étaient, ils pouvaient apercevoir le grand bras de la rivière par-dessus l'île qui les en séparait. A ce moment précis, un canoë fit son apparition ; le rameur, à la silhouette courte et trapue, faisait jaillir l'eau en tirant de toutes ses forces sur les avirons, et roulait pas mal. Rat se leva pour l'interpeller, mais Crapaud – car c'était lui – hocha la tête et continua de ramer imperturbablement.

« S'il ne cesse pas de rouler comme ça, il ne va pas tarder à tomber dans l'eau, dit Rat en reprenant sa place.

— Mais naturellement, ricana Loutre. Est-ce que je t'ai raconté cette bonne histoire sur Crapaud et le gardien d'écluse ? Voici comment c'est arrivé : Crapaud... »

Un éphémère tourbillonnait en travers du courant avec cet air un peu ivre qu'affecte de prendre la jeunesse dorée des éphémères découvrant la vie. Un remous dans l'eau, un « plouf ! », et... plus d'éphémère ! En même temps, on cessa de voir Loutre.

Taupe croyait encore l'entendre, mais il baissa les yeux et vit qu'il n'y avait en effet plus personne sur le gazon où, un instant auparavant, Loutre était étendu. Rien à l'horizon. Toutefois, il y avait à nouveau une ligne de bulles à la surface de la rivière... Rat fredonnait un petit air ; Taupe se rappelait que, chez les animaux, les usages interdisent de commenter la disparition subite d'un ami à aucun moment, pour une raison quelconque et même sans raison.

« Bon, bon, dit Rat. Je crois que nous devons partir. Je me demande quel est celui de nous deux qui rangera le mieux le panier à pique-nique ? »

Il ne parlait pas comme quelqu'un qui a terriblement envie de le faire lui-même.

« Oh ! s'il vous plaît, laissez-moi m'en occuper », dit Taupe.

Bien entendu, Rat accepta.

Emballer les affaires dans un panier à pique-nique, ce n'est pas aussi agréable que de les déballer. Mais Taupe était bien décidé à s'amuser de tout. Cependant, une fois le panier rangé, la courroie bouclée, Taupe vit une assiette qui le narguait au beau milieu de l'herbe ; quand il crut encore une fois avoir terminé, Rat lui montra une fourchette que personne n'avait vue et, pour terminer, voyez-vous cela, c'était le pot à moutarde, sur lequel il s'était assis sans s'en apercevoir. Cependant, l'opération se termina enfin, sans que personne se fût fâché.

Le soleil était déjà bien bas quand Rat se mit à ramer doucement dans la direction de la maison ; il restait rêveur, il se murmurait des choses poétiques pour lui seul, il ne prêtait pas grande attention à Taupe. Celui-ci était repu, gonflé à la fois par l'excellent déjeuner qu'il venait de faire et par la fierté, la satisfaction qu'il éprouvait de lui-même ; il se sentait parfaitement à son aise dans ce bateau (du moins, le croyait-il) et, de plus, il commençait à s'agiter.

« Raton, s'il vous plaît, demanda-t-il, maintenant, je voudrais ramer ! »

Rat hocha la tête en souriant.

« Pas encore, mon jeune ami ; attendez d'avoir pris quelques leçons : ce n'est pas aussi facile que ça en a l'air. »

Taupe resta tranquille une ou deux minutes. Puis il se prit à jalouser, de plus en plus, Rat, qui ramait avec tant de vigueur et d'aisance ; son orgueil se mit à lui souffler à l'oreille qu'il pourrait faire aussi bien. Il sauta donc sur les avirons et s'en empara si soudainement que Rat, qui fixait l'eau en se disant des poèmes pour lui seul, pris par surprise, tomba en arrière de son siège, les jambes en l'air pour la seconde fois, tandis que Taupe, triomphant, prenait sa place et saisissait les avirons avec pleine confiance.

« Arrêtez, espèce d'idiot ! s'écria Rat du fond du bateau. Vous ne savez pas ! Vous allez nous faire verser ! »

Taupe lança ses avirons en arrière en les faisant tourner et les plongea vers l'eau. Mais il manqua la surface, fit la culbute et se retrouva couché sur Rat, déjà étendu lui-même. Alors, pris de panique, il saisit le bord du bateau et, un instant après... Plouf !

La barque chavira et il se retrouva tout seul, se débattant au milieu de la rivière.



Mon Dieu ! l'eau était bien froide, et il était tout mouillé. Il s'enfonçait de plus en plus, ses oreilles sifflaient.

Le soleil lui parut bien brillant et agréable à contempler quand il réussit à revenir à la surface, en toussant et en crachant ! Mais, quelle ne fut pas la profondeur de son désespoir quand il se sentit couler à nouveau ! A ce moment, une patte solide le saisit à la nuque. C'était Rat ; celui-ci riait sans se gêner. Taupe pouvait *sentir* les vibrations de ce rire jusque dans son cou, transmises par le bras et la patte de Rat.

Ce dernier saisit un aviron et l'engagea sous le bras de Taupe ; il fit la même chose de l'autre côté, puis, en nageant derrière lui, il remorqua l'animal désemparé jusqu'au rivage, le tira de l'eau, l'installa sur l'herbe ; ce n'était plus qu'une petite boule dégoulinante et pitoyable.

Lorsque Rat l'eut frictionné pour faire sortir un peu d'eau de son pelage, il lui dit : « Maintenant, mon vieux, courez en suivant le chemin de halage aussi vite que vous pouvez tant que vous ne serez pas sec et réchauffé ; pendant ce temps, je vais plonger pour repêcher le panier de pique-nique. »

Tout triste, trempé extérieurement et honteux intérieurement, Taupe se mit à trotter pour se sécher ; tandis que Rat se remettait à l'eau, saisissait le bateau, le redressait, le remettait d'aplomb et le ramenait jusqu'au rivage par petites poussées successives ; finalement, il plongea et réussit à repêcher le panier de pique-nique ; au prix de grands efforts, il le ramena sur la berge.

Quand tout fut prêt pour le départ, Taupe, effondré et déprimé, reprit sa place à l'arrière du bateau ; une fois qu'ils furent en route, il dit d'une voix brisée par l'émotion :

« Raton ! mon généreux ami ! Je regrette vivement ma conduite insensée et mon ingratitude. Le cœur me manque quand je pense que j'aurais pu être responsable de la perte de ce magnifique panier de pique-nique. En vérité, je me suis conduit comme un idiot, et je le sais. Voulez-vous oublier cela pour une fois et me pardonner, afin que tout de nouveau soit entre nous comme avant ?

— Mais c'est très bien ainsi, grâce à Dieu, répondit Rat avec bonne humeur. Qu'est-ce que c'est qu'un peu d'humidité pour un rat d'eau ? En général, je suis plus longtemps dans l'eau qu'au-dehors. N'y pensez plus. Et puis, dites donc ! je crois sincèrement que vous feriez mieux de venir passer quelque temps chez moi. C'est simple et très rustique, vous savez – pas du tout comme chez Crapaud – mais, vous n'avez pas encore vu sa maison. Cependant, je peux vous installer très confortablement. Je vous apprendrai à ramer, à nager, et vous serez bientôt aussi à votre aise sur l'eau que nous tous. »

Taupe était tellement touché par cette amabilité qu'il en resta sans voix ; il essuya une ou deux larmes du revers de sa patte ; à ce moment, Rat eut la délicatesse de tourner son regard ailleurs. Taupe ne tarda pas à recouvrer ses esprits et se montra même capable de river leur clou à un couple de poules d'eau qui ricanaient de le voir ainsi trempé.

Quand ils furent parvenus chez Rat, celui-ci alluma un bon feu dans le salon, installa Taupe dans un fauteuil qu'il plaça bien en face de l'âtre, après avoir été lui chercher une robe de chambre et des pantoufles. Il lui raconta des histoires de la rivière jusqu'à l'heure du dîner. C'étaient des récits passionnants pour un animal aussi attaché à la terre que Taupe. Des histoires sur les barrages, les crues subites, les cascades, les bateaux à vapeur qui jettent des bouteilles à la mer.

Du moins, ces bouteilles sont, à coup sûr, lancées *du pont* de ces navires, ce qui autorise à supposer que c'est *par* eux. Sur les héros qui n'adressent pas la parole à n'importe qui ; sur les aventures le long des canaux, les pêches nocturnes avec Loutre, ou bien les excursions loin dans la campagne avec Blaireau. Le dîner fut très gai ; mais, peu après, une taupe qui avait terriblement sommeil dut être escortée à l'étage au-dessus jusqu'à la plus belle chambre, par un hôte attentionné. Peu après, Taupe reposait sa tête sur l'oreiller dans un état de grande paix et de contentement, sachant que sa nouvelle amie la rivière venait lécher l'appui de sa fenêtre.

Cette journée fut suivie de bien d'autres semblables ; chacune apportait à Taupe, maintenant émancipé, de plus en plus de choses intéressantes, à mesure que l'été s'avancait. Il apprit à ramer et à nager, il fit connaissance avec les joies de l'eau courante ; l'oreille tendue vers les roseaux, il lui arrivait de capter quelques-uns des secrets que le vent ne cesse d'y murmurer.

2. Sur les grandes routes

Par une belle matinée d'été, Taupe dit tout à coup :

« Raton, s'il te plaît, je voudrais te demander une faveur. »

Rat était assis sur le rivage, en train de chanter une petite chanson qu'il venait de composer ; il était donc très absorbé et ne pouvait prêter grande attention à Taupe ni à personne d'autre. Depuis le matin, très tôt, il avait nagé dans la rivière en compagnie de ses amis les canards. Quand ceux-ci plongeaient leur tête dans l'eau tout d'un coup, comme font les canards, il piquait à son tour et venait leur chatouiller le cou sous l'endroit où se

trouverait leur menton s'ils en avaient un, jusqu'à ce qu'ils fussent contraints de remonter à la surface en éclaboussant et en agitant avec fureur les ailes dans sa direction, car il est impossible de dire tout ce que l'on ressent quand on a la tête dans l'eau. Ils le suppliaient au moins de s'éloigner, de s'occuper de ses affaires, de les laisser vaquer aux leurs. Si bien que Rat alla s'asseoir au soleil sur la rive et composa sur eux une chanson qu'il intitula :

LE REFRAIN DES CANARDS

*Tout le long du petit bras
A travers les joncs bruissants
Les canards s'en vont barbotant
Queue en l'air et tête en bas !*

*Queues de canes, queues de canards
Pattes jaunes qui s'empressent
Becs jaunes qui disparaissent
Et s'affairent dans la rivière !*

*Dans la broussaille et la boue verte
Où nage le gardon alerte
C'est là notre garde-manger
Bien frais, bien pourvu, bien caché*

*Chacun fait ce qu'il lui plaît
Nous, nous aimons, c'est un fait
Aller tête en bas, queue en l'air
Barboter sans en avoir l'air !*

*Les martinets sillonnant l'air
Là-haut – ne cessent d'appeler
Nous, nous préférons barboter
Bec dans l'eau et queue en l'air !*

« Je ne suis pas sûr d'apprécier tellement cette petite chanson », fit observer Taupe en prenant ses précautions. Il n'était guère poète et n'avait pas honte de l'avouer ; et il était d'un naturel franc.

« Les canards non plus, répondit Rat avec bonne humeur. Ils disent : « *Pourquoi* des gars n'auraient-ils pas le droit de faire ce qu'ils veulent *quand* ils veulent et *comme* ils veulent, alors que d'autres restent assis, le derrière sur la rive, à les regarder sans arrêt, et à faire sur leur compte des remarques, et même des poésies et tout ce qui s'ensuit ? Ça n'a *aucun sens* ! » Voilà ce que disent les canards.

— Ils ont raison, ils ont raison, dit Taupe avec chaleur.

— Non, ils n'ont pas raison ! s'exclama Rat avec indignation.

— Eh bien ! dans ce cas, ils ont tort, ils ont tort, répliqua Taupe avec douceur. Mais voici ce que je voulais te demander : pourquoi ne m’emmènes-tu pas rendre visite à M. Crapaud ? J’ai beaucoup entendu parler de lui et grande envie de faire sa connaissance.

— Mais oui, bien sûr », dit Rat qui avait vraiment bon caractère. Il sauta pour se remettre sur ses pieds et bannit la poésie de son esprit, tout au moins pour la journée. « Sors le bateau et pagayons jusque-là. A n’importe quel moment, on ne tombe jamais mal avec Crapaud. Il est toujours le même, que l’heure soit matinale ou tardive. Toujours de bonne humeur, toujours ravi de vous voir, toujours triste quand vous partez !

— Ce doit être un animal bien aimable, fit observer Taupe en montant dans le bateau et en saisissant les avirons, tandis que Raton s’installait confortablement à l’arrière.

— A dire vrai, c’est le meilleur des animaux, répondit Rat. Si simple, si bon caractère, si affectueux. Peut-être n’est-il pas très intelligent, mais tout le monde ne peut pas être génial ; il est probablement vantard et m’as-tu-vu. Mais il a de grandes qualités, ce Crapaud. »

Ils prirent un virage, suivirent un coude de la rivière et arrivèrent en vue d’une vieille maison élégante de brique d’un rouge patiné, avec des pelouses bien entretenues allant jusqu’au bord de l’eau.

« C’est le Manoir Crapaud, dit Rat ; cette crique sur la gauche, où tu vois une pancarte : “Propriété privée – Défense d’aborder” conduit à sa remise à bateaux, et c’est là que nous laisserons notre embarcation. Les écuries sont tout à fait à droite. Ce que tu regardes en ce moment, c’est la salle des banquets – très ancienne. Crapaud est assez riche et cette maison est vraiment l’une des plus belles de la région, mais nous ne le reconnaissons jamais en sa présence. »

Ils se glissèrent dans la crique, Taupe releva ses avirons et ils arrivèrent dans l’ombre d’une vaste remise. Ils virent là de nombreux bateaux élégants, suspendus à des supports en X ou à sec sur des plans inclinés, mais il n’y en avait pas à l’eau ; ce petit port avait l’air abandonné et inutilisé.

Rat jeta un coup d’œil circulaire.

« Je comprends, dit-il. C’en est fini du canotage. Il en est fatigué. Je me demande quelle est sa nouvelle lubie ? Viens, allons le voir. Nous ne tarderons pas à être fixés. »

Ils débarquèrent et traversèrent les pelouses émaillées de fleurettes pimpantes à la recherche de Crapaud ; ils finirent par le découvrir, reposant dans un fauteuil de jardin en osier, l’air préoccupé, une grande carte déployée sur ses genoux.



« Hurrah ! s'écria-t-il en sautant de joie de les voir arriver, c'est magnifique ! » Il leur serra chaleureusement la patte à tous les deux, sans même attendre qu'on lui présentât Taupe. « Comme c'est gentil ! poursuivit-il en dansant autour d'eux. J'allais justement envoyer un bateau te chercher avec l'ordre formel de te ramener sur-le-champ, quelle que fût ton occupation. J'ai terriblement envie de vous voir, tous les deux. Que voulez-vous prendre ? Entrez boire quelque chose ! Vous ne savez pas comme ça tombe bien que vous arriviez juste en ce moment !

— Asseyons-nous et restons un peu tranquilles, Crapaud, dit Rat en se laissant tomber dans un fauteuil confortable, tandis que Taupe en prenait un autre à côté du sien et faisait quelques remarques polies sur la "ravissante maison" de Crapaud.

— On n'en trouverait pas de plus belle sur les bords de la rivière, s'écria Crapaud, en proie à une gaieté débordante. Ni même nulle part ailleurs », ne put-il s'empêcher d'ajouter.

Rat donna un coup de coude à Taupe ; malheureusement Crapaud surprit ce manège et devint écarlate. Il y eut un silence pénible. Puis Crapaud éclata de rire :

« Ça va, Raton, c'est comme cela que je suis, tu le sais. Mais elle n'est tout de même pas si mal, ma maison ? D'ailleurs, tu l'aimes assez. Maintenant, voyons, soyons raisonnables, vous êtes précisément les deux animaux que j'ai besoin de voir. Il faut que vous m'aidiez. C'est de la plus haute importance !

— C'est à propos de ton canotage, je suppose, dit Rat, en prenant un air innocent. Tu fais pas mal de progrès, bien que tu continues à éclabousser un peu trop. Avec énormément de patience et pas mal d'entraînement, tu peux...

— Peuh ! le canotage ! dit Crapaud en l'interrompant, l'air dégoûté. C'est un amusement enfantin et stupide, il y a longtemps que j'ai abandonné. Une simple perte de temps, voilà ce que c'est. Cela m'attriste beaucoup, mes amis, vous qui devriez être au courant, de vous voir

ainsi gaspiller votre énergie à cette occupation sans but. Non, j'ai découvert celle qui mérite vraiment qu'on y consacre une vie entière. J'ai l'intention de m'y livrer le restant de mes jours ; je regrette seulement le temps que j'ai passé jusqu'ici à des occupations futiles. Venez avec moi, toi et ton ami, s'il a l'amabilité de t'accompagner, jusqu'à l'écurie, et vous allez voir ce que vous allez voir ! »

Il leur montra donc le chemin jusqu'à la cour de l'écurie ; Rat suivait, l'air méfiant ; là, ils virent une roulotte de bohémiens qu'on avait sortie de la remise. Elle était flambant neuve, peinte en couleur canari rehaussée de vert, avec des roues rouges.

« Et voilà ! s'écria Crapaud, en écartant les jambes et en se gonflant. C'est la vraie vie qu'on mène, bien à l'abri dans cette voiture. La grande route, la poussière des chemins, la bruyère, la lande, les haies, les dunes accidentées ! Les campements, les villages, les villes, les cités ! Ici aujourd'hui, quelque part ailleurs demain ! Le voyage, le changement, des spectacles intéressants et stimulants ! Le monde entier à votre portée, un horizon qui change sans cesse ! Et, remarquez bien, c'est le plus beau véhicule de cette nature qui ait jamais été construit, sans aucune exception. Entrez admirer les aménagements. C'est moi qui ai dressé tous les plans ! »

Taupe était terriblement intéressé et excité ; il le suivit avec empressement à l'intérieur de la roulotte. Rat se contenta de renifler et de rester sans bouger, les mains dans ses poches.

C'était en vérité très confortable, la place était parfaitement utilisée. De petites couchettes, une table qui se rabattait contre le mur, un fourneau, des placards, des étagères à livres, une cage avec un oiseau ; des pots, des casseroles, des cruches, des bouilloires de toutes tailles et de tous les genres.

« Tout est complet ! dit Crapaud en ouvrant triomphalement un placard. Vous voyez : biscuit, homard en conserve, sardines – tout ce que vous pouvez désirer. Ici, du soda, là du tabac – du papier à lettres, du lard, du jambon, des cartes à jouer, des dominos... Vous trouverez, continua-t-il tandis qu'ils redescendaient les marches, c'est-à-dire vous ne pourrez rien trouver que nous ayons oublié, quand nous partirons cet après-midi.

— Excuse-moi, dit lentement Rat en mâchonnant une paille, mais je crois t'avoir entendu parler de “*nous*”, de “*départ*” et de “*cet après-midi*” ?

— Allons, mon cher vieux Raton, dit Crapaud sur un ton suppliant, ne commence pas à prendre cet air guindé et dédaigneux, parce que tu sais bien que vous *devez* venir. Je ne peux absolument pas m'arranger sans vous, considère donc s'il te plaît la question comme réglée et ne discute pas – c'est la seule chose que je ne puisse pas supporter. Vous n'avez certainement pas l'intention de rester à moisir toute votre vie près de cette vieille rivière tellement triste, à vous contenter d'habiter ce trou et d'aller en *bateau* ? Je veux vous montrer le monde ! Je vais faire de toi un *animal*, mon garçon !

— Je m'en moque, dit Rat sur un ton obstiné. Je n'y vais pas, c'est tout. Et j'ai l'intention de rester attaché à ma vieille rivière, de continuer à vivre dans un trou, ou sur un bateau, comme j'ai toujours fait. Bien plus, Taupe restera à mes côtés et fera comme moi, n'est-ce pas, mon vieux ?

— Bien sûr, dit Taupe avec une parfaite loyauté. Je resterai avec toi, Raton, et ce que tu dis est ce qui doit être – comme toujours. Tout de même, il me semble que cela aurait été peut-être... voyons... assez amusant, tu sais », ajouta-t-il avec regret. Pauvre Taupe ! La vie d'aventure était quelque chose de tellement neuf pour lui, de si passionnant ; sous ce jour

nouveau, elle était si tentante ; et dès qu'il l'avait vue, il était tombé amoureux de la roulotte jaune canari et de tous ses petits aménagements.

Rat comprit ce qui se passait dans la tête de son ami et se prit à hésiter. Il avait horreur de décevoir, il aimait Taupe énormément, il aurait tout fait pour lui être agréable. Crapaud les surveillait attentivement.

« Entrons pour déjeuner, dit-il avec diplomatie, nous pourrions en reparler. Inutile de se décider trop vite. Bien entendu, je n'y attache pas tant d'importance. J'ai seulement envie de vous faire passer du bon temps, les gars. "Vivre pour autrui !" telle est ma devise. »

Pendant le déjeuner – excellent, naturellement, comme tout au Manoir, Crapaud se laissa aller. Sans s'occuper de Rat, il se mit à jouer de Taupe inexpérimenté comme d'une harpe. D'un naturel volubile, et toujours sous l'empire de son imagination, il dépeignit les perspectives du voyage, les joies de la vie libre et des grandes routes sous des couleurs si séduisantes que Taupe, au comble de l'énerverment, pouvait à peine rester sur sa chaise. Toujours est-il qu'il fut bientôt admis par les trois amis que ce voyage était une chose décidée ; Rat n'était pas tellement convaincu dans son for intérieur, mais il laissait son bon naturel triompher de ses objections personnelles. Il n'aurait pu supporter l'idée de décevoir ses deux amis qui étaient déjà plongés dans des plans et des anticipations, établissant un programme pour plusieurs semaines à venir.

Quand ils furent tout à fait prêts, Crapaud, à présent triomphant, conduisit ses compagnons à l'enclos et les embaucha pour l'aider à capturer le vieux cheval gris qui, sans avoir été consulté, et à son grand regret avait été désigné par Crapaud pour se charger de la partie la plus poussiéreuse de cette poussiéreuse expédition. Il préférait vraiment l'enclos et on eut beaucoup de peine à l'attraper. Pendant ce temps Crapaud bourrait encore davantage les placards de choses utiles, et suspendait des musettes, des chapelets d'oignons, des bottes de fourrage et des paniers au haut de la roulotte. Finalement le cheval fut capturé, attelé, et ils partirent ; ils se mirent à bavarder dès le départ ; chacun des animaux cheminait à côté de la roulotte, ou s'asseyait sur un brancard, au gré de sa fantaisie. C'était un après-midi radieux. L'odeur de la poussière soulevée par leur marche était riche en effluves qui leur paraissaient délicieux ; dans les riches vergers qui bordaient la route de chaque côté, des oiseaux les appelaient en sifflant joyeusement ; des chemineaux de bonne humeur leur souhaitaient le bonjour en les croisant, ou bien s'arrêtaient pour leur dire des choses aimables sur leur magnifique équipement ; et les lapins, assis sur le pas de leurs portes au bord des haies, levaient leur patte de devant en s'écriant : « Mon Dieu, mon Dieu ! »

Tard dans la soirée, fatigués mais heureux, à des kilomètres de leur domicile, ils s'arrêtèrent sur une lande écartée, loin de toute habitation, lâchèrent le cheval pour qu'il pût brouter, et assis sur le gazon à côté de la roulotte, ils savourèrent leur dîner frugal. Crapaud parla longuement de tout ce qu'ils feraient les jours suivants ; à ce moment, les étoiles devinrent plus nombreuses et plus grandes ; une lune jaune apparut soudain, venant on ne savait d'où, pour leur tenir compagnie et écouter leur conversation. Finalement ils regagnèrent leurs petites couchettes dans la voiture ; Crapaud, en s'étirant dit d'une voix déjà ensommeillée :

« Alors, bonne nuit, les copains ! C'est la vraie vie pour un gentleman ! Allez encore me parler de votre vieille rivière ! »

— Je ne parle pas de ma rivière, répliqua Rat avec patience. Tu le sais bien Crapaud. Mais j'y pense », ajouta-t-il avec émotion ; puis, à voix plus basse : « J'y pense, tout le temps ! »

Taupe sortit une patte de sous sa couverture et, dans l'obscurité, chercha celle de Rat, qu'il serra.

« Je ferai tout ce que tu voudras, Raton, murmura-t-il. Si nous nous enfuyions demain matin de bonne heure – de très bonne heure – pour retourner à notre bon vieux trou sur la rivière ?

— Non, nous verrons, répondit Rat à voix basse. Merci beaucoup, mais il faut que je reste avec Crapaud jusqu'à la fin de son voyage. Ce ne serait pas sûr de le laisser livré à lui-même. Ça ne durera pas longtemps. Ses toquades sont toujours de courte durée. Bonne nuit. »

La fin était à vrai dire encore plus proche que Rat ne pouvait le croire.

Après tant de grand air et d'excitation Crapaud s'endormit d'un sommeil de plomb. Le lendemain matin, Taupe et Rat eurent beau le secouer, ils ne parvinrent pas à le réveiller. Si bien qu'ils se mirent tous les deux au travail, tranquillement et courageusement ; pendant que Raton soignait le cheval, allumait le feu, lavait la vaisselle de la veille au soir et préparait le petit déjeuner, Taupe allait jusqu'au premier village, assez éloigné, pour acheter du lait, des œufs et diverses provisions que Crapaud avait naturellement oubliées. Le gros travail achevé, les deux animaux se reposaient, complètement épuisés, quand Crapaud fit son apparition frais et dispos, pour faire observer combien la vie qu'ils menaient désormais était agréable et facile, en comparaison des soucis et des fatigues occasionnés par la charge d'une maison.

Ce jour-là, ils firent une délicieuse promenade sur les dunes herbeuses et le long de petits chemins étroits, puis ils campèrent, comme la veille, sur une lande ; mais cette fois les deux invités veillèrent à ce que Crapaud prît à son compte une part raisonnable du travail. En conséquence, au moment de reprendre la route le lendemain matin, Crapaud n'était plus aussi enthousiaste sur les charmes de la vie primitive ; il essaya même de regagner sa couchette et il fallut l'en faire sortir de force. Leur itinéraire empruntait comme la veille d'étroits chemins traversant la campagne ; ce n'est que dans l'après-midi qu'ils atteignirent pour la première fois une grande route. Là, le désastre imprévu et foudroyant fondit sur eux – un désastre aux conséquences graves à dire vrai, pour leur expédition, mais accablantes pour la suite de la carrière de Crapaud.

Ils flânaient, insouciant, Taupe près du cheval, lui parlant, parce que ce dernier s'était plaint d'être terriblement tenu à l'écart et de ne pas être considéré le moins du monde ; Crapaud et Rat d'eau marchaient derrière la roulotte en devisant – du moins Crapaud parlait-il tandis que Raton se contentait de dire par moments : « Oui, précisément ; et que lui as-tu dit ? » en pensant à autre chose. Lorsque, loin derrière eux, ils entendirent un léger ronflement avertisseur, comme le bourdonnement d'une abeille encore éloignée. En se retournant, ils aperçurent un petit nuage de poussière avec au centre quelque chose de sombre paraissant doué d'une grande énergie et qui avançait vers eux à une vitesse incroyable ; de la poussière, émergea un vague « poup... poup... », comme la plainte d'un animal qui souffre. Sans prendre la peine de regarder davantage, ils se retournèrent pour reprendre leur conversation, quand en un clin d'œil – du moins leur sembla-t-il – la paix de cette scène fut troublée ; et dans un ouragan et un terrible vacarme qui les firent sauter

dans le fossé le plus proche, l'engin était sur eux ! Le « poup... poup... » retentit à leurs oreilles dans un hurlement métallique, ils entrevirent un intérieur garni de glaces et de somptueux maroquin, et l'immense automobile, magnifique à vous couper la respiration, ardente et irrésistible, avec son chauffeur cramponné au volant, rigide, l'esprit tendu, fut pendant une fraction de seconde maîtresse de la terre et de l'air, fit jaillir un nuage de poussière qui les aveugla et les enveloppa complètement, puis ne tarda pas, en s'éloignant, à se réduire aux dimensions d'une petite tache, à se métamorphoser à nouveau en abeille bourdonnante.

Le vieux cheval gris avançait péniblement en rêvant à son enclos tranquille ; mis en présence d'une situation aussi nouvelle et inattendue, il se laissa aller à une émotion bien naturelle. Il se cabra, rua, recula avec beaucoup d'obstination, en dépit des efforts de Taupe accroché à sa bride, des discours que ce dernier lui adressait en faisant appel à ses bons sentiments. Il repoussa la roulotte alors que son arrière était dirigé vers un fossé profond creusé sur le bord de la route. Le véhicule oscilla un instant – il y eut un fracas à vous fendre l'âme – et la roulotte jaune canari, leur orgueil et leur joie, versa dans ce fossé. C'était la catastrophe irrémédiable.

Raton sautait en tous sens sur la route, en proie à une terrible excitation : « Voyous ! s'écriait-il en brandissant les deux poings. Scélérats ! Bandits de grands chemins ! Espèces de... chauffards... J'en appellerai aux autorités ! Je vous signalerai ! Je vous traînerai devant les Tribunaux ! » Son mal du pays s'était dissipé comme par enchantement ; pour le moment, il était le patron du vaisseau jaune canari jeté sur un récif par les manœuvres imprudentes et déloyales d'un équipage rival, et il essayait de se rappeler les apostrophes colorées et mordantes qu'il utilisait contre les pilotes de chaloupes à vapeur qui passaient trop près du bord et éclaboussaient la moquette de son salon.

Crapaud, lui, restait assis au milieu de la route poussiéreuse, le buste droit, les jambes étendues devant lui, les yeux rivés dans la direction prise par l'automobile. Il avait la respiration courte, le calme et la satisfaction se peignaient sur son visage ; par moments, il murmurait faiblement : « Poup... poup... »

Taupe essayait de calmer le cheval ; il finit par y parvenir au bout d'un moment. Puis il alla inspecter la roulotte, couchée sur le flanc dans le fossé. Le spectacle était affligeant. Panneaux et fenêtres écrasés, essieux irrémédiablement faussés, une roue arrachée, des boîtes de sardines répandues partout, l'oiseau dans sa cage sanglotant d'une manière pitoyable et demandant à être libéré.

Rat vint à l'aide de Taupe, mais leurs efforts conjugués ne suffirent pas à remettre le véhicule d'aplomb. « Hé ! Crapaud ! crièrent-ils, viens nous donner un coup de main, veux-tu ? »

Crapaud ne répondit pas et ne bougea pas de la route ; ils s'approchèrent pour voir ce qui lui arrivait. Ils le trouvèrent plongé dans une sorte d'extase, un sourire béat sur les lèvres, les yeux rivés dans la direction qu'avait prise leur naufrageur pour disparaître. On l'entendait seulement murmurer par instants : « Poup... poup... »

Rat d'eau le secoua par l'épaule :

« Est-ce que tu viens nous aider, Crapaud ? lui demanda-t-il sur un ton sévère.

— Quel merveilleux... quel stimulant spectacle ! murmura Crapaud qui ne faisait toujours pas mine de bouger. La poésie du mouvement ! La vraie façon de voyager ! La seule ! Aujourd'hui ici... et demain, c'est tout de suite la semaine prochaine ! Escamoter les

villages, bondir par-dessus les bourgs et les villes ! Un horizon sans cesse changeant ! O bonheur ! O poup-poup ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Cesse de faire l'idiot, Crapaud, s'écria Taupe, désespéré.

— Et dire que je ne savais pas ! continuait Crapaud sur son ton monocorde, l'air rêveur. Toutes ces années perdues ! Je ne savais pas ! Je n'aurais jamais *imaginé* ! Mais maintenant... maintenant que je sais, que je me rends pleinement compte, quelle merveilleuse route fleurie s'ouvre devant moi ! Quels nuages de poussière je vais soulever en m'élançant à toute vitesse sans me soucier de rien ! Combien dans mon sillage de carrioles versées, envoyées au fossé, au cours de ma ruée magnifique ! Horribles petites carrioles – carrioles vulgaires – carrioles peintes en jaune canari !



— Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? demanda Taupe.

— Rien du tout, répondit Raton avec fermeté. Parce qu'il n'y a absolument rien à faire. Je le connais depuis longtemps. Il est possédé par une nouvelle manie ; c'est toujours ainsi que cela le prend, au début. Maintenant, ça va durer pendant des jours ; il est comme un animal qui marche dans une rêverie heureuse, il est incapable de faire rien de pratique. Ne nous occupons pas de lui. Allons voir ce qu'on peut faire pour la roulotte. »

Le résultat d'une inspection approfondie fut le suivant : même s'ils parvenaient à le remettre d'aplomb, le véhicule ne serait plus en état de rouler. Les essieux étaient dans un état désespéré, la roue manquante était en pièces.

Raton noua les rênes du cheval sur son dos et le prit par la bride ; dans sa main disponible, il portait la cage et son occupant surexcité.

« Viens ! dit-il à Taupe avec un sourire amer. Nous sommes à huit ou dix kilomètres de la première localité et nous n'avons qu'à nous y rendre à pied. Plus tôt nous partirons, mieux cela vaudra.

— Mais Crapaud ? demanda Taupe, anxieux, au moment où ils se mettaient en route. Nous ne pouvons pas le laisser ici, assis tout seul au beau milieu de la route, bouleversé comme il est. Ce n'est pas prudent. Si une autre Chose arrivait ?

— Qu'il aille au diable ! dit Rat avec férocité. J'en ai assez de lui. »

Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin qu'ils entendirent derrière eux un petit bruit de pas ; Crapaud les avait rejoints ; il glissa une patte sur le coude de chacun d'eux ; il avait toujours la respiration courte et l'œil dans le vague.

« Maintenant, écoute, Crapaud, dit Rat d'un ton sec : dès que nous serons arrivés dans ce village, nous irons au commissariat de police, nous verrons s'ils savent quelque chose sur cette automobile, sur le nom de son propriétaire, et nous porterons plainte. Ensuite nous irons chez un forgeron ou un carrossier et nous prendrons nos dispositions pour qu'on aille chercher la roulotte, qu'on la répare et la remette en état. Cela prendra du temps, mais les dégâts ne sont pas irrémédiables. Pendant ce temps, Taupe et moi-même nous irons dans une auberge et nous essaierons de trouver des chambres confortables où nous pourrions loger en attendant que la voiture soit prête et que tes nerfs soient remis du choc qu'ils ont subi.

— Commissariat ! Plainte ! murmurait Crapaud toujours plongé dans sa rêverie. Me plaindre, *moi*, de cette vision céleste dont j'ai été gratifié ! *Réparer la roulotte !* J'en ai fini des roulettes pour le restant de mes jours. Je ne veux plus jamais en voir, ni en entendre parler. Oh Raton ! Tu ne peux savoir combien je te suis reconnaissant d'avoir accepté de m'accompagner dans ce voyage ! Sans toi, je ne serais jamais parti, et je n'aurais jamais vu cette chose... ce cygne, ce rayon de soleil, ce météore ! J'aurais pu ne jamais entendre ce bruit envoûtant, respirer cette odeur ensorcelante ! C'est à toi que je dois tout cela, toi, le meilleur des amis ! »

Rat se détourna de lui, l'air désespéré et dit à Taupe, par-dessus la tête de Crapaud :

« Tu vois ce que c'est ? Il n'y a pas d'espoir. J'y renonce. En arrivant à la ville voisine, nous irons à la gare et avec un peu de chance, nous pourrions prendre un train qui nous mettra ce soir sur le bord de la rivière. Et si tu me reprends à organiser une partie de plaisir avec cet animal exaspérant ! » Il renifla et pendant le reste de ce parcours épuisant, il ne s'adressa plus qu'à Taupe.

En arrivant à la ville ils se rendirent directement à la gare ; ils installèrent Crapaud dans la salle d'attente des deuxièmes classes en chargeant un porteur, moyennant deux francs, d'avoir un œil sur lui. Ils conduisirent ensuite le cheval à l'écurie d'une auberge et donnèrent des instructions sur ce qu'il fallait faire de la roulotte et de ce qu'elle contenait. Il se trouva qu'un train omnibus put les déposer, à une gare peu éloignée du Manoir Crapaud ; ils accompagnèrent donc jusqu'à sa porte leur ami toujours fasciné, qui dormait en marchant, le firent entrer et donnèrent à sa gouvernante pour instructions de le faire dîner, de le déshabiller et de le coucher. Ensuite, ils allèrent reprendre leur bateau, ramèrent jusque chez eux et, à une heure très tardive, s'attablèrent devant leur repas dans le douillet petit intérieur du bord de la rivière, à la grande joie et à la grande satisfaction de Raton.

Le lendemain soir, Taupe, qui s'était levé tard et avait flâné toute la journée, était assis sur le bord de l'eau en train de pêcher quand Rat, qui avait été revoir ses amis et bavarder avec eux, vint à sa recherche. « Tu connais la nouvelle ? dit-il. On ne parle que de ça, tout le long de la rivière. Crapaud s'est rendu à la ville ce matin par l'un des premiers trains. Et il a commandé une grande automobile très chère. »

3. *Le bois sauvage*

Il y avait longtemps que Taupe désirait faire la connaissance de Blaireau. Celui-ci, tout en ne se montrant que rarement, semblait être à tous points de vue un important personnage et exercer une influence occulte que tout le monde ressentait dans le voisinage. Mais chaque fois que Taupe exprimait ce désir, Raton éludait la question :

« Très bien, disait-il. Blaireau viendra par ici un jour ou l'autre – il ne cesse de circuler – et je te présenterai. C'est le meilleur des garçons ! Mais il faut le prendre non seulement *comme* on le trouve, mais *quand* on le trouve.

— Ne pourrais-tu pas l'inviter ici... à dîner, quelque chose comme ça ? dit Taupe.

— Il ne viendrait pas, répondit Rat très simplement. Blaireau a horreur du monde, des invitations, des dîners, de ce genre de choses.

— Bon, mais alors, si nous allions le voir ? suggéra Taupe.

— Oh ! je suis sûr qu'il n'aimerait pas ça du tout, dit le Rat, très inquiet. Il est tellement timide qu'il en serait certainement vexé. Moi qui le connais bien, je ne me suis jamais hasardé à aller chez lui. En outre, nous ne le pouvons pas. C'est tout à fait hors de question, pour la bonne raison qu'il habite au beau milieu du Bois Sauvage.

— Admettons, dit Taupe. Mais tu m'as dit que le Bois Sauvage était un endroit très bien, n'est-ce pas ?

— Oui, je sais, c'est exact, répondit Raton, évasif. Cependant je pense que nous ne devons pas y aller en ce moment. Pas encore. C'est loin ; de toute façon, à cette époque de l'année, il ne serait pas chez lui ; il viendra sûrement un de ces jours, si tu veux bien avoir la patience d'attendre. »

Taupe devait se contenter de cette explication. Mais Blaireau ne se montrait toujours pas. Chaque jour apportait ses distractions. L'été avait pris fin depuis longtemps. Le froid, la gelée, la boue, les retenaient à la maison, la rivière roulait ses flots grossis à une vitesse interdisant toute navigation. Les pensées de Taupe revenaient alors avec plus d'insistance sur Blaireau gris qui vivait en solitaire dans sa tanière au sein du Bois Sauvage.

Pendant l'hiver, Rat dormait beaucoup ; il se couchait tôt et se levait tard. Pendant ces journées très courtes, il griffonnait quelques poésies et accomplissait de menus travaux domestiques ; il y avait toujours, bien entendu, des animaux pour venir faire un brin de causette ; on se racontait des histoires, on confrontait ses impressions sur l'été qui venait de prendre fin et sur tout ce qu'on avait fait.

Quel chapitre riche en détails de toutes sortes, quand on avait l'occasion d'y revenir ! Illustré de tant d'images aux vifs coloris ! Le long de la rivière, cela n'avait cessé d'être un spectacle grandiose, une série de tableaux se succédant avec majesté. Les lysimaques pourpres apparaissaient les premières, avec leurs mèches en désordre entourant le miroir dans lequel elles se reflétaient, où elles voyaient leur image souriante. L'épilobe tendre et pensif, comme un nuage rosi par le soleil couchant, ne tardait pas à suivre. Les bugles

rampantes, faisaient éclater leurs corolles pourpres et blanches pour venir, la main dans la main, prendre place dans le cortège ; finalement un beau matin, l'églantine qui, méfiante, s'était attardée, entrait en scène avec précautions. On savait alors, comme si des instruments à cordes l'avaient annoncé par des arpèges imposants préludant à une gavotte, que juin avait fini par arriver. Il y avait quelqu'un qui se faisait encore attendre : le berger venant faire sa cour aux nymphes, le seigneur dont les dames à leur fenêtre guettent la venue, le prince chargé de donner à l'été ensommeillé le baiser qui le ramènera à la vie. Mais quand la spirée, joyeuse et odorante dans son justaucorps couleur d'ambre, vient avec grâce prendre sa place dans le groupe, alors la pièce peut commencer.

Et quelle pièce ! Des animaux somnolents, bien au chaud dans leur trou tandis que le vent et la pluie viennent battre leur porte, se remémorent ces matinées toujours présentes à leur esprit, quand, une heure avant le lever du soleil, une brume blanchâtre recouvre encore la surface de l'eau ; vient alors le frisson du premier plongeon, le vagabondage le long des rives, la radieuse transformation de la terre, de l'air et de l'eau dès que le soleil apparaît de nouveau ; la grisaille se dore, les couleurs renaissent et surgissent une fois de plus de la terre. Ils se rappellent la sieste paresseuse au milieu d'une journée chaude, au fond d'un épais fourré que le soleil traverse de ses flèches d'or en faisant des taches lumineuses, le canotage, le bain de l'après-midi, les promenades dans les chemins poussiéreux et à travers les champs de blé ; les longues soirées fraîches où se dévide le fil de tant de récits, où tant d'amitiés se nouent, où tant de projets d'escapades s'établissent pour le lendemain. Il y avait énormément de sujets de conversation pendant ces courtes journées d'hiver où les animaux étaient réunis autour du feu ; Taupe avait cependant encore pas mal de temps libre, si bien qu'un certain après-midi, pendant que Rat, dans son fauteuil devant l'âtre tantôt sommeillait, tantôt essayait d'aligner des vers qui ne voulaient pas rimer, il prit la résolution d'aller explorer tout seul le Bois Sauvage et peut-être de lier connaissance avec M. Blaireau.

C'était un après-midi très froid, le ciel était couleur d'acier ; il sortit furtivement du salon bien chauffé et se trouva plongé dans un air glacé. La campagne était nue, il n'y avait plus une seule feuille aux arbres ; Taupe se disait qu'il n'avait jamais pénétré dans l'intimité des choses aussi profondément que par cette journée d'hiver, alors que la nature était profondément endormie et semblait avoir rejeté ses vêtements. Les taillis, les vallons, les carrières, tous ces endroits cachés qui, à la saison des feuilles étaient des buts d'explorations mystérieuses, exposaient à présent au grand jour leur intimité et leurs secrets, semblaient demander à montrer pour un instant leur pauvreté dénudée, jusqu'au moment où ils pourraient à nouveau se livrer sans frein à la mascarade générale, le séduire par les mêmes illusions qu'au cours de l'été précédent. C'était pitoyable d'une certaine façon, et cependant reconfortant, presque vivifiant, même. Il était heureux d'aimer la campagne sans apprêts, dure, ayant déposé toute parure. Il ne voyait que son squelette qu'il trouvait beau, solide, dépouillé. Il n'avait pas besoin de l'ornement des trèfles et du jeu des herbes folles ; le rideau des haies vives, la draperie ondulante des hêtres et des ormes ne lui manquaient pas ; et c'est dans des dispositions très joyeuses qu'il se dirigea vers le Bois Sauvage qui s'étendait devant lui, menaçant, comme un récif sombre au milieu d'une mer du Sud.



Au premier abord, il n'y avait rien qui pût l'alarmer. Des branchages craquaient sous ses pas, des souches le faisaient trébucher, des champignons croissant sur des racines lui faisaient penser à des caricatures et le frappèrent par leur ressemblance avec quelque chose de familier mais d'éloigné de sa pensée ; mais tout cela était amusant et excitant. Il continuait d'avancer et pénétra ainsi dans une région où la lumière se faisait plus rare, où les troncs d'arbres étaient de plus en plus rapprochés, où de chaque côté, des trous bâillaient comme des bouches affreuses.

Tout était très calme. Le crépuscule approchait régulièrement, mais rapidement, il le sentait tomber derrière et devant lui, la lumière se retirait comme l'eau d'un fleuve en décrue.

C'est alors que les visages apparurent.

C'est par-dessus son épaule, et d'une manière indistincte, qu'il vit le premier visage ; un petit visage triangulaire de démon, qui le regardait retranché dans un trou. Quand il se retourna pour le regarder en face, la chose avait disparu.

Il hâta le pas en se disant avec un reste de bonne humeur qu'il ne fallait pas se laisser aller à son imagination, ou alors, il n'y avait pas de raison pour que cela finît. Il passa devant un autre trou, puis un autre, puis encore un autre ; et alors... oui ! ... non !... oui ! ... certainement un visage étroit, au regard dur, avait jailli un instant d'un trou, pour disparaître aussitôt après. Il hésita – fit un effort sur lui-même et avança. Puis soudain chaque trou, proche ou éloigné, et il y en avait des centaines, eut l'air d'avoir son visage, apparaissant et disparaissant rapidement ; et tous le fixaient en lui lançant des regards malicieux et haineux : c'étaient tous des yeux perçants et diaboliques.

S'il avait pu seulement dépasser les rangées de trous, se disait-il, il n'aurait plus vu ces figures. Il quitta le sentier et plongea dans les profondeurs de la forêt où aucun chemin n'était frayé.

C'est alors que le sifflement commença.

Quand Taupe l'entendit pour la première fois ce sifflement était très faible et très aigu, mais le fit tout de même se précipiter en avant. Alors, tout en restant aussi faible et aigu, il se produisit loin devant lui, le fit hésiter en lui donnant envie de s'en retourner. Tandis que Taupe s'était arrêté, indécis, le sifflement reprit de chaque côté et bientôt parut s'étendre à toute la longueur du bois, jusqu'à ses limites extrêmes. Ils étaient dressés, alertes, tout prêts, quels qu'ils fussent ! Lui... lui était tout seul, sans arme, loin de tout secours ; et la nuit tombait.

Ce fut alors le début des bruits de pas.

Il crut d'abord à la chute de feuilles, tellement ce bruit était léger et délicat. Alors, celui-ci s'amplifia, prit un rythme régulier ; il ne pouvait provenir d'autre chose que de petits pieds, encore lointains. Était-ce devant ou derrière Taupe ? Celui-ci crut à la première hypothèse, puis à la seconde. Il s'imagina ensuite qu'elles étaient vraies toutes les deux. Ces bruits se gonflaient, se multipliaient. A un moment donné, Taupe, qui ne cessait de prêter l'oreille avec anxiété, crut qu'ils provenaient de toutes les directions, qu'ils déviaient dans un sens ou dans l'autre, se rapprochaient, arrivaient sur lui. Il restait sans bouger, à écouter, quand un lapin sortant d'entre les arbres, fonça dans sa direction à toute vitesse. Il attendit, croyant que l'autre allait ralentir son allure ou s'écarter. Non, l'animal le frôla presque en passant. Il regarda Taupe d'un œil dur et sévère, et murmura : « Va-t'en d'ici, espèce d'idiot, va-t'en ! » Le lapin contourna une souche et disparut dans un terrier ami.

Le bruit de pas s'intensifia au point de ressembler à celui qu'aurait fait de la grêle qui se serait mise à tomber soudain sur le tapis de feuilles mortes. A présent, c'était le bois tout entier qui semblait courir, très fort, poursuivre et cerner quelque chose ou... quelqu'un... Pris de panique, Taupe se mit à courir à son tour, sans but, il ne savait dans quelle direction. Il courait à la rencontre de choses, il tombait sur des choses, dans des choses, il fonçait sous des choses, il en esquivait d'autres. Finalement il se réfugia dans le creux sombre et profond d'un vieux hêtre qui lui offrait un abri, une cachette, peut-être même la sécurité, mais qui aurait pu le dire ? De toute façon, il était trop fatigué pour courir plus avant et il pouvait seulement se blottir sous les feuilles mortes qui s'étaient accumulées dans le creux de l'arbre et espérer qu'il se trouvait pour le moment en sécurité. Tandis qu'il gisait ainsi, tremblant, pantelant, écoutant les sifflements et les bruits de pas, il connut, dans toute son ampleur, cette chose terrible que les autres habitants des champs et des haies avaient trouvée en ces lieux et rencontrée au moment le plus sombre – cette chose contre laquelle Rat avait vainement essayé de le mettre en garde : la Terreur du Bois Sauvage !

Pendant ce temps, Raton, bien au chaud et à son aise, somnolait au coin du feu. La feuille de papier sur laquelle étaient écrits ses vers inachevés glissa de ses genoux, sa tête retomba en arrière, sa bouche s'entrouvrit ; il se promenait sur les bords verdoyants de la rivière des rêves. Alors, un morceau de charbon glissa, le feu émit un craquement, envoya un jet de flamme et le réveilla en sursaut. Se rappelant à quoi il était occupé, il reprit ses vers tombés sur le sol, s'y plongea à nouveau pendant une minute, puis jeta un coup d'œil autour de lui pour chercher Taupe et lui demander s'il n'avait pas une bonne rime à lui proposer – ou quelque chose comme cela.

Mais Taupe n'était pas là.

Il prêta l'oreille. La maison était silencieuse.

Il appela : « Taupe ! » à plusieurs reprises ; n'obtenant aucune réponse, il se leva et alla dans l'antichambre.

La casquette de Taupe n'était pas accrochée à sa patère habituelle. Ses galoches, qui se trouvaient toujours à côté du porte-parapluies, avaient également disparu.

Raton sortit et examina attentivement la boue recouvrant le sol devant la maison, dans l'espoir d'y trouver les empreintes de son ami. Elles y étaient, à coup sûr. Les galoches étaient neuves, il venait de les acheter pour l'hiver, les petites aspérités qui se trouvaient sur la semelle étaient encore intactes, pointues. Il put en voir les empreintes dans la boue, et elles s'éloignaient tout droit, vers le Bois Sauvage.

Rat prit un air grave et resta plongé dans ses pensées pendant une ou deux minutes. Alors il rentra dans la maison, se ceignit d'un ceinturon, y glissa une paire de pistolets, saisit un gourdin massif qui se trouvait dans un coin du vestibule et partit pour le Bois Sauvage d'un bon pas.

On n'était pas loin du crépuscule quand il atteignit la lisière des arbres et il plongea sans hésiter dans le bois, regardant avec inquiétude de chaque côté dans l'espoir de découvrir une trace du passage de son ami. De-ci de-là, des petites figures méchantes surgirent des trous, mais à la vue du courageux animal, de ses pistolets, de son gourdin redoutable qu'il tenait solidement, elles disparurent ; le sifflement et le bruit de pas, qu'il avait nettement entendus à son arrivée, s'atténuèrent pour finir par disparaître complètement, tout redevint calme. Il avança courageusement à travers le bois, jusqu'à son extrémité la plus éloignée ; alors, abandonnant les sentiers, il pénétra dans les fourrés, explorant méthodiquement chaque pouce de terrain, et sans cesser d'appeler sur un ton réconfortant : « Taupe... Taupe... Taupe... Où es-tu ? C'est moi. Ton vieil ami Raton ! »

Il avait battu patiemment le bois pendant au moins une heure quand, à sa grande joie, il entendit un petit cri lui répondre. Il se guida d'après le son et s'avança à travers l'obscurité qui s'épaississait jusqu'au pied d'un vieux hêtre où il y avait un trou et il en entendit sortir une voix faible qui disait : « Raton, c'est vraiment toi ? »

Rat se précipita dans le trou et trouva Taupe, épuisé et encore tremblant.

« Oh Raton ! s'écria Taupe, j'ai eu tellement peur, tu ne peux pas savoir ! »

— Oh ! je comprends très bien, dit Rat sur un ton apaisant. Tu n'aurais pas dû t'en aller ainsi, Taupe. J'avais fait de mon mieux pour t'en détourner. Nous, les riverains, nous venons très rarement seuls par ici. Quand il le faut, nous partons à deux au moins ; et ça se passe en général très bien. D'autre part, il y a quantité de choses qu'il faut savoir, que nous comprenons mais pas toi, du moins pour l'instant. Je veux parler de mots de passe, de signes de reconnaissance, de paroles qui ont un pouvoir et un résultat, de plantes qu'on doit emporter dans sa poche, de vers que l'on doit réciter, de ruses et de trucs qu'il faut connaître ; tout cela est très simple quand on le sait. Mais il faut l'apprendre enfant, si l'on ne veut pas se trouver plus tard dans l'embarras. Bien entendu, si l'on est un blaireau ou une loutre, c'est une autre affaire.

— Le brave M. Crapaud ne se soucierait sûrement pas de venir ici tout seul, n'est-ce pas ? demanda Taupe.

— Le vieux Crapaud ! dit Rat en riant de bon cœur. Il ne montrerait pas ici le bout de son nez sans être accompagné, même si on lui donnait un chapeau plein de guinées en or ! »

Taupe était réconforté par le rire insouciant de Rat, comme par la vue de ses pistolets étincelants et de son bâton ; il cessa donc de trembler, commença à s'enhardir et à redevenir lui-même.

« Maintenant, dit alors Rat, nous devons nous ressaisir et aller d'une traite jusqu'à la maison pendant qu'il fait encore un peu jour. Ça ne paraît pas indiqué de passer la nuit ici, tu comprends ; d'abord, il fait trop froid.

— Cher Raton, dit le pauvre Taupe. Je suis affreusement gêné de te dire cela, mais je suis absolument rompu. Il faut que tu me laisses me reposer un peu, reprendre des forces si je dois rentrer à la maison.

— Très bien, dit Rat, qui avait bon caractère. Il fait déjà assez sombre, de toute façon, et il y aura un peu de lune plus tard. »

Taupe s'installa donc confortablement dans les feuilles sèches, s'étira et ne tarda pas à s'endormir, mais d'un sommeil agité et fréquemment interrompu tandis que le Rat le couvrait de son mieux, et attendait patiemment, un pistolet dans la patte.

Lorsque Taupe finit par s'éveiller, parfaitement reposé et ayant recouvré ses esprits :

« Bon, dit Rat, je vais juste jeter un coup d'œil au-dehors pour voir si tout est calme, et ensuite nous pourrons vraiment partir. »

Il alla jusqu'à l'entrée de leur retraite et passa la tête au-dehors. Taupe l'entendit alors dire à part, sans s'affoler :

« Eh bien ! il ne manquait plus que cela...

— Qu'y a-t-il, Raton ? demanda Taupe.

— La neige, dit Rat. Ça tombe fort. »

Taupe vint se serrer près de lui et vit alors que l'aspect du bois qui l'avait tellement effrayé avait changé du tout au tout. Les trous, les creux, les mares, les traquenards, toutes les sombres menaces qui surgissaient sous les pas du voyageur étaient en train de disparaître rapidement ; un tapis scintillant de féerie s'étendait progressivement sur toute chose, un tapis qui semblait trop fragile pour être foulé par des pieds chaussés grossièrement. Une poussière fine emplissait l'air, vous caressait la joue en vous faisant picoter la peau, les troncs noirs des arbres semblaient éclairés par en dessous.

« Rien à faire à cela, dit Rat après un instant de réflexion. Nous devons partir, et courir notre chance. Le plus grave, c'est que je ne sais pas exactement où nous nous trouvons. Et maintenant, il y a cette neige qui change l'aspect de toute chose. »

C'était exact. Taupe n'aurait jamais cru se trouver dans le même bois qu'auparavant. Ils partirent cependant avec courage et prirent la direction qui leur semblait la meilleure ; ils se tenaient près l'un de l'autre et prétendaient avec une invincible bonne humeur reconnaître un vieil ami dans chaque nouvel arbre qui les regardait passer en les saluant silencieusement, et voir des ouvertures, des trouées ou des sentiers dans cette étendue uniformément blanche coupée seulement de troncs d'arbres noirs.

Une ou deux heures plus tard – ils avaient perdu toute notion du temps – découragés, éreintés, complètement perdus, ils s'arrêtèrent et s'assirent sur un arbre abattu pour reprendre haleine et envisager ce qu'il convenait de faire. Tous leurs membres leur faisaient mal, ils s'étaient blessés en tombant dans des trous, ils en étaient ressortis transpercés ; la neige était à présent si épaisse qu'ils avaient de la peine à en dégager leurs petites pattes, les arbres étaient de plus en plus serrés et semblables les uns aux autres. Ce bois semblait être sans fin, sans entrée, sans rien pour se repérer et, ce qu'il y avait de pire, sans sortie.

« On ne peut pas rester assis bien longtemps, dit Rat. Nous allons être obligés de tenter quelque chose. Il fait trop froid et la couche de neige sera bientôt si épaisse que nous ne

pourrons plus du tout circuler. » Il regarda autour d'eux et continua : « Écoute, il me vient une idée. Il y a un peu plus loin devant nous une sorte de vallon où le sol me paraît couvert de tertres et de monticules. Nous allons aller jusque-là et essayer de trouver un abri quelconque, un trou où le sol soit sec, à l'abri de la neige et du vent et nous nous reposerons bien avant de faire un nouvel essai, car nous sommes rompus tous les deux. D'autre part, il est possible que la neige cesse et qu'il se produise quelque chose. »

Ils se remirent donc sur pied une fois de plus et firent tous leurs efforts pour parvenir à ce vallon où ils recherchèrent activement un terrier ou un coin sec, à l'abri du vent glacé et des tourbillons de neige. Ils étaient en train d'explorer l'un de ces tertres dont Rat avait parlé quand, soudain, Taupe trébucha et tomba la tête la première en poussant un cri perçant.

« Oh ma jambe ! ma pauvre jambe ! » hurlait-il en pleurant ; il s'assit dans la neige et se mit à masser sa jambe à l'aide de ses deux pattes de devant.

« Pauvre vieux Taupe ! dit Rat avec bonté. Tu n'as pas l'air d'avoir beaucoup de chance aujourd'hui, ne trouves-tu pas ? Regardons cette jambe. » Il s'agenouilla pour mieux voir : « C'est cela, tu t'es sûrement fait une entaille. Attends, je prends mon mouchoir et je te bande la jambe.

— J'ai dû glisser sur une branche ou une souche cachée par la neige, dit Taupe sur un ton lamentable. Oh mon Dieu, mon Dieu !

— La coupure est très nette, dit Rat en l'examinant attentivement. Elle n'a pas pu être faite par une branche ou une souche. On dirait que tu as été blessé par un objet en métal, et tranchant. Curieux ! »

Il réfléchit un instant et examina les accidents de terrain dont ils étaient environnés.

« Bon, t'occupe pas de c'qui c'est-il qui l'a fait, dit Taupe à qui la douleur faisait oublier tout principe grammatical. Ça me fait mal pareil, que ce soit une chose ou l'autre qui l'ait fait. »

Mais Rat, après l'avoir soigneusement pansé avec son mouchoir, s'était éloigné et était en train de gratter dans la neige. Il était à quatre pattes, très occupé à fouiller pendant que Taupe lui disait par moments, avec impatience : « Viens donc, Raton ! »

Soudain, celui-ci s'écria : « Hurrah ! ... Hou-ou-ou-rah ! ! ! » en esquissant une gigue endiablée sur la neige.

« Qu'est-ce que tu as trouvé, Raton ? demanda Taupe, sans cesser de se masser la jambe.

— Viens voir ! » dit Rat, aux anges, en continuant de danser.

Taupe monta sur le tertre et regarda attentivement.

« Eh bien ! finit-il par dire, lentement, je vois très bien. C'est exactement ce que nous avons déjà vu, des tas de fois. Spectacle familial, je peux dire. Un gratte-pieds qu'on met devant une porte d'entrée ! Bon, et puis après ? Pourquoi danser la gigue autour d'un gratte-pieds ?

— Mais tu ne vois donc pas ce que ça signifie, animal obtus, s'écria Rat avec impatience.

— Bien sûr, je vois ce que ça signifie, répliqua Taupe. Simplement que quelqu'un de très négligent et de très étourdi a laissé son gratte-pieds au beau milieu du Bois Sauvage, juste à l'endroit choisi pour faire tomber tout le monde. Quelle étourderie ! Quand je serai rentré à la maison, j'irai me plaindre... à quelqu'un, je ne sais pas qui. Tu verras si j'y vais !

— Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu, s'écria Rat, désespéré de tant de bêtise. Cesse de discuter et viens gratter. »

Il se mit au travail en faisant voler la neige dans toutes les directions.

Après de nouveaux efforts son acharnement fut récompensé ; un tapis-brosse très crasseux apparut à leurs yeux.

« Et ça, ça ne te dit rien ? s'exclama Rat, triomphant.

— Absolument rien jusqu'à présent, répondit Taupe, en toute sincérité. Eh bien, poursuivit-il, tu parais avoir trouvé un nouveau rebut domestique, destiné à être jeté à la poubelle, et je suppose que tu es tout à fait heureux. Continuons donc, et danse ta gigue autour de ce que tu as trouvé, après cela, peut-être pourrons-nous partir sans perdre plus de temps à fouiller dans les ordures. Est-ce qu'on peut manger un tapis-brosse ? Ou bien peut-on dormir sous un tapis-brosse ? Pouvons-nous l'utiliser comme traîneau pour rentrer chez nous en glissant sur la neige, espèce de rongeur exaspérant ?

— Est-ce que tu veux... dire... s'écria Rat au comble de l'excitation, que ce tapis-brosse ne te *dit* rien ?

— Vraiment, Raton, dit Taupe maussade, je trouve que nous avons assez dit de folies. Où as-tu vu qu'un tapis-brosse pouvait *dire* quelque chose ? Ce n'est pas du tout le genre d'un tapis-brosse. Les tapis-brosse savent se tenir à leur place.

— Regarde ici, animal à la tête dure, répliqua Rat, qui était à présent très monté, cela a assez duré. Plus un mot ; tu dois seulement gratter, fouiller, creuser, fouiner partout, spécialement sur les versants des tertres, si tu tiens à dormir cette nuit dans un lieu sec et chaud. C'est notre dernière chance ! »

Rat attaqua avec ardeur la neige accumulée près d'eux, en commençant par sonder avec son gourdin et en creusant ensuite furieusement ; Taupe grattait aussi assidûment, plutôt pour faire plaisir à Raton, car à son avis, son ami commençait à perdre la tête.

Après dix minutes environ de travail acharné, l'extrémité du gourdin de Raton frappa quelque chose qui sonnait creux. Il travailla jusqu'au moment où il put passer une patte et tâter ; alors il appela Taupe pour qu'il vînt l'aider. Les deux animaux s'attelèrent à la tâche avec acharnement jusqu'à ce que le résultat de leurs efforts apparût à la vue de Taupe étonné et toujours incrédule.

Sur le flanc de ce qui leur avait paru être un amoncellement de neige se trouvait une petite porte à l'aspect massif, peinte en vert foncé. Il y avait sur le côté un cordon de sonnette en fer et au-dessous une petite plaque de cuivre sur laquelle était gravée en lettres capitales l'inscription suivante, qu'ils purent déchiffrer avec l'aide du clair de lune :

MONSIEUR BLAIREAU

Taupe tomba en arrière dans la neige sous l'effet de la surprise et de sa profonde satisfaction.

« Raton ! s'écria-t-il tout penaud, tu es une merveille ! Une véritable merveille, voilà ce que tu es. Je comprends tout, désormais ! Tu as tout déduit point par point, grâce à ta sagesse, depuis l'instant où je suis tombé en me blessant la jambe ; tu as examiné la blessure et ton cerveau puissant a dit tout de suite : "Gratte-pieds".

Alors tu t'es mis à rechercher le gratte-pieds responsable. Est-ce que tu t'en es tenu à cela ? Non. D'autres auraient pu s'en contenter, mais toi, non. Ton intelligence était toujours au travail. "Que je trouve seulement un tapis-brosse, voilà ce que tu t'es dit, et j'ai la preuve de l'exactitude de ma théorie." Et, bien entendu, tu as trouvé le tapis-brosse. Tu es

tellement intelligent, je te crois capable de trouver n'importe quoi. "Dans ces conditions, as-tu dit, cette porte existe, aussi vrai que si je la voyais en ce moment. Il ne reste plus qu'à la découvrir." Eh bien ! j'ai lu ce genre d'histoires dans les livres, mais je n'en avais jamais fait l'expérience dans la vie courante. Tu devrais aller en un lieu où tes qualités seraient pleinement appréciées. Ici, parmi nous, tu perds ton temps. Si seulement j'avais ton cerveau, Raton...

— Mais tu ne l'as pas, dit l'autre en l'interrompant avec brusquerie. Je pense que tu vas rester là toute la nuit, assis dans la neige, à bavarder ? Lève-toi sur-le-champ et pends-toi à cette sonnette que tu vois ici. Vas-y fort, aussi fort que tu peux, pendant que, de mon côté, je frappe ! »

Tandis que Rat s'attaquait à la porte avec sa canne, Taupe tirait de toutes ses forces sur la sonnette. Ses pieds avaient quitté le sol, il s'agitait en tous sens. A une grande distance, on entendait une cloche au son grave retentir faiblement.

4. M. Blaireau

L'attente leur parut interminable. Ils piétinaient dans la neige pour se réchauffer les pieds. Au bout d'un long moment, ils entendirent à l'intérieur le pas lent et traînant de quelqu'un qui venait vers la porte. On aurait dit – Taupe le fit remarquer à Rat – que celui qui approchait avait des savates trop larges dont il n'avait pas chaussé les talons ; remarque intelligente, car c'était exactement le cas.

On entendit le bruit d'un verrou qu'on tirait, la porte s'entrebâilla assez pour leur permettre d'entrevoir un long museau et une paire d'yeux clignotants et ensommeillés.

« La prochaine fois que ça vous arrivera, dit-il d'un air bourru et soupçonneux, je me mettrai véritablement en colère. Qui vient à cette heure déranger les gens par une nuit pareille ? Allons, dites !

— Oh ! Blaireau, s'écria Rat, laisse-nous entrer, je t'en prie. C'est moi, Raton, avec mon ami Taupe, nous nous sommes perdus dans la neige.

— Quoi ? C'est toi, Raton, mon cher petit ! s'exclama Blaireau, d'une voix changée. Entrez donc vous deux, et tout de suite. Eh bien ! vous devriez être morts. Aurais-je jamais pensé ! Perdus dans la neige ! Dans le Bois Sauvage, à cette heure de la nuit. Mais entrez donc. »

Les deux animaux trébuchaient l'un sur l'autre dans leur hâte à entrer ; c'est avec soulagement et bonheur qu'ils entendirent la porte se refermer sur eux.



Blaireau, qui portait une longue robe de chambre, et dont les pantoufles avaient en effet le talon affaissé, tenait dans sa patte une chandelle ; quand ils avaient appelé à l'aide, il était probablement sur le point d'aller se mettre au lit. Il les regarda tous les deux avec bonté et leur donna une tape amicale sur la tête. « Ce n'est pas une nuit pour que de petits animaux dans votre genre aillent se promener au-dehors, dit-il sur un ton paternel. J'ai bien peur que tu ne te sois encore aventuré dans l'une de ces escapades, dont tu as l'habitude, Raton. Mais, entrez donc, venez dans la cuisine. Il y a un bon feu, de quoi souper, tout ce qu'il faut. »

Il avança devant eux en traînant les pieds, la chandelle à la main ; ils le suivaient en se poussant du coude dans l'attente de ce qu'ils allaient découvrir ; ils longèrent ainsi un long couloir peu éclairé, et, pour dire la vérité, nettement minable pour aboutir à un hall central ; il en partait d'autres couloirs voûtés qu'on distinguait à peine, mystérieux et sans fin apparente. Mais il y avait cependant dans le hall des portes de chêne massif. Blaireau en ouvrit une et ils se trouvèrent dans une vaste cuisine illuminée et réchauffée par un grand feu.

Le sol était recouvert de carreaux rouges bien entretenus ; dans le vaste foyer brûlait un feu de bois, entre deux magnifiques sièges d'encoignure encastrés dans le mur, à l'abri du moindre courant d'air. Deux bancs à haut dossier se faisaient face de chaque côté de l'âtre, en prévision des jours où il y avait du monde. Au milieu de la pièce, une longue table faite de simples planches posées sur des tréteaux, avec des bancs de part et d'autre. A l'une des extrémités, devant un fauteuil qu'on venait de tirer, se trouvaient les reliefs du dîner de Blaireau, un repas simple, mais copieux. Des rangées d'assiettes immaculées brillaient sur le dressoir à l'autre bout de la pièce ; aux poutres étaient pendus des jambons, des bouquets d'herbes aromatiques, des chapelets d'oignons, des paniers d'œufs. On aurait dit un lieu où des héros aimeraient festoyer après avoir remporté la victoire, où des moissonneurs épuisés pourraient s'attabler nombreux et faire retentir la demeure des éclats de leur gaieté et de l'écho de leurs chansons ; ou bien où deux, trois amis aux goûts simples pourraient s'asseoir à leur fantaisie pour se restaurer, fumer, parler dans une atmosphère de confort et de contentement. Le sol de brique souriait au plafond enfumé ; les bancs de chêne, brillants à force d'avoir servi, échangeaient des coups d'œil pleins de bonne humeur ; les assiettes du dressoir faisaient des signes d'intelligence aux marmites de l'étagère, le feu crépitait joyeusement et illuminait toutes choses sans distinction.

L'aimable Blaireau les installa sur un banc pour qu'ils se fissent griller devant l'âtre, les pria d'ôter leurs vêtements et leurs chaussures trempés. Il alla leur chercher des robes de chambre et des pantoufles, baigna lui-même la jambe de Taupe dans de l'eau chaude, et colla du sparadrap sur sa coupure, remettant ainsi tout en état. Dans cette atmosphère de lumière et de chaleur, bien au sec, leurs jambes harassées étendues devant eux, en face du miroitement suggestif des assiettes qu'on était en train de disposer, ces animaux poursuivis par la tempête et maintenant parvenus dans un havre hospitalier, avaient l'impression que le Bois Sauvage, glacé, impénétrable, était désormais à des kilomètres ; toutes leurs souffrances pouvaient passer pour un mauvais rêve en train de se dissiper.

Quand ils furent grillés à point, Blaireau les invita à s'approcher de la table, sur laquelle il venait de servir le repas. Ils avaient déjà passablement faim, mais quand ils virent le souper qui leur était offert, les plats placés devant eux, ils en étaient à se demander par où commencer, tout leur paraissant également appétissant. Ils s'inquiétaient de savoir si les

autres victuailles voudraient bien les attendre jusqu'au moment où ils auraient le loisir de s'y intéresser. Pendant un bon moment, il fut impossible de tenir une conversation ; quand ils rompirent peu à peu le silence, ce fut pour parler la bouche pleine, ce qui ne donne pas des résultats très plaisants. Blaireau ne fit aucune remarque, il fit également semblant de ne pas voir les coudes sur la table, ni de remarquer que tout le monde parlait en même temps. Comme il ne fréquentait guère la bonne société, il s'imaginait que ce sont là des détails sans importance. (Nous savons bien, entendu qu'il avait tort, que son point de vue était étroit ; car tout cela compte beaucoup, mais il nous faudrait trop de temps pour en expliquer les raisons.) Il était assis dans son fauteuil au bout de la table. Par instants, il hochait gravement la tête en écoutant le récit des deux animaux. Il ne parut surpris ni choqué par aucun détail, il ne dit jamais : « Je vous l'avais bien dit », ou bien : « C'est ce que je dis toujours », il ne fit pas observer qu'ils auraient dû faire telle ou telle chose, ou n'auraient pas dû en faire une autre. Taupe se mit à éprouver à son égard des sentiments de grande amitié.

Le souper terminé, chacun des animaux avait l'impression que sa peau était tendue autant qu'elle pouvait l'être sans courir de trop grands risques d'accident. Les trois amis ne se souciaient plus de rien ni de personne. Ils se réunirent autour des braises rougeoyantes du grand feu de bois et se dirent que c'était bien gai d'être encore éveillé à une heure aussi tardive, si indépendants, si bien repus. Lorsqu'ils eurent bavardé encore un moment sur divers sujets, Blaireau dit avec chaleur :

« Maintenant, donne-nous un peu des nouvelles de votre monde à vous. Que devient Crapaud ?

— Il va de mal en pis, dit Raton tristement, tandis que Taupe, perché, les talons plus haut que la tête, sur le banc à dossier, se chauffait à l'âtre en essayant de prendre un air de circonstance. Encore un accident la semaine dernière, grave cette fois. Tu sais, il insiste pour conduire lui-même, et il en est tout à fait incapable. S'il avait engagé un animal convenable, ponctuel, bien au courant, à qui il aurait payé des gages décents et s'il s'en était remis à lui, tout aurait bien marché. Mais non ; il est persuadé qu'il est un conducteur-né et que personne n'a rien à lui apprendre ; et tout le reste s'ensuit.

— Combien en a-t-il eu ?

— D'accidents, ou de voitures ? demanda Rat. Mais après tout, c'est la même chose, avec lui. Eh bien ! il en est au numéro sept. Quant aux autres... tu connais cette remise qu'il a ? Elle est complètement pleine, jusqu'au plafond, de débris d'automobiles, dont aucun n'est plus grand que ton chapeau ! Cela te donne une idée, dans la mesure où l'on peut en avoir une, de ce que sont devenues les six autres voitures.

— Il a fait trois séjours à l'hôpital, dit à son tour Taupe. Quant aux amendes qu'il a dû payer, on a le frisson rien que d'y penser.

— Oui, et c'est là une autre source d'ennuis, poursuivit Rat. Crapaud est riche, nous le savons ; mais il n'est pas millionnaire. C'est un conducteur désespérément mauvais, incapable de s'améliorer, dédaigneux de la loi et de l'ordre. Tué ou ruiné, voilà le sort qui l'attend tôt ou tard. Blaireau ! nous sommes ses amis. Ne devrions-nous pas faire quelque chose ? »

Pendant un moment, Blaireau réfléchit profondément.

« Écoute, finit-il par dire sur un ton assez sévère : tu sais, bien entendu, que je ne peux rien faire en ce moment ? »

Les deux amis acquiescèrent, comprenant très bien ce qu'il voulait dire. Les usages veulent qu'aucun animal n'entreprenne une action décisive, vigoureuse, ou même de moyenne importance pendant l'hiver qui est une période d'engourdissement : les animaux somnolent – certains dorment pour de bon. Ils vivent au rythme des saisons. Ils se reposent des jours et des nuits pénibles pendant lesquels leurs muscles ont été soumis à une dure épreuve, toutes leurs forces utilisées à plein.

« Dans ce cas, c'est bien, poursuivit Blaireau. Mais quand nous aurons vraiment changé de saison, quand les nuits seront redevenues plus courtes, que nous serons arrivés à l'époque où, bien avant le lever du soleil, on commence à s'agiter pour être à la tâche dès le début du jour, ou même avant... tu sais... » Très sérieux, les deux animaux acquiescèrent : ils savaient. « Alors, continua Blaireau, toi, ton ami Taupe et moi-même, nous prendrons Crapaud sérieusement en main. Nous ne lui permettrons plus de faire de ces idioties. Nous le ramènerons à la raison, de gré ou de force. Nous ferons de lui un crapaud plein de bon sens. Allons... tu dors, Raton ?

— Non, pas moi, dit Rat en se réveillant en sursaut.

— Voilà deux ou trois fois qu'il s'endort depuis la fin du souper », dit Taupe en riant. Pour sa part, il se sentait tout à fait réveillé et même agité, sans savoir pourquoi. La raison en était naturellement celle-ci : comme il était par sa naissance et son éducation un animal souterrain, la situation de la maison de Blaireau lui convenait parfaitement et il s'y sentait chez lui ; tandis que Rat, qui dormait chaque nuit dans une chambre dont les fenêtres donnaient sur une rivière balayée par le vent, trouvait l'atmosphère oppressante.

« Nous devrions tous être couchés à cette heure-ci, dit Blaireau en se levant et en saisissant les chandeliers. Venez, vous deux, que je vous montre vos appartements. Et demain matin, prenez votre temps : le petit déjeuner sera servi à l'heure qui vous conviendra. »

Il conduisit les deux animaux à une pièce en longueur qui semblait être moitié chambre à coucher et moitié grenier. Les provisions de Blaireau pour l'hiver, qu'on voyait à vrai dire de tous côtés, occupaient en réalité la moitié de ce local : tas de pommes, navets, pommes de terre, paniers de noix, jarres de miel ; mais les deux petits lits blancs dans l'autre partie paraissaient moelleux et engageants ; les draps, bien qu'un peu rugueux, étaient bien nets et fleuraient bon la lavande. Taupe et Rat d'eau se débarrassèrent de leurs vêtements en trente secondes et se glissèrent entre les draps avec joie et satisfaction.

Conformément aux aimables conseils de Blaireau, les deux animaux fatigués descendirent le lendemain matin très tard pour prendre leur petit déjeuner ; ils trouvèrent un bon feu dans la cuisine, et deux jeunes hérissons assis sur un banc devant la table en train de manger du porridge dans des bols de bois. A leur entrée, les hérissons laissèrent tomber leur cuiller, se levèrent et s'inclinèrent respectueusement.



« Asseyez-vous, asseyez-vous, dit Rat aimablement, et finissez votre porridge. D'où venez-vous, mes jeunes amis ? Perdus dans la neige, je suppose ?

— Oui, s'il vous plaît, monsieur, dit respectueusement l'aîné des hérissons. Moi et le petit Billy que voici, nous étions en train d'essayer de trouver notre chemin pour nous rendre à l'école – maman aurait voulu que nous y allions malgré le temps, et forcément, nous nous sommes perdus, monsieur, et Billy il a eu peur alors il s'est mis à pleurer, étant jeune et pas beaucoup courageux. Et à la fin on est arrivés juste à la porte de derrière de M. Blaireau, un gentleman très bon, comme chacun sait...

— Je comprends, dit Rat en se coupant des tranches fines de lard fumé pendant que Taupe jetait quelques œufs dans une poêle. Et comment est le temps au-dehors ? Et puis ce n'est pas la peine de m'appeler comme ça tout le temps "monsieur".

— Oh monsieur, affreusement mauvais, la couche de neige est terriblement épaisse, répondit le hérisson. Pas un temps à mettre le nez dehors pour des messieurs comme vous.

— Où est M. Blaireau ? demanda Taupe, qui était en train de faire réchauffer le café.

— Le patron de la maison il est dans son bureau, répondit le hérisson et il a dit comme ça qu'il serait très très occupé ce matin et qu'on ne devait le déranger sous aucun prétexte. »

L'explication fut naturellement comprise par toutes les personnes présentes. Le fait est celui-ci, comme nous l'avons déjà dit : lorsque vous déployez une intense activité pendant six mois de l'année, et que le reste du temps vous vivez dans un état de somnolence relative ou réelle, vous ne pouvez pas, à ce moment-là, invoquer ce besoin de dormir quand vous avez du monde ou des choses à faire. Cette excuse deviendrait monotone. Les animaux savaient que Blaireau, après un solide petit déjeuner, s'était retiré dans son bureau, installé dans un fauteuil, les jambes étendues sur un autre siège, un mouchoir de coton rouge sur la figure et était "occupé" dans le sens qu'on donne à ce mot en pareille saison.

La sonnette de la grande porte retentit avec vigueur ; Rat, le museau tout gras, car il était en train de manger un toast bien beurré, envoya Billy, le cadet des hérissons, pour voir qui cela pouvait bien être. On entendit dans l'entrée un grand bruit de piétinements, et Billy ne tarda pas à revenir, précédant Loutre qui se précipita sur Raton pour le serrer dans ses bras en protestant bruyamment de son affection.

« Va-t'en ! s'écria Rat, la bouche pleine.

— Je pensais bien que je te trouverais ici, dit gaiement Loutre. Quand je suis arrivé ce matin sur le bord de la rivière, tout le monde était dans un grand état d'inquiétude. Raton n'était pas rentré de la nuit – ni Taupe – quelque chose d'affreux avait dû se produire, disait-on ; et bien entendu, la neige avait recouvert vos traces. Mais je savais que lorsque les gens sont dans les ennuis ils vont la plupart du temps chez Blaireau ; de toute façon, Blaireau saurait sûrement quelque chose, si bien que je suis venu directement ici, à travers le Bois Sauvage et la neige ! Mon Dieu ! comme c'était beau. Je suis venu dans tout ce blanc, le soleil rouge se levait et faisait ressortir les troncs noirs ! Tout était calme, et, sur mon passage, de temps en temps, des paquets de neige tombaient soudain des branches en faisant « flop ! » si bien que je faisais un bond et cherchais un abri en courant. Des châteaux de neige, des cavernes de neige ont surgi là où hier soir il n'y avait rien – et puis des ponts, des terrasses, des remparts. J'aurais pu rester là à jouer pendant des heures. A certains endroits de grosses branches se sont cassées sous le poids, des rouges-gorges s'y perchent, y font des bonds, avec leur air déluré et content d'eux, comme s'ils avaient fait cela eux-

mêmes. Très haut dans le ciel gris, est passé un vol d'oies sauvages, quelques corneilles tourbillonnaient au-dessus des arbres, inspectaient et s'en retournaient chez elles en prenant un air dégoûté ; mais je n'ai rencontré personne de raisonnable à qui demander des nouvelles. A mi-chemin ou à peu près, j'ai trouvé un lapin assis sur une souche, en train de nettoyer avec ses pattes son visage de nigaud. Il a été plutôt terrifié quand je me suis placé derrière lui et que je lui ai lourdement posé la patte sur l'épaule. Il lui a fallu une ou deux gifles pour recouvrer ses esprits. J'ai fini par lui faire dire qu'un de ses congénères avait, hier soir, aperçu Taupe dans le Bois Sauvage. C'était le grand sujet de conversation dans les terriers : M. Taupe, l'ami personnel de M. Raton, était en mauvaise posture ; il s'était perdu et ils étaient tous les deux à fureter et à tourner en rond. "Alors, pourquoi personne parmi vous n'a-t-il fait quelque chose, lui ai-je demandé. Il est possible que vous n'ayez pas de cervelle, mais vous êtes des centaines de gros garçons bien solides, gras à lard, avec vos terriers dans toutes les directions, vous auriez pu le recueillir, le mettre confortablement à l'abri, ou en tout cas, essayer.

— Quoi, *nous* ? a-t-il simplement répondu, faire quelque chose, nous, les lapins ?" Alors je lui ai encore donné une gifle et je suis parti. Il n'y avait rien d'autre à faire. Enfin, j'avais appris quelque chose ; si j'avais la chance d'en rencontrer d'autres je leur en ferais peut-être dire davantage, ou alors...

— C'est vrai que vous étiez tous si... nerveux ? » demanda Taupe. Un peu de la peur qu'il avait eue la veille revenait en entendant parler du Bois Sauvage.

« Nerveux ? » Loutre s'esclaffa en exhibant deux rangées de dents blanches et solides. « C'est moi qui leur donnerais des crises de nerfs s'ils s'avisait d'essayer quelque chose avec moi. Dis donc, Taupe, fais-moi frire quelques tranches de jambon, comme un bon garçon. J'ai terriblement faim et j'ai énormément de choses à dire à Raton. Voilà un siècle que je ne l'ai pas vu. »

Si bien que le brave Taupe, après avoir coupé quelques tranches de jambon, chargea les hérissons de les faire frire et retourna à son propre petit déjeuner tandis que Loutre et Rat, leurs deux têtes rapprochées l'une de l'autre, se racontaient tous les potins de la rivière, sujet de conversation inépuisable qui coule comme l'eau murmurante de la rivière elle-même.

Une assiettée de jambon frit avait déjà été nettoyée et on en réclamait une seconde quand Blaireau fit son entrée en bâillant et en se frottant les yeux ; il leur souhaita la bienvenue à tous avec, comme toujours, simplicité et calme, et s'enquit aimablement de chacun.

« L'heure du déjeuner approche, fit-il remarquer à Loutre. Autant prendre ce repas avec nous. Tu dois avoir faim, par ce froid...

— Plutôt ! répliqua Loutre avec un clin d'œil à Taupe. La vue de ces jeunes hérissons goulus se bourrant de jambon frit m'a positivement affamé. »

Les hérissons qui commençaient juste à avoir faim de nouveau après leur porridge et après s'être donné tant de mal à faire frire le jambon, eurent un regard timide pour M. Blaireau, mais n'osèrent dire mot.

« Quant à vous, jeunes gens, il faut rentrer chez votre mère, dit Blaireau avec gentillesse. J'enverrai quelqu'un avec vous pour vous montrer le chemin. Vous n'aurez pas besoin de dîner aujourd'hui, j'en suis sûr. »

Il leur donna à chacun une pièce d'un franc et une petite tape affectueuse sur la tête ; ils partirent en soulevant très respectueusement leur casquette et en arrangeant leurs mèches de cheveux.

Les autres se mirent à table pour déjeuner. Taupe était placé à côté de M. Blaireau ; Rat et Loutre étaient toujours absorbés dans leur conversation sur la rivière dont rien ne pouvait les distraire, il saisit l'occasion pour dire à son voisin combien il trouvait sa demeure confortable et accueillante.

« Une fois sous la terre, lui dit-il, on sait exactement où l'on est. Rien ne peut vous arriver, on ne peut pas parvenir jusqu'à vous. Vous êtes entièrement votre maître, vous n'avez à consulter personne ni à vous soucier de ce que les gens peuvent dire. Les choses vont leur train, vous les laissez aller, vous ne vous en souciez pas. Quand vous le voulez, vous voilà en route et les choses sont là, à vous attendre.

— C'est ce que je dis toujours, répondit Blaireau en se penchant vers lui. Il n'y a de sécurité, de paix ou de tranquillité que sous la terre. Et puis, si vous vous mettez à voir plus grand et si vous en venez à vouloir vous étendre, eh bien ! on gratte, on creuse un peu, et ça y est ! Si vous trouvez votre maison trop grande, vous bouchez un ou deux trous et ça y est ! Pas besoin d'entrepreneurs, pas de commerçants, de gens qui viennent faire des réflexions par-dessus votre mur et surtout, pas de changements de temps ! Regardez Rat, par exemple. Une crue de soixante centimètres et le voilà obligé d'aller louer un logement ailleurs ; il ne peut trouver que quelque chose d'inconfortable, de mal situé, pour un prix exorbitant. Prenez le cas de Crapaud. Je n'ai rien contre son château ; en fait de maison, c'est certainement ce qu'il y a de mieux dans la région. Mais supposons qu'un incendie éclate, que les murs s'effondrent ou se lézardent, que les fenêtres se brisent – où Crapaud s'en va-t-il ? Supposons qu'il y ait des courants d'air – j'ai les courants d'air en horreur, pour ma part – où va Crapaud ? Non, l'air libre, c'est bon pour aller vagabonder et chercher sa nourriture ; mais quand il s'agit de rentrer à la maison, c'est sous terre qu'on trouve un véritable "chez-soi". Telle est mon idée. »

Taupe acquiesçait de bon cœur ; et Blaireau en devint très amical à son égard.

« Après le déjeuner, dit-il, je vous ferai faire le tour du propriétaire. Je vois que vous saurez apprécier ma petite maison. Vous, au moins, vous comprenez parfaitement bien ce que doit être l'architecture domestique. »

En conséquence, après le repas, tandis que les deux autres, installés dans les deux coins de la cheminée, s'engageaient dans une discussion animée sur les *anguilles*, Blaireau alluma une lanterne et fit signe à Taupe de le suivre. Ils traversèrent le vestibule, suivirent l'une des galeries principales ; de chaque côté, à la lueur vacillante de leur lanterne, Taupe entrevoyait des pièces plus ou moins grandes, les unes n'étant que de simples placards, les autres de dimensions aussi imposantes que la salle à manger de Crapaud. Un passage étroit à angle droit les conduisit à un autre couloir où se répétait la même disposition. Taupe était frappé par les dimensions, l'étendue de toutes ces ramifications ; par la longueur de ces couloirs obscurs, par les voûtes robustes, les réserves bourrées de provisions, le tout solidement maçonné, colonnes, arcs, pavages.

« Comment diable, Blaireau, dit-il enfin, as-tu pu trouver le temps et l'énergie pour construire tout cela ? C'est étonnant !

— Ce le serait en effet si c'était mon œuvre, dit Blaireau avec une parfaite simplicité, mais ce n'est pas le cas. Je n'ai absolument rien fait que nettoyer les couloirs et les

chambres, à mesure que j'en avais l'utilisation. Il y en a encore des tas aux alentours. Je vois que tu ne comprends pas, je vais donc t'expliquer. Il y a très longtemps, à l'endroit où s'étend aujourd'hui le Bois Sauvage, avant qu'il ne se soit planté de lui-même et que les arbres n'aient atteint leur taille actuelle, il y avait là une ville habitée par des hommes. Là où nous sommes en ce moment, ils vivaient, ils allaient et venaient, parlaient, dormaient, faisaient leurs affaires. Ici ils abritaient leurs chevaux, là ils festoyaient, ici ils prenaient leur monture pour aller se battre ou bien s'en allaient en voiture faire du commerce. C'étaient des gens puissants, riches, de grands constructeurs. Ils bâtirent jusqu'à la dernière minute, car ils croyaient leur ville éternelle.

— Mais, que sont-ils devenus ? demanda Taupe.

— Qui peut le dire ? dit Blaireau. Des gens sont arrivés, ils sont restés un moment, ils ont construit, ils se sont développés et puis ils sont partis. C'est la vie. Mais nous, nous sommes restés. On m'a dit qu'il y avait eu des blaireaux ici longtemps avant la naissance de cette cité. Et il y a de nouveau des blaireaux en ces lieux. Nous sommes très résistants, nous pouvons disparaître pendant un moment, mais nous attendons, nous sommes patients, et nous revenons. Et il en sera toujours ainsi.

— Bon, et quand ces gens ont fini par s'en aller ? dit Taupe.

— Quand ils s'en sont allés, continua Blaireau, le vent violent et les pluies persistantes ont pris la chose en main, patiemment, sans répit, année après année. Peut-être les blaireaux ont-ils également aidé, à leur manière – qui peut savoir ? Tout cela est tombé, tombé, progressivement – ruine, nivellement, disparition. Et puis tout a recommencé à pousser, peu à peu, à mesure que les graines donnaient naissance à de jeunes arbres ; les jeunes arbres devinrent des forêts, les ronces et les fougères sont venues à la rescousse, en rampant. Le terreau de feuilles s'est formé et a tout bouché, pendant l'hiver l'eau qui ruisselle apportait du sable, de la terre pour tout cimenter, combler les vides, recouvrir le sol et avec le temps notre maison s'est trouvée prête à nouveau ; nous avons emménagé.



Au-dessus de nous, à la surface du sol, la même chose se produisait. Les animaux arrivèrent, aimèrent l'aspect que présentaient les lieux, ils s'installèrent, se répandirent, se développèrent. Ils ne se souciaient pas du passé – ils ne le font jamais, ils sont trop occupés. L'endroit était un peu bosselé et montueux, naturellement, et plein de trous ; mais ils y voyaient plutôt un avantage. Et ils ne se souciaient pas non plus de l'avenir – du moment où les gens reviendraient peut-être, pour un temps, ce qui pouvait très bien se produire. Le Bois Sauvage est assez peuplé maintenant ; du genre habituel : des bons, des mauvais, des

indifférents. Je n'attaque personne. Il faut de tout pour faire un monde. Mais j'imagine que vous savez vous-même quelque chose sur leur compte.

— C'est exact, dit Taupe, avec un léger frisson.

— Bon, bon, dit Blaireau en lui donnant une tape amicale sur l'épaule, cela a été votre première expérience, voyez-vous. Ils ne sont pas si mauvais, en réalité ; nous devons tous vivre et laisser vivre. Mais je ferai donner des instructions à la ronde demain, et je crois que vous n'aurez plus d'ennuis. Tous mes amis circulent dans cette région, ou j'en demande raison ! »

Quand ils revinrent dans la cuisine, ils trouvèrent Rat qui marchait de long en large, très agité. L'atmosphère souterraine l'oppressait et lui portait sur les nerfs. Il craignait, semblait-il, de voir partir la rivière s'il n'était pas là pour la surveiller. Il avait déjà endossé son pardessus, passé ses pistolets dans son ceinturon.

« Viens, Taupe, dit-il avec une certaine inquiétude, dès qu'il aperçut son ami. Il faut partir tant qu'il fait jour : je ne tiens pas à passer une seconde nuit dans le Bois Sauvage.

— Ça va très bien s'arranger, mon bon, dit Loutre. Je pars avec vous ; je connais tous les sentiers, je m'y retrouverais les yeux fermés. Et s'il y a une tête qui a besoin d'un bon coup de poing, comptez sur moi !

— Inutile de t'agiter, Raton, dit Blaireau avec calme. Mes couloirs vont plus loin que tu ne crois et j'ai, à la lisière du bois, des sorties dans plusieurs directions. Toutefois, je ne tiens pas à ce qu'elles soient connues de quiconque. Quand il faudra vraiment que vous partiez, je vous ferai sortir par l'un de mes raccourcis. En attendant, mettez-vous à l'aise et asseyez-vous. »

Cependant, Rat était anxieux de se trouver dehors et de regagner le bord de sa rivière, si bien que Blaireau, prenant sa lanterne, les conduisit par une longue galerie humide et sans aération, voûtée, creusée dans le roc, qui tournait, s'enfonçait, franchissait une distance qui leur parut représenter des kilomètres, tant ils étaient fatigués. La lumière du jour finit par apparaître confusément à travers les broussailles suspendues à la sortie. Blaireau leur adressa un rapide au revoir, les poussa à travers l'ouverture, puis arrangea des plantes grimpantes, des ronces, des feuilles mortes de manière à rendre à cette issue un aspect aussi naturel que possible, et enfin se retira.

Ils se trouvaient exactement à la lisière du Bois Sauvage. Il y avait derrière eux des rochers, des plantes rampantes, des racines d'arbres enchevêtrées et emmêlées ; devant eux, sur une vaste étendue, des champs bordés de haies qui se détachaient en sombre sur la blancheur de la neige, et, très loin, le scintillement de leur chère vieille rivière, tandis que le soleil d'hiver était déjà bas sur l'horizon. Loutre, qui connaissait tous les sentiers, se mit à la tête du détachement et ils se guidèrent en prenant pour repère un échelier éloigné. Ils s'arrêtèrent un moment, se retournèrent et virent la masse dense, menaçante, compacte du Bois Sauvage qui, dans un entourage absolument blanc, les regardait d'un air narquois ; ils reprirent sur-le-champ la direction de leur maison, où les attendaient un bon feu, des objets familiers, et, sous la fenêtre, la rivière dont la voix était si réconfortante. Ils la connaissaient bien, ils avaient confiance en elle et ils savaient que, quelle que fût son humeur, ils n'avaient aucune mauvaise surprise à craindre de sa part.

Tandis qu'il se hâtait ainsi, en pensant au moment où il se retrouverait chez lui, dans le cadre auquel il était habitué et qu'il affectionnait, Taupe comprit clairement qu'il était un animal des terres labourées et des haies, lié au sillon que laisse la charrue, aux pâturages où

le bétail abonde, au sentier des flâneries vespérales, au petit jardin bien cultivé. Il lui fallait laisser aux autres les terrains accidentés, l'endurance acharnée, les heurts et les conflits qui vont de pair avec la nature sauvage ; il devait se montrer sage, s'en tenir aux lieux agréables pour lesquels il était fait et qui contenaient, à leur façon, assez de possibilités d'aventure pour une vie entière.

5. La douceur du foyer

Les moutons couraient et s'entassaient contre les clôtures ; ils soufflaient par leurs fines narines et, la tête renversée en arrière, martelaient le sol de leurs petits pieds délicats ; une légère vapeur s'élevait au-dessus du parc dans l'air glacé, tandis que nos deux amis se hâtaient, très en forme, dans un bruit d'éclats de rire et de bavardage. Ils rentraient à travers champs après une longue journée passée au-dehors avec Loutre, à chasser et à explorer les hauteurs où certains affluents de leur rivière font d'humbles débuts. A la fin de cette courte journée d'hiver, les ombres s'amoncelaient autour d'eux, et ils avaient encore une certaine distance à parcourir. Ils marchaient péniblement à travers les terres labourées quand ils entendirent le troupeau ; ils s'en étaient alors rapprochés ; à présent, ils découvraient, partant du parc à moutons, un sentier tracé qui leur permettrait de marcher plus aisément et qui répondait à une question que tout animal se pose en lui-même ; il leur disait, sans qu'ils pussent s'y tromper : « Oui, c'est très bien ainsi : ce chemin mène à la maison ! »

« On dirait que nous arrivons à un village », dit Taupe encore incertain, en ralentissant son allure ; en effet, la piste qui était devenue un sentier, et avait pris ensuite l'importance d'un chemin, les confiait à présent à une route bien empierrée. Les animaux ne tiennent pas tellement aux villages ; leurs grandes routes, même très fréquentées, suivent un parcours bien à elles, qui laisse de côté église, bureau de poste, café.

« Ne t'inquiète pas, dit Rat. En cette saison ; ils sont tous à l'abri derrière leurs portes, assis au coin du feu : hommes, femmes, enfants, chiens et chats. Nous nous glisserons très facilement à travers le village, sans ennui ni désagrément ; nous pourrons jeter un coup d'œil par leurs fenêtres, pour voir ce qu'ils font. »

La nuit qui tombait rapidement, comme toujours à la mi-décembre, avait cloîtré les gens chez eux ; ils marchaient d'un pas léger sur une mince couche de neige poudreuse qui venait de tomber. On ne voyait que quelques carrés orangés et embrumés de chaque côté de la rue, reflets des foyers ou des lampes à travers les fenêtres des maisons, rayonnant dans l'obscurité extérieure. La plupart des ouvertures basses grillagées n'étaient pas munies de volets et pour ceux qui regardaient du dehors, les occupants de la maison, réunis autour de la table pour le thé, absorbés dans un travail manuel, ou parlant en riant et en gesticulant, montraient tous cette aisance heureuse que le meilleur acteur n'a jamais pu saisir – cette grâce naturelle qui disparaît dès que l'on se voit observé. Se déplaçant à volonté d'un théâtre à l'autre, les deux spectateurs, si éloignés eux-mêmes de leur domicile, avaient dans le regard comme une sorte de regret quand ils voyaient caresser un chat, emmener au lit un enfant tombant de sommeil, ou un homme fatigué s'étirer en cognant le fourneau de sa pipe contre le bout d'une bûche qui charbonnait.

Mais c'était une petite fenêtre au store tiré vers le bas, donnant dans la nuit une simple transparence blanchâtre qui réveillait le mieux le sentiment du chez-soi et d'un univers

borné par quatre murs, où l'on oublie complètement le monde extérieur et ses contraintes. Tout contre le store blanc était suspendue une cage à oiseaux qui se détachait nettement, chaque barreau, chaque perchoir, chaque accessoire parfaitement distinct et reconnaissable, jusqu'au morceau de sucre placé là depuis la veille et dont les bords commençaient à s'émousser. Sur le perchoir du milieu, le locataire aux plumes hérissées, la tête bien cachée sous son aile, leur paraissait si proche qu'ils croyaient presque pouvoir le caresser, s'ils avaient essayé. Les extrémités délicates de son plumage gonflé se détachaient nettement sur l'écran illuminé. Tandis qu'ils le regardaient, le petit personnage somnolent s'agitait, mal à l'aise, s'éveillait, se secouait, puis dressait la tête. Il bâilla alors d'un air excédé et ils purent voir l'ouverture de son bec minuscule ; puis il regarda tout autour de lui, et enfouit à nouveau sa petite tête dans son dos, tandis que ses plumes ébouriffées se remettaient progressivement en place et cessaient de bouger. Alors, un coup de vent froid les saisit à la nuque, un ruisselet glacé de neige à moitié fondue les réveilla comme s'ils sortaient d'un songe ; ils s'aperçurent qu'ils avaient mal aux jambes et froid aux pieds ; leur maison leur parut bien lointaine et le chemin à parcourir épuisant.

Une fois le village dépassé, à l'endroit où il cessait brusquement d'y avoir des maisons, ils purent à nouveau respirer l'odeur familière des champs de part et d'autre de la route ; ils rassemblèrent leurs forces pour la dernière étape, celle qui devait les conduire chez eux, se terminer obligatoirement par le grincement du loquet de la porte, la lueur soudaine du foyer, la vue des objets familiers qu'ils connaissaient bien et qui souhaiteraient la bienvenue aux voyageurs au long cours rentrant après une telle absence. Ils avançaient régulièrement en silence, chacun d'eux était perdu dans ses pensées. Celles de Taupe avaient principalement trait au souper, car il faisait noir comme dans un four, la contrée lui était inconnue à ce qu'il lui semblait ; il suivait docilement Rat sans quitter son sillage et s'en remettait entièrement à lui pour l'itinéraire. Quant à celui-ci, il marchait un peu en avant, comme à son habitude ; il ne prêta donc aucune attention au pauvre Taupe lorsqu'un appel subit l'atteignit, lui donnant comme un choc électrique.

Nous n'avons pas de terme exact pour désigner ce système de communication de l'animal avec le monde qui l'entoure, êtres vivants ou objets inanimés. Nous autres hommes nous avons depuis longtemps perdu le plus subtil des sens. Nous ne disposons que du mot « flair » par exemple, qui doit inclure toute la gamme de vibrations nuancées qui se déclenchent de jour et de nuit dans le nez d'un animal pour appeler, mettre en garde, inciter, repousser. C'est l'un de ces appels mystérieux qui, à travers l'espace, atteignit soudain Taupe dans la nuit et qui retentit en lui en rendant un son qui lui était familier, sans qu'il pût se rappeler clairement à quoi il correspondait. Il s'arrêta net, tourna son nez dans tous les sens pour essayer de ressaisir ce fil imperceptible, ce message télégraphique qui l'avait tellement ébranlé. Un instant plus tard, il l'avait capté à nouveau et cette fois la mémoire lui était revenue complètement.

Sa maison ! C'était là le sens de ces appels engageants, de ces doux effleurements transmis par l'air à travers l'atmosphère, de ces petites mains invisibles qui le poussaient et le tiraient, toujours dans la même direction ! Quoi ! sa vieille maison devait se trouver tout près de lui en cet instant ; il l'avait abandonnée précipitamment, ce fameux jour où il avait découvert la rivière, et il n'y était jamais retourné ! Et voilà qu'elle lui envoyait maintenant des éclaireurs et des messagers pour le rattraper, le ramener. Depuis ce beau matin où il s'en était échappé il avait à peine accordé une pensée à sa vieille demeure, tout absorbé

qu'il était par sa nouvelle vie, avec tous ses plaisirs, ses surprises, ses expériences si nouvelles et si captivantes. A présent, au centre d'un flot de vieux souvenirs, comme elle était devenue visible à ses yeux, là, devant lui, dans l'obscurité !

A dire vrai, elle n'était pas très belle, elle était petite et pauvrement meublée, mais elle était à lui ; c'était son « chez-soi », il l'avait construite lui-même, il était chaque soir si heureux de la retrouver après une journée de labeur. Et ce « chez-soi » s'était trouvé heureux avec lui, aussi ; Taupe lui manquait évidemment, la maison voulait qu'il revînt, elle le lui faisait savoir, par l'intermédiaire de son nez, en termes attristés et teintés de reproche, sans amertume ni colère toutefois ; elle lui rappelait simplement qu'elle était là, elle se plaignait de son absence et souhaitait ardemment le voir revenir.

L'appel était clair, l'invitation à rentrer intelligible. Il devait obéir sur-le-champ et s'en aller.

« Raton ! s'écria-t-il, en proie à une joyeuse excitation. Arrête ! Reviens ! J'ai besoin de te parler, et vite !

— Allons ! avance, Taupe, je te prie ! répliqua Rat avec bonne humeur, sans s'arrêter.

— *Je t'en prie*, Raton, arrête un instant ! suppliait le pauvre Taupe, le cœur serré. Tu ne comprends pas ! C'est ma maison, ma vieille maison ! Je viens juste d'en sentir l'odeur, elle est près d'ici, vraiment très près. Et il faut que j'y aille, il le faut, il le faut ! Reviens, Raton ! S'il te plaît, reviens ! »

A ce moment Rat était devant, trop éloigné pour saisir clairement ce que Taupe lui disait et pour être sensible à son intonation douloureuse. Et il était très préoccupé par le temps ; lui aussi sentait quelque chose qui ressemblait à une menace de neige.

« Taupe, nous ne devons pas nous arrêter, vraiment ! dit-il. Nous reviendrons demain, si tu as découvert quelque chose. Mais je n'ose pas m'arrêter maintenant car il est tard, la neige va se remettre à tomber, je ne suis pas très sûr du chemin ! Et j'ai besoin de ton flair, Taupe, aussi arrive vite, comme un bon garçon. »

Et Rat poursuivait son chemin sans attendre la réponse.

Le pauvre Taupe restait seul au milieu de la route, le cœur déchiré, tiraillé entre deux tendances ; un gros sanglot était en train de se former dans le tréfonds de lui-même et de monter lentement à sa gorge ; il ne tarderait pas à s'échapper, Taupe le savait. Mais, même au cours d'une pareille épreuve, sa loyauté envers son ami restait inébranlable. Il n'imagina pas un instant qu'il pût l'abandonner. Entretemps, les murmures qui, à travers l'atmosphère, lui parvenaient de sa vieille maison, le suppliaient, le conjuraient et finissaient par le réclamer impérieusement. Il n'osait pas s'attarder plus longtemps à l'intérieur du cercle magique qu'ils traçaient autour de lui. Dans un effort violent qui lui arracha toutes les fibres du cœur, il baissa le nez sur la route et suivit docilement les traces de Rat, tandis que des odeurs, tout en s'atténuant, le suivaient encore dans sa retraite pour lui reprocher cette amitié nouvelle, son ingratitude et son insensibilité.

Dans un dernier bond, il rejoignit Rat qui ne se doutait de rien ; ce dernier se mit sur-le-champ à bavarder gaiement sur ce qu'ils feraient en arrivant, sur le beau feu de bois qu'ils allumeraient dans le salon, ce qu'ils auraient à souper ; il ne parut remarquer à aucun moment que son compagnon restait silencieux et se trouvait désemparé. A la fin, cependant, quand ils eurent parcouru une distance importante et tandis qu'ils passaient à la lisière d'un taillis bordant la route, il s'arrêta et dit gentiment :

« Écoute, mon vieux Taupe, tu as l'air mort de fatigue. Tu n'as plus la force de parler, tu traînes les pieds comme s'ils étaient de plomb. Asseyons-nous pour nous reposer une minute. La neige ne tombe toujours pas, et nous avons fait la plus grande partie du trajet. »

Taupe, désespéré, se laissa tomber sur une souche et essaya de se contrôler, car il sentait que cela venait. Le sanglot qu'il avait essayé si longtemps de refouler voulait sortir. Il montait progressivement, faisait son chemin par petits bonds successifs, jusqu'au moment où le pauvre Taupe dut s'avouer vaincu et se mit à pleurer tout son saoul, sans se cacher, car il savait désormais que tout était fini et qu'il avait perdu ce qu'on pouvait à peine dire qu'il eût trouvé.

Pendant un certain temps, Rat, atterré par la violence de cet accès de chagrin, n'osa dire mot. Puis, à la fin, sur un ton calme et compréhensif : « Qu'y a-t-il, mon vieux ? Qu'est-ce que tu peux bien avoir ? Dis-moi tes ennuis et permets-moi de voir ce que je peux faire. »

Les sanglots lui soulevaient la poitrine à intervalles si rapprochés que le pauvre Taupe avait de la peine à parler :

« Je sais... que c'est... un petit local... minable... crasseux... aucun... rapport... avec ta résidence... si confortable... ou avec le... magni...fique... Ma...noir... de... Crapaud... ou avec la... gran...de maison... de Blai...reau... mais c'était ma petite maison à moi... je... l'ai...mais... et alors je suis parti... je l'ai oubliée... et tout... et tout d'un coup... j'ai senti son odeur sur la route... quand je t'ai appelé et que tu n'as pas voulu m'écouter... tout m'est revenu en un instant et j'ai eu envie de la revoir... Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! – et quand tu ne voulais pas t'en retourner, Raton... quand j'ai vu que je devais la laisser, tout en sentant son odeur sans arrêt... j'ai cru que mon cœur allait se briser. Nous aurions pu aller juste y jeter un coup d'œil, Raton, un simple coup d'œil... c'était tout près... mais tu n'as pas voulu te retourner, Raton, tu n'as pas voulu... Oh mon Dieu, mon Dieu ! »

Ces réminiscences réveillaient son chagrin ; les sanglots l'envahirent à nouveau en rendant toute parole impossible.

Rat restait là planté devant lui, sans rien dire, en lui tapotant simplement l'épaule avec douceur. Au bout d'un instant, il murmura d'un air sombre : « Je comprends tout maintenant ! Je me suis conduit comme un porc ! Un porc – c'est exactement ce que je suis... un véritable porc ! »

Il attendit le moment où les reniflements de Taupe se feraient plus fréquents et les sanglots plus espacés. Alors, il se leva et dit sans avoir l'air de rien : « Allons, maintenant, nous ferions mieux de partir, mon vieux ! » Et il reprit la route, mais cette fois dans la direction d'où ils étaient venus, au prix de quelles fatigues !

« Où vas-tu... *hoc !...* donc... *hoc !...* Raton... dit Taupe d'une voix entrecoupée de sanglots et levant les yeux, très inquiet.

— Nous allons essayer de trouver ta maison, mon vieux, répondit Rat sur un ton enjoué. Tu ferais donc mieux de t'approcher car on va avoir un peu de mal, et j'ai grand besoin de ton flair.

— Oh ! retourne, Raton ! s'écria Taupe en se levant et en courant derrière lui. Ça ne va pas, je te dirai ! Il est trop tard, il fait trop sombre, c'est trop loin, et voilà la neige qui arrive ! Et puis... je n'ai jamais eu l'intention de te laisser entendre ce que j'éprouvais... tout cela c'est un accident, c'est un malentendu ! Et pense à la rivière, et à ton souper !

— Au diable la rivière, au diable le souper ! dit Rat avec chaleur. C'est moi qui te le dis, je trouverai l'endroit maintenant, même si je dois y passer la nuit. Alors, courage, mon vieux, prends mon bras, et nous serons bientôt arrivés. »

Reniflant, protestant, toujours réticent, Taupe se laissa traîner le long de la route par son autoritaire ami qui, sous un flot de bavardage enjoué et d'anecdotes s'efforçait de le distraire, de faire renaître sa bonne humeur pour que le trajet lui parût plus court. Quand Rat estima enfin qu'ils approchaient de l'endroit où Taupe avait été touché par ce message, il dit : « Ne parlons plus. Au boulot ! Sers-toi de ton nez et appliques-y aussi ton esprit. »

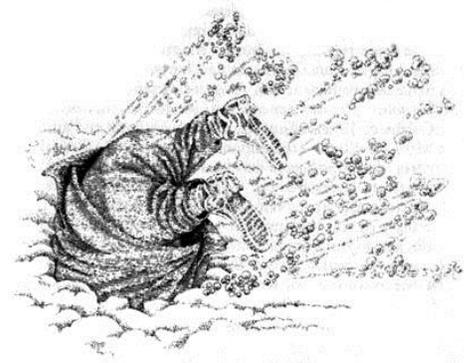
Ils firent silencieusement un peu de chemin ; soudain Rat prit conscience par l'intermédiaire de son bras, engagé sous celui de Taupe, d'une sorte de légère décharge électrique qui traversait le corps du petit animal. Il se dégagea sur-le-champ, fit un pas en arrière et attendit, aux aguets.

Les signaux arrivaient !

Taupe resta un moment tout droit, le nez levé, sondant l'atmosphère, en frissonnant légèrement.

Ce fut alors un petit bond rapide, en avant, de courte durée – une erreur – une vérification – un nouvel essai ; ensuite une avance lente, régulière mais confiante.

Très énervé, Rat restait sur les talons de Taupe, tandis que celui-ci, comme un somnambule, traversait un fossé à sec, fouillait dans une haie, cherchait son chemin en flairant dans un champ découvert, sans chemin tracé, complètement nu à la lueur pâle des étoiles.



Soudain, sans avertissement, il se mit à creuser ; mais Rat était en alerte, et sur ses gardes ; il ne tarda pas à suivre son compagnon dans le tunnel où son nez infallible l'avait conduit.

Le passage était étroit et sans air, il y régnait une forte odeur de terre ; le temps parut long à Rat jusqu'à ce que ce couloir prît fin et qu'il pût se tenir debout, s'étirer et se secouer. Taupe frotta une allumette et Rat put voir ainsi qu'ils se trouvaient dans un espace dégagé, au sol bien balayé et sablé et faisant face à la petite entrée principale de la maison de Taupe. Au-dessus de la sonnette étaient peints, en caractères gothiques, ces mots : « Domaine de Taupe ».

Celui-ci saisit une lanterne pendue à un clou et l'alluma ; Rat, en jetant un coup d'œil aux alentours, constata qu'ils se trouvaient dans une sorte d'avant-cour. D'un côté de la porte, il y avait un banc de jardin, et de l'autre, un rouleau à gazon. Car Taupe, très soigneux quand il s'agissait de sa maison, ne pouvait supporter de voir des animaux soulever la terre avec leurs pattes pour former de ces tas somme toute fort disgracieux. Fixés sur les murs, des paniers de fil de fer contenant des fougères alternaient avec des consoles portant des statues de plâtre représentant Garibaldi, l'infant Samuel, la Reine Victoria et d'autres héros de l'Italie contemporaine. Le long de l'un des côtés de l'avant-cour se trouvait un jeu de quilles bordé de tables de bois marquées de cercles donnant à penser qu'on y avait posé des chopes de bière. Au milieu, se trouvait un petit bassin circulaire contenant des poissons rouges et entouré d'une bordure de coquillages. Au centre du bassin, s'élevait un motif de fantaisie recouvert lui aussi de coquillages et surmonté d'une grosse boule argentée qui reflétait les objets environnants en les déformant et faisait un effet agréable.

Le visage de Taupe s'illumina à la vue de ces objets qui lui étaient si chers. Il fit rapidement franchir la porte à Rat, alluma une lampe dans le vestibule et jeta un coup d'œil circulaire sur sa vieille demeure. Il vit la couche de poussière qui recouvrait tout, l'aspect attristant et abandonné d'une maison longtemps négligée ; il remarqua ses dimensions étriquées, l'air fatigué et usé de tout ce qu'elle contenait, et il se laissa à nouveau tomber sur un siège de l'entrée, le museau enfoui dans les pattes de devant.

« Oh Raton ! dit-il, désespéré, pourquoi donc ai-je fait cela ? Pourquoi t'ai-je emmené dans cette maison minuscule et glaciale, par une nuit pareille, quand tu aurais pu à cette heure-ci te trouver sur le bord de la rivière, à te chauffer les pattes devant un feu ardent, au milieu de tous tes beaux objets ! »

Rat ne prit pas garde à ces douloureux reproches que son ami s'adressait à lui-même. Il courait dans tous les sens, ouvrait les portes, passait en revue les pièces et les placards, allumait lampes et chandelles et les installait un peu partout.

« Quelle formidable petite maison s'exclama-t-il, enthousiasmé. Si ramassée ! Si bien comprise ! Il y a tout et chaque chose est à sa place ! Nous allons passer ici une soirée très amusante. La première chose à faire c'est d'allumer un bon feu ; je m'en occupe, je sais où trouver les choses. Alors, c'est ici le salon ? Magnifique ! C'est ton idée, ces petites couchettes encastrées dans le mur ? Sensationnel ! Maintenant je vais chercher le bois et le charbon ; toi, prends un chiffon – tu en trouveras un dans le tiroir de la table de cuisine – et essaie de refaire une beauté à tous ces objets. Dépêche-toi, mon vieux ! »

Stimulé par les encouragements de son compagnon, Taupe se secoua et se mit à épousseter, à astiquer énergiquement et de bon cœur, pendant que Rat allait et venait, les bras chargés de combustible. Un bon feu ne tarda pas à ronfler joyusement dans l'âtre.

Raton appela Taupe en l'invitant à venir se réchauffer ; mais celui-ci était en proie à un nouvel accès de désespoir ; il s'était laissé tomber sur un lit, la figure enfouie dans son chiffon à poussière.

« Raton, gémissait-il, et ton souper, mon pauvre animal transi, affamé, éreinté ? Je n'ai rien à te donner, rien... pas une miette de pain !

— Comment peux-tu te laisser aller de la sorte ! dit Rat sur un ton de reproche. Eh bien ! je viens de voir un ouvre-boîtes de sardines sur le buffet de la cuisine, j'en suis certain ; cela signifie, tout le monde le sait, qu'il y a des sardines dans les parages. Réveille-toi, prends ton courage à deux mains et viens chercher avec moi. »

Ce qu'ils firent ; ils fouillèrent dans tous les placards, retournèrent le contenu de tous les tiroirs. Le résultat n'était pas tellement décourageant, bien qu'ayant pu être meilleur : une boîte de sardines, une boîte de biscuits secs presque pleine, un saucisson entouré de papier d'argent.

« Mais c'est un banquet, remarqua Rat en mettant le couvert. Je connais des animaux qui donneraient cher pour souper avec nous ce soir !

— Il n'y a pas de pain, gémit douloureusement Taupe ; pas de beurre, pas de...

— Pas de pâté de foie gras, ni de champagne, enchaîna Rat en ricanant. Et cela me rappelle quelque chose... qu'est-ce que c'est que cette petite porte au fond du couloir ? La cave, bien sûr ! Tous les luxes dans cette maison ! Attends un instant. »

Il alla jusqu'à la porte de la cave et ne tarda pas à reparaître, un peu poussiéreux, mais tenant dans chaque patte une bouteille de bière et une autre sous chaque bras.

« Un sybarite, voilà ce que tu es ! Tu ne te refuses rien. C'est ici le plus charmant endroit que j'aie jamais vu. Maintenant, où diable as-tu été pêcher ces gravures ? Elles rendent la pièce accueillante, on s'y sent chez soi. Pas étonnant que tu aimes tant ta maison. Dis-moi tout ce qui la concerne, et comment tu es venu à en faire ce qu'elle est. »

Tandis que Rat s'affairait autour des assiettes, des couteaux et des fourchettes, de la moutarde, Taupe qui avait encore le cœur gros par suite de ses récentes émotions, raconta – d'abord timidement, puis avec plus d'aisance à mesure qu'il s'échauffait : il avait dressé les plans de cette partie, avait combiné cette autre, celle-ci lui était échue d'une manière inattendue par héritage d'une tante, celle-là, il en avait fait l'acquisition dans des conditions très avantageuses, une véritable aubaine, cette autre, il avait pu l'acheter sur ses économies et au prix de certaines privations. Quand il eut entièrement recouvré ses esprits il éprouva le besoin d'aller passer avec amour son domaine en revue ; il saisit une lampe et en montra tous les détails à son visiteur en se répandant en explications et oubliant complètement ce souper dont ils avaient tous les deux tellement besoin. Raton qui mourait de faim mais luttait pour ne pas le laisser paraître, approuvait gravement, examinait tout, le sourcil froncé, en poussant des cris d'admiration : « Merveilleux ! », « Tout à fait remarquable », dès qu'il avait la possibilité de placer une parole.

Rat finit par réussir à l'entraîner à table ; il venait à peine de se mettre sérieusement au travail avec l'ouvre-boîtes de sardines quand on entendit du bruit dans l'avant-cour, comme de petits pieds qui foulait le gravier et le murmure confus de voix menues ; on entendait des bribes de phrase : « Maintenant, tous en ligne... Tiens un peu la lanterne, Tommy... Éclaircissez-vous la voix, avant tout... Quand j'aurai dit : une, deux, trois, personne ne devra plus tousser... Où est le petit Bill ?... Allons, viens, nous t'attendons. »



« Que se passe-t-il ? demanda Raton, en s'interrompant dans son travail.

— Je crois que ce sont les mulots, répondit Taupe avec une nuance de fierté dans la voix. A cette époque de l'année ils font une tournée en chantant de petites chansons. Dans ce quartier, c'est devenu comme une institution. Et ils ne m'oublient jamais, ils viennent toujours au Domaine de Taupe en terminant leur tournée. Je leur donne des boissons chaudes, quelquefois à souper quand j'ai ce qu'il faut. Cela va me rappeler le bon vieux temps de les réentendre.

— Allons les voir ! » s'écria Raton en bondissant vers la porte.

Quand ils eurent ouvert, ils aperçurent un joli spectacle, bien de saison. Dans l'avant-cour, éclairée par la faible lueur d'une lampe de corne, huit ou dix petits mulots se tenaient en demi-cercle, avec des cache-nez rouges autour du cou ; leurs petites pattes de devant étaient bien enfouies dans leurs poches, ils frappaient, pour se réchauffer, le sol de leurs petits pieds. Ils se lançaient l'un à l'autre des regards timides de leurs yeux blancs en vrille, se donnaient des coups de coude, se tiraient par la manche. A l'instant même où la porte s'ouvrit, l'un des plus âgés, celui qui portait la lanterne, était en train de dire : « Et maintenant ! Une, deux, trois ! »

Aussitôt des petites voix perçantes s'élevèrent pour entonner l'une de ces chansons du temps passé que leurs ancêtres avaient composées dans les champs en jachère durcis par la gelée ou alors qu'ils étaient retenus au coin du feu par la neige, et transmis pour être chantés dans la rue boueuse, devant les fenêtres qu'illuminent les bougies de l'arbre de Noël.

Chanson

*Villageois, tout est glacé laisse bien ouvertes vos portes
Car le vent vient, avec la neige qu'il apporte
Permettez-nous d'attendre devant votre Jeu
Demain matin, vous serez heureux !*

*Transis et gelés, nous soufflons
Dans nos doigts – nous battons
La semelle – et nous vous disons :
Ne nous laissez pas dans la rue
Demain, vous serez tous heureux !*

*Avant qu'il soit minuit
Une étoile nous a conduits*

*Béatitude et bénédiction
Le bonheur est pour demain
Et la joie pour tous les matins !*

*Joseph enfonçait dans la neige glacée
Il vit l'étoile au-dessus de l'étable
Marie ne pouvait plus avancer
Salut, paille du lit, chaume du toit
Au matin, la joie est pour toi !*

*Voici qu'ils entendent les anges
Annoncer la Bonne Nouvelle
Tes animaux sont avec elle
Ils vivent aussi dans la grange
Ta joie est pour eux ce matin !*

La chanson était finie ; les chanteurs, timides mais souriants, échangeaient des regards de côté. Mais le silence ne dura pas. Au-dessus d'eux, d'une grande distance, de l'extrémité du tunnel qu'ils avaient suivi peu de temps auparavant, arrivait à leurs oreilles le carillon joyeux de cloches sonnant dans le lointain.

« Bravo, mes garçons ! s'écria Rat avec cordialité. Et maintenant entrez, vous tous, venez près du feu prendre quelque chose de chaud.

— Oui, venez, les mulots, s'écria Taupe avec empressement. On se croirait revenu au bon vieux temps ! Fermez la porte derrière vous. Approchez ce banc du feu. Maintenant, attendez une minute pendant que... Oh Raton ! s'écria-t-il désespéré en se laissant tomber sur un siège, les larmes aux yeux. Qu'est-ce que nous allons bien pouvoir faire ? Nous n'avons rien à leur donner !

— Laisse-moi arranger cela, dit Raton avec autorité. Toi, qui portes une lanterne, viens voir ici, j'ai à te parler. Dis donc, est-ce qu'il y a des boutiques ouvertes à cette heure-ci ?

— Mais certainement, monsieur, répondit respectueusement le mulot. A cette époque de l'année nos magasins sont ouverts à toute heure.

— Alors, écoute-moi, dit Rat. Tu t'en vas tout de suite, avec ta lanterne, me chercher... »

Une conversation à voix basse s'ensuivit, dont Taupe n'entendit que des bribes : « Frais, fais attention !... Non, une livre, ça ira... veille à ce qu'on te donne du Buggin, je ne veux pas d'autre marque... non, la meilleure qualité... si tu n'en trouves pas là, essaie ailleurs... oui, naturellement, préparé à la maison, pas de conserves... enfin, fais pour le mieux ! » Pour finir, on entendit le tintement de pièces de monnaie passant d'une patte dans une autre, on remit au mulot un grand panier pour y ranger ses emplettes et il se précipita dehors, muni de sa lanterne.

Les autres mulots, perchés les uns à côté des autres sur le banc, balançant leurs petites jambes, s'abandonnaient à la joie de se chauffer devant le feu et grillaient leurs engelures jusqu'à en avoir des démangeaisons. Cependant Taupe, ne pouvant réussir à les entraîner dans une conversation simple, s'orienta sur l'histoire de leur famille et leur fit dire à chacun les noms de leurs frères qui, en grand nombre, semblait-il, étaient encore trop jeunes pour

participer à cette tournée de chansons mais espéraient obtenir très prochainement l'autorisation paternelle.

Cependant, Raton était absorbé dans l'examen de l'étiquette que portait l'une des bouteilles de bière. « Je distingue la marque Old Burton », dit-il sur un ton approbateur. « Taupe, plein de bons sens ! Juste ce qu'il faut ! Nous allons pouvoir nous faire de la bière chaude aux épices. Prépare tout ce qu'il faut pendant que je débouche les bouteilles. »

Le mélange fut rapidement préparé et le récipient d'étain logé au milieu du feu ; bientôt tous les mulots sirotaient, toussaient et s'étranglaient car de la bière ainsi préparée, c'est très fort. Ils s'essuyaient les yeux, riaient tant qu'ils pouvaient et avaient complètement oublié qu'ils avaient pu avoir froid une fois dans leur vie.

« Ils jouent aussi de petites pièces, expliqua Taupe à Raton. Écrites et interprétées par eux. Et ils s'en tirent très bien ! Ils nous en ont donné une l'an dernier qui était formidable ; il y était question d'un mulot capturé en mer par un corsaire barbaresque et contraint de ramer sur une galère. Quand il réussit à s'échapper et à rentrer chez lui, la dame de ses pensées était entrée au couvent. Viens ici, toi. Tu jouais dans cette pièce, je m'en souviens. Lève-toi et récite une partie de ton rôle. »

Le mulot à qui il s'adressait se leva, se trémoussa avec timidité, et se montra incapable d'articuler une seule syllabe. Ses camarades essayaient de le mettre en confiance, Taupe le complimentait et l'encourageait, Raton alla même jusqu'à le prendre par les épaules et à le secouer ; mais rien ne put vaincre son trac. Ils s'affairaient autour de lui comme des sauveteurs s'efforçant de ranimer un noyé quand on entendit cliqueter le loquet, la porte s'ouvrir et le mulot porteur de la lanterne refit son apparition ; il croulait sous le poids de son panier.

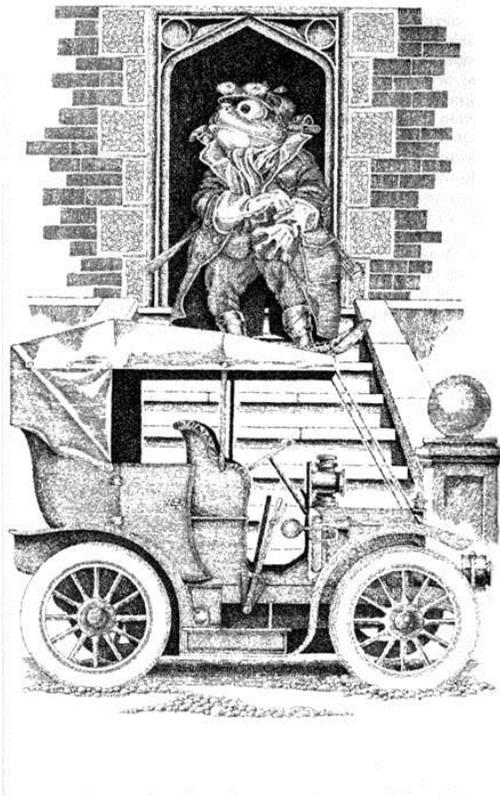
Maintenant que les provisions contenues dans le panier bien réelles et substantielles avaient été déchargées sur la table, il ne fut plus question de pièce de théâtre. Sous la direction de Rat, tout le monde s'était mis à faire ou à aller chercher quelque chose. Au bout de très peu de temps, le souper fut prêt et Taupe, croyant rêver, s'installa au bout de cette table, à présent chargée de victuailles qui, un instant plus tôt, était complètement vide ; il voyait s'illuminer les figures de ses petits amis tandis qu'ils se jetaient sans attendre sur ce repas ; lui-même était à la vérité complètement affamé, il fit donc honneur à ce ravitaillement tombé là comme par miracle. Il se disait que c'était, en définitive, une bien agréable façon de rentrer chez soi. Pendant le repas, ils parlèrent du bon vieux temps, les mulots lui firent part des derniers potins et répondirent de leur mieux aux centaines de questions qu'il avait à leur poser. Raton parlait peu ou pas du tout ; il se contentait de prendre soin de ses convives, de s'assurer que chacun avait ce qu'il lui fallait et en grande quantité, que Taupe n'avait aucun ennui ni aucune inquiétude.

A la fin, ils partirent dans un grand vacarme, en remerciant beaucoup, en faisant les vœux d'usage pour la saison, les poches pleines de souvenirs pour leurs petits frères et sœurs restés à la maison. La porte refermée sur le dernier, le tintement des lanternes ayant cessé, Taupe et Raton ranimèrent le feu, approchèrent leurs sièges de l'âtre, se préparèrent un dernier verre de bière chaude aux épices avant d'aller se coucher, et discutèrent des événements de cette longue journée. Pour finir, dans un bâillement formidable, Raton déclara :

« Taupe, mon vieux, je tombe littéralement de sommeil, on ne peut pas dire autre chose. C'est ta couchette qui est là de ce côté ? Très bien, alors je prends celle-ci. Quelle épatante petite maison tu as là ! Tout y est tellement commode ! »

Il grimpa dans sa couchette et se roula dans les couvertures ; le sommeil s'empara de lui comme une moissonneuse saisit une fauchée d'orge.

Taupe, éreinté, n'était pas mécontent non plus de se coucher sans plus tarder ; il eut bientôt lui aussi la tête sur l'oreiller, à sa grande joie et à sa vive satisfaction. Mais, avant de fermer les yeux, il les laissa errer tout autour de sa vieille chambre, où la lueur du foyer jouait et s'attardait, en amollissant leurs contours, sur les objets familiers qui lui étaient chers. Depuis longtemps, ce décor faisait partie de lui-même sans qu'il s'en doutât ; à présent, il l'accueillait à nouveau avec un sourire, sans lui faire de reproches. Taupe se trouvait précisément dans l'état d'esprit que Rat, plein de tact, avait travaillé à développer en lui. Il voyait clairement combien tout cela était simple – un peu étriqué aussi – mais également ce que cela signifiait pour lui, et la valeur particulière que peut avoir, dans la vie, un refuge de ce genre. Il ne songeait pas à renoncer à sa nouvelle existence, aux vastes espaces qu'elle avait ouverts devant lui, à se détourner du soleil et du grand air, de tout ce qui lui était offert, pour rentrer chez lui et n'en plus sortir ; le monde d'en haut avait trop d'importance ; Taupe sentait encore son appel, même quand il était sous la terre, et il savait qu'il retournerait à ses vastes étendues. Mais il était bon de penser qu'il disposait d'une demeure bien à lui où il pouvait revenir quand il le voulait, où l'attendaient ces objets toujours heureux de le revoir, disposés à lui réserver un accueil simple et chaleureux.



6. *M. Crapaud*

C'était une belle matinée du début de l'été. La rivière était rentrée dans son lit et avait repris son cours habituel, un soleil brûlant semblait faire sortir de terre tout ce qui est vert, touffu, épineux et l'attirer vers lui. Depuis l'aube Taupe et Rat s'étaient plongés dans toutes sortes de travaux concernant les bateaux et la réouverture de la saison du canotage ; ils avaient repeint, reverni, réparé des avirons, regarni des coussins, étaient partis à la recherche de crochets manquants, et ainsi de suite ; ils achevaient leur déjeuner dans leur petit salon en discutant avec animation de leurs projets pour la journée quand on frappa vigoureusement à la porte.

« Zut ! dit Rat entièrement absorbé par son œuf à la coque. Puisque tu as fini, Taupe, va voir ce que c'est, comme un bon garçon. »

Taupe obéit et Rat l'entendit pousser un cri de surprise. Il ouvrit toute grande la porte du salon et annonça avec emphase : « Monsieur Blaireau ! »

C'était chose étonnante, en vérité, que Blaireau leur fît une visite officielle, comme à n'importe qui d'autre, d'ailleurs. En général, quand on voulait vraiment le voir, il fallait le saisir au moment où il se glissait tranquillement le long d'une haie tôt le matin ou tard le soir ou bien aller le relancer jusque chez lui au cœur de la forêt, ce qui était une véritable expédition.

Blaireau entra à pas lourds dans la pièce et resta là à contempler les deux animaux avec une expression pleine de sérieux. Rat laissa tomber sa cuiller sur la table et resta bouche bée.

« L'heure est venue ! finit par dire Blaireau sur un ton solennel.

— Quelle heure ? demanda Rat mal à l'aise en regardant l'heure à la pendule placée sur la cheminée.

— L'heure *de qui*, devrais-tu dire plutôt, répliqua Blaireau. Eh bien ! celle de Crapaud. J'avais dit que je le prendrais en main dès la fin de l'hiver et c'est aujourd'hui que je vais le faire !

— L'heure de Crapaud, naturellement, dit Taupe, charmé. Hurrah ! maintenant, je me souviens. Nous allons lui apprendre à être un crapaud raisonnable !

— Ce matin même, d'après ce que j'ai appris hier soir d'une source digne de foi, dit Blaireau en s'installant dans un fauteuil, une nouvelle automobile d'une puissance exceptionnelle doit être livrée à l'essai chez Crapaud. A l'instant où nous parlons, celui-ci est peut-être en train de revêtir les accoutrements hideux auxquels il tient tant et qui ont le don de transformer un crapaud bien de sa personne – relativement – en une chose dont la vue est capable de rendre fou tout animal normalement constitué. Nous devons être prêts à agir avant qu'il ne soit trop tard. Vous allez tous les deux m'accompagner sans tarder au Manoir Crapaud et nous allons commencer notre sauvetage.

— Tu as raison ! dit Rat en se levant d'un bond. Nous allons voler au secours de ce pauvre animal ! Nous allons faire de lui un animal plus raisonnable qu'il n'a jamais été. »

Ils partirent sur la route, Blaireau en tête, pour accomplir leur mission charitable. Quand ils sont en groupe, les animaux se déplacent d'une façon réfléchie et rationnelle, en file indienne, au lieu de se déployer en travers de la route ; de cette manière, ils peuvent se venir en aide en cas de danger ou de simple ennui.

Lorsqu'ils arrivèrent dans l'allée du Manoir Crapaud, ils virent, comme Blaireau s'y attendait, une nouvelle auto toute brillante, de grande taille, rouge vif (la couleur favorite de Crapaud) qui attendait devant le perron. Au moment où ils se trouvèrent devant la porte, celle-ci s'ouvrit toute grande et M. Crapaud, affublé de grosses lunettes, d'une casquette, de guêtres, d'un énorme manteau, descendit les marches en se pavanant ; il était en train d'enfiler d'énormes gants à crispin.

« Bonjour ! Venez, les gars ! s'écria-t-il gaiement dès qu'il les aperçut. Vous arrivez juste à temps pour m'accompagner dans une joyeuse... euh !... une joyeuse... »

Son enthousiasme tomba en voyant l'air sévère et inflexible de ses amis, qui ne disaient mot, et il n'alla pas jusqu'au bout de son invitation.

Blaireau gravit les marches. « Emmenez-le à l'intérieur », dit-il à ses compagnons d'un air sévère. Puis, tandis qu'on faisait passer de force la porte à Crapaud, qui se débattait en protestant, il se tourna vers le chauffeur conduisant la nouvelle automobile.

« Je crains qu'on n'ait pas besoin de vous aujourd'hui, dit-il. M. Crapaud a changé d'avis. Il n'a pas l'usage de cette voiture. Considérez s'il vous plaît cette décision comme définitive. Inutile d'attendre. » Puis il suivit les autres à l'intérieur et referma la porte. Et maintenant, dit-il à Crapaud, quand ils furent réunis tous les trois dans le vestibule, pour commencer, débarrasse-toi cet accoutrement ridicule !

— Sûrement pas, répliqua Crapaud, plein d'énergie. Que signifie cette attitude gravement outrageante ? J'exige une explication immédiate.

— Alors, déshabillez-le, vous deux », ordonna Blaireau d'un ton sec. Ils durent étendre Crapaud sur le sol ; il donnait des coups de pied, il les traitait de toutes sortes de noms. Ils réussirent enfin à faire ce que Blaireau demandait : Rat s'assit sur Crapaud pendant que Taupe lui ôtait une par une les pièces de son déguisement d'automobiliste ; ils purent alors le remettre debout. Dépouillé de cette magnifique panoplie, il paraissait d'humeur infiniment moins bravache. A présent, il n'était plus la Terreur des Grandes Routes, mais simplement Crapaud ; il riait faiblement assez naïvement, il regardait ses amis l'un après l'autre d'un air piteux, il paraissait comprendre parfaitement la situation.



« Tu savais qu'il faudrait en venir là tôt ou tard, Crapaud, dit Blaireau avec sévérité. Tu as négligé tous les avertissements que nous t'avons donnés, tu as continué à dilapider l'argent que ton père t'a laissé, tu nous donnes, à nous autres animaux, une mauvaise réputation dans le secteur par ta façon sauvage de conduire, tes accidents et tes démêlés avec la police. C'est très bien d'être indépendant, mais nous autres les animaux, nous ne permettons jamais à nos amis de se ridiculiser au-delà d'une certaine limite ; or cette limite, tu l'as dépassée. Maintenant, tu es un brave garçon à bien des égards et je ne veux pas me montrer trop sévère avec toi. Je vais faire encore un effort pour te ramener à la raison. Tu vas m'accompagner dans le fumoir, et là, tu m'entendras te dire certaines vérités te concernant ; nous verrons si celui qui sortira de cette pièce sera le même que celui qui y est entré. »

Il saisit fermement Crapaud par le bras, l'emmena dans le fumoir et la porte se referma sur eux.

« Inutile, dit Rat d'un air méprisant. Parler à Crapaud ne lui fera jamais aucun effet. Il promettra tout ce qu'on voudra. »

Ils s'installèrent dans des fauteuils et attendirent patiemment. A travers la porte fermée ils n'entendaient que le ronronnement régulier de la voix de Blaireau, avec les montées et les chutes des périodes oratoires ; bientôt, ils remarquèrent que le sermon commençait à être ponctué par intervalles de longs sanglots, sortant bien évidemment de la poitrine de Crapaud, qui avait le cœur sensible et qui était un ami affectueux facile à convertir – provisoirement – à n'importe quel point de vue.

Au bout de trois quarts d'heure environ, la porte s'ouvrit, et Blaireau reparut, conduisant solennellement par la patte un Crapaud complètement effondré. Sa peau pendait en faisant des poches de tous côtés, ses jambes vacillaient, ses joues étaient ravlinées par les pleurs que le bouleversant discours de Blaireau avait fait couler à profusion.

« Assieds-toi ici, Crapaud, dit Blaireau avec douceur en lui désignant une chaise. Les amis, reprit-il, j'ai le plaisir de vous faire savoir que Crapaud a fini par reconnaître ses erreurs. Il est sincèrement navré des fautes qu'il a commises dans le passé et est résolu à abandonner complètement et définitivement les automobiles. J'ai sa promesse formelle.

— Voilà une très bonne nouvelle, dit Taupe sur un ton grave.

— En effet, observa Rat d'un air ambigu ; si seulement, oui... si seulement... »

Ce disant, il regardait Crapaud d'un œil très sévère et il ne pouvait s'empêcher de remarquer dans l'œil encore triste de cet animal une étincelle de malice.

« Il ne reste qu'une chose à faire, poursuivit Blaireau, satisfait. Crapaud, je tiens à ce que tu répètes solennellement, devant nos amis ici présents, ce que tu viens de reconnaître sans réserve au cours de la conversation que nous avons eue dans le fumoir. Tout d'abord, tu regrettes ce que tu as fait, tu vois la folie que cela représente ? »

Il y eut un silence interminable. Crapaud regardait de tous les côtés d'un air désespéré, tandis que les autres attendaient impassibles, dans le silence. Il se décida à parler.

« Non ! dit-il d'un air un peu renfrogné, mais avec vigueur. Je ne regrette rien. Et je n'ai fait aucune folie ! Ce que j'ai fait n'avait rien de fou ! C'était simplement magnifique !

— Quoi ? s'écria Blaireau, hautement scandalisé. Tu es un récidiviste ! Tu viens à peine de me dire que...

— Oui... oui... dans ce fumoir, dit Crapaud en s'impatientant. Tu es si éloquent, mon cher Blaireau, si émouvant, si convaincant, tu exposes si bien tous les aspects de ton affaire... tu peux faire de moi tout ce que tu veux de cette façon, et tu le sais. Mais, depuis, j'ai fouillé dans ma tête, j'ai tout passé en revue et j'ai découvert que je ne regrettais absolument rien, que je n'étais pas repentant le moins du monde ; ce ne serait pas bien de le dire ; bon, c'est vrai ?

— Ainsi, tu n'as pas promis de ne plus jamais toucher à une automobile, dit Blaireau.

— Certainement non, répliqua Crapaud avec énergie. Au contraire, j'ai sincèrement promis que, dès que j'apercevrais une automobile, poup-poup ! je monterais dedans !

— Je te l'avais bien dit, n'est-ce pas ? fit remarquer Rat à Taupe.

— Très bien, dans ce cas, dit Blaireau avec fermeté, en se levant. Du moment que tu ne veux pas obéir à la persuasion, nous agirons par la force. Je craignais depuis longtemps d'être obligé d'en arriver là. Tu nous as souvent priés de venir habiter tous les trois avec toi, Crapaud, dans ta jolie maison ; eh bien ! aujourd'hui nous acceptons. Lorsque tu te seras rallié à un point de vue raisonnable, nous pourrons partir, mais pas avant. Emmenez-le au premier étage, vous autres et enfermez-le dans sa chambre, pendant que nous prenons nos dispositions entre nous.

— C'est pour ton bien, Crapaud, tu le sais », dit Rat avec bonté tandis que Crapaud, donnant des coups de pied et se débattant, était traîné dans l'escalier par ses deux fidèles amis. « Pense donc ! comme nous nous amuserons, ainsi que nous l'avons toujours fait, quand tu seras sorti de tout cela – quand tu auras triomphé de cette pénible attaque !

— Nous prendrons scrupuleusement soin de toi jusqu'à ce que tu ailles mieux, Crapaud, dit Taupe, et nous veillerons à ce que ton argent ne soit plus gaspillé, comme par le passé.

— Finis, ces incidents regrettables avec la police, Crapaud, dit Rat au moment où ils le faisaient entrer de force dans sa chambre.

— Et plus de séjours à l'hôpital pendant des semaines, sous l'autorité d'infirmières du sexe féminin, Crapaud », conclut Taupe en tournant la clef dans la serrure.

Ils redescendirent l'escalier. A travers le trou de la serrure, Crapaud les injuriait ; les trois amis tinrent alors une conférence pour examiner la situation.

« Ça va être un travail pénible, dit Blaireau avec un soupir. Je n'ai jamais vu Crapaud aussi décidé. Nous devons pourtant le sortir de là. Il ne faut pas le laisser un instant sans surveillance. Nous nous relaierons pour assurer la garde jusqu'à ce que le poison soit complètement éliminé de son organisme. »

Ils arrangèrent leur tour de service. Chacun d'eux devait par roulement dormir dans la chambre de Crapaud, et ils se répartirent les heures de surveillance pendant la journée. Tout d'abord, ce fut extrêmement éprouvant. Quand il était pris d'une de ses crises violentes, il disposait les chaises de la chambre de manière à rappeler vaguement une automobile et s'accroupissait tout à l'avant, le corps penché, le regard fixé devant lui, en faisant des bruits affreux et épouvantables jusqu'au moment où son état atteignait le paroxysme ; alors, il capotait et tombait prostré au milieu des chaises en désordre, apparemment satisfait jusqu'à nouvel ordre. Avec le temps, ces accès pénibles s'espacèrent peu à peu et ses amis s'efforcèrent d'éveiller son intérêt pour d'autres questions. Mais ils semblaient échouer dans leurs tentatives, Crapaud restait déprimé et apathique.

Par une belle matinée, Rat, dont c'était le tour de garde, monta pour relever Blaireau. Il le trouva qui s'agitait, impatient de sortir et d'aller se dégourdir les pattes dans une longue randonnée à travers ses bois, et dans son domaine souterrain.

« Crapaud est encore au lit, dit-il à Rat avant qu'il n'entre. On ne peut pas tirer grand-chose de lui sauf des phrases comme celles-ci : "Oh ! laisse-moi en paix, ça ira peut-être mieux tout à l'heure, ne te fais pas de mauvais sang inutile..." et ainsi de suite. Maintenant, fais attention, Raton ! Quand Crapaud est calme et soumis, quand il joue le prix d'excellence à l'école du dimanche, c'est alors qu'il est le plus rusé. Il y a sûrement quelque chose qui se prépare. Je le connais. Bon, maintenant, il faut que je m'en aille.

— Comment vas-tu ce matin, mon petit vieux ? » demanda Rat avec bonne humeur en arrivant près du lit de Crapaud.

Il lui fallut attendre la réponse pendant quelques minutes.

« Merci beaucoup, mon vieux Raton ! C'est bien gentil à toi de t'informer de ma santé ! Mais dis-moi d'abord comment tu vas toi-même – et cet excellent Taupe ?

— Oh ! nous allons très bien, répondit Rat. Taupe, ajouta-t-il étourdiment, est allé faire une randonnée avec Blaireau. Ils seront absents jusqu'à l'heure du déjeuner, si bien que nous allons, toi et moi, passer une charmante matinée ; je ferai tout mon possible pour t'amuser. Maintenant, saute à bas du lit, comme un bon garçon, ne reste pas à te morfondre par une aussi belle journée !

— Cher, excellent Raton, murmura Crapaud, comme tu te rends mal compte de l'état dans lequel je me trouve, et à quel point je suis loin de pouvoir "sauter à bas du lit" aujourd'hui... en admettant que je puisse même le faire un jour. Mais ne te dérange pas pour

moi. J'ai horreur d'être en charge à mes amis et je ne pense pas que cela dure longtemps maintenant. A dire vrai je ne suis pas loin de l'espérer.

— Moi aussi, je l'espère, dit Rat avec chaleur. Tu nous as causé pas mal de tracas tous ces derniers temps, et je suis heureux d'apprendre que cela va cesser. Par un temps pareil, avec la saison du canotage qui vient juste de commencer ! C'est trop dommage, Crapaud ! Ce n'est pas du dérangement que nous nous soucions tellement, mais tu nous fait manquer énormément de choses.

— Je crains pourtant que ce soit bien du dérangement que vous vous souciez, répliqua Crapaud sur un ton languissant. Je le comprends parfaitement bien et c'est assez naturel. Vous êtes fatigués de vous occuper de moi. Je ne peux pas vous demander de continuer. Je suis assommant, je le sais.

— En effet, dit Rat, mais, je te le dis, je me donnerai tout le mal possible pour que tu deviennes seulement un animal raisonnable.

— Si je pouvais le croire, Raton, murmura Crapaud, d'une voix plus faible que jamais, alors, je te supplierais, probablement pour la dernière fois, de faire un saut jusqu'au village et de me ramener au plus vite un docteur. Peut-être même que c'est trop tard. Mais ne te dérange pas, c'est probablement inutile et nous pouvons aussi bien laisser les choses suivre leur cours.

— Alors, pourquoi veux-tu un docteur ? » s'enquit Rat en s'approchant pour l'examiner de plus près. C'était un fait, il paraissait très abattu, sa voix s'était affaiblie et il était très changé.

« Tu as été certainement long à le remarquer, soupira Crapaud. Mais... comment aurais-tu pu ? Remarquer les choses, c'est encore un ennui. Par contre, demain, tu te diras : "Si seulement je l'avais remarqué plus tôt ! Si j'avais fait quelque chose !" Mais non... c'est un dérangement pour toi. N'y pense plus, oublie ce que je t'ai demandé.

— Écoute, mon vieux, dit Rat qui commençait à être un peu inquiet, bien sûr que je vais aller te chercher un docteur si tu crois vraiment en avoir besoin. Mais je ne crois pas que tu ailles si mal que ça. Si nous parlions d'autre chose ?

— J'ai peur, mon cher ami, dit Crapaud avec un sourire lugubre, que la conversation ne fasse pas grand-chose dans un cas comme celui-ci. Du reste, les médecins n'y peuvent probablement pas davantage. Il faut pourtant se raccrocher à tout. Mais au fait, puisque nous sommes sur ce sujet – je suis affreusement ennuyé de te causer un dérangement supplémentaire mais je pense que, puisque tu vas sortir, est-ce que cela t'ennuierait, par la même occasion, de demander au notaire de venir jusqu'ici ? Cela serait bien commode pour moi ; il y a des moments – je devrais plutôt dire, je pense, *un* moment – où l'on doit accomplir des devoirs désagréables, à tout prix, malgré l'état d'épuisement dans lequel on se trouve ! »

« Un notaire ! Mais c'est que ça doit aller vraiment mal ! » se dit Rat terrifié en se précipitant hors de la chambre, sans oublier, bien entendu, de refermer soigneusement la porte à clef derrière lui.

Une fois dehors, il s'arrêta pour réfléchir. Les deux autres étaient très loin, il n'avait personne à consulter.

« Il vaut tout de même mieux prendre ses précautions, se dit-il, à la réflexion. J'ai déjà vu Crapaud se frapper sans la moindre raison, mais je ne lui ai jamais entendu réclamer un notaire ! S'il n'a vraiment rien, le docteur le traitera d'idiot et lui remontera le moral ; ce

sera toujours cela de gagné. J'ai eu bien raison de faire ce qu'il me demandait ; je ne vais pas être long. » Et il partit vers le village accomplir sa mission.

Dès qu'il eut entendu tourner la clef dans la serrure, Crapaud sauta à bas du lit, guetta Rat par la fenêtre et le surveilla jusqu'au moment où il disparut au bout de l'allée. Alors, en riant de bon cœur, il s'habilla très vite dans la tenue la plus élégante qu'il put trouver, prit de l'argent dans un petit tiroir de la coiffeuse ; puis, il noua ensemble ses deux draps, fixa l'extrémité de cette corde improvisée au montant central de la fenêtre Tudor, le plus bel ornement de sa chambre, se glissa au-dehors et arriva jusqu'au sol où il atterrit en douceur. Puis, le cœur léger, il partit dans la direction opposée à celle qu'avait prise Rat, en sifflotant un air joyeux. Le déjeuner que fit Rat en face de Blaireau et de Taupe, à leur retour, fut plutôt sinistre ; il leur raconta son histoire pitoyable et peu convaincante. On peut imaginer les remarques caustiques, pour ne pas dire brutales qui furent faites par Blaireau, nous n'en parlerons donc pas mais ce qui fut pénible pour Rat, ce fut que même Taupe, tout en prenant le plus possible le parti de son ami, ne put s'empêcher de dire : « Cette fois, Raton, tu as tout de même été un peu godiche ! Surtout avec Crapaud, que nous connaissons !

— Mais il a joué son rôle si merveilleusement bien, dit Rat, tout déconfit.

— Tu veux dire qu'il t'a eu merveilleusement bien ! répliqua Blaireau avec fougue. Enfin, ça n'arrange rien d'épiloguer là-dessus. Cette fois, c'est certain, il a bien pris le large ; le pire c'est qu'avec la vanité qui le caractérise, il ne va pas avoir un instant l'impression qu'il a fait une sottise. L'avantage, par contre, c'est que maintenant nous sommes libres et nous n'allons plus perdre une minute de notre temps précieux à monter la garde. Mais nous ferions mieux de continuer pendant quelque temps à coucher au Manoir Crapaud. On peut nous le ramener à n'importe quel moment – sur un brancard, ou entre deux agents de police. »



Ainsi parla Blaireau, sans savoir ce que l'avenir leur réservait et combien d'eau – particulièrement trouble – allait couler sous les ponts avant que Crapaud pût se réinstaller dans le château de ses ancêtres.

Pendant ce temps, Crapaud, gai et insouciant, marchait d'un bon pas sur la grande route, à quelques kilomètres de chez lui. Au début, il avait emprunté des sentiers détournés, était passé à travers champs, avait changé plusieurs fois de direction, pour le cas où il aurait été poursuivi ; mais à présent, il se sentait hors d'atteinte. Il y avait un soleil radieux, la Nature tout entière se joignait à l'hymne de louanges qu'il entonnait en lui-même à sa propre gloire, il était tellement satisfait et vaniteux qu'il en dansait presque.

« Joli travail ! se disait-il en ricanant. Le cerveau contre la force brutale – le cerveau triomphe – c'est d'ailleurs obligatoire. Pauvre vieux Rat ! Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il va prendre quand Blaireau rentrera ! Un garçon de valeur, Raton, avec beaucoup de qualités, mais peu d'intelligence et aucune éducation. Un de ces jours, il faudra que je le prenne en main et que je voie ce qu'on peut faire de lui. »

Complètement absorbé dans ces vaniteuses pensées, il allait de l'avant, le nez en l'air ; il atteignit une petite ville. Là, l'enseigne du « Lion Rouge », qui se balançait dans la rue principale vint lui rappeler qu'il était à jeun ; cette longue marche lui avait ouvert l'appétit. Il entra dans l'auberge, commanda le meilleur petit déjeuner qu'on pût avoir en s'y prenant aussi peu à l'avance et s'installa dans la salle de café.

Il était arrivé à peu près au milieu de son repas quand un bruit qui ne lui était que trop familier, venant de la rue, le fit sursauter et trembler de tous ses membres. Le « pouppou » devint de plus en plus proche, on entendit la voiture entrer dans la cour de l'auberge et s'arrêter. Crapaud dut se cramponner à la table pour maîtriser son émotion. Les automobilistes entrèrent bientôt dans le café, gais, bavards, affamés, se répandant en détails sur leurs expériences de la matinée et les mérites du véhicule qui les avait amenés là dans d'aussi bonnes conditions. Crapaud écoutait avec avidité. A la fin, il ne pouvait plus y tenir. Il se glissa hors de la pièce, paya sa note au bar et, dès qu'il fut dehors, entra tranquillement dans la cour. « Ça ne peut pas faire de mal, se dit-il, simplement pour *jeter un coup d'œil !* »

L'automobile stationnait au milieu de la cour, sans personne dans les parages, les garçons d'écurie et ceux qui auraient pu traîner par là étaient tous à table. Crapaud fit lentement le tour de l'automobile, en inspectant, en critiquant, plongé dans une profonde méditation.

« Je me demande, se dit-il ensuite, si ce modèle *démarre* facilement ? »

L'instant d'après, sans savoir très bien comment c'était arrivé, il avait saisi la manivelle et était en train de la tourner. Quand le bruit familier se fit entendre, sa vieille passion se réveilla et il s'en trouva possédé, corps et âme. Croyant rêver, il se retrouva sur le siège du chauffeur ; de même, il tira le levier, fit tourner la voiture dans la cour et passa sous la voûte. Toujours dans un rêve, il perdit conscience du bien et du mal, toute crainte pour les conséquences inévitables de ses actes se trouva provisoirement étouffée. Il accéléra son allure, eut vite fait de traverser la ville et se trouva bientôt en rase campagne. Il sut alors qu'il était redevenu le véritable Crapaud, dans sa meilleure forme, Crapaud la Terreur, le maître absolu de la circulation, le Seigneur de la route qui fait le vide devant soi, devant qui doit s'écarter quiconque ne tient pas à être précipité dans le néant et la nuit éternelle. Il

chantait et le ronflement du moteur lui répondait ; les kilomètres étaient dévorés les uns après les autres, tandis qu'il se ruait à toute vitesse, sans même savoir vers quel but, il s'abandonnait à ses instincts, il vivait l'heure qui venait en voulant ignorer complètement ce qui pourrait lui arriver.

*

« A mon avis, fit remarquer le Président du Tribunal, la seule difficulté qui se présente dans cette affaire autrement fort claire, est celle-ci : quelle sanction suffisamment sévère pouvons-nous trouver pour cet incorrigible coquin et cette crapule endurcie que nous avons là devant nous, effondré dans le box des accusés. Voyons : il a été reconnu coupable, grâce à des témoignages incontestables, d'abord du vol d'une automobile de valeur ; deuxièmement de conduire d'une manière constituant un danger public ; et troisièmement d'attitude gravement injurieuse à l'égard de la police locale. Monsieur le Greffier, voulez-vous nous dire, s'il vous plaît, quelle est la pénalité la plus rigoureuse que nous puissions lui infliger pour chacun de ces délits ? Sans donner, bien entendu, au prisonnier le bénéfice du doute, car il n'y en a aucun. »

Le Greffier se gratta le nez avec son porte-plume.

« Il y aura des gens pour estimer que le vol de l'automobile est l'infraction la plus grave ; cela est exact. Les injures à la police entraînent sans aucun doute la sanction la plus sévère ; et c'est ainsi que cela doit être. Supposons que nous disions douze mois pour le vol, ce qui est indulgent ; trois ans pour la façon déchaînée de conduire, ce qui est doux ; et puis quinze ans pour les injures, qui étaient très graves, d'après ce que nous avons entendu déclarer à la barre par les témoins. Même si vous ne croyez que le dixième de ce que vous avez entendu – et pour ma part, je n'en crois jamais davantage, ces chiffres, dûment additionnés, donnent le total de dix-neuf ans.

— Parfait ! dit le Président.

— Vous pouvez donc arrondir à vingt ans pour être sûrs de ne pas vous tromper, conclut le Greffier.

— Excellente suggestion ! approuva le Président. Prisonnier ! Levez-vous et essayez de vous tenir droit. Cette fois, vous en aurez pour vingt ans. Et rappelez-vous, si vous comparez à nouveau devant ce tribunal, sous n'importe quel chef d'inculpation, vous aurez sérieusement affaire à nous ! »

Alors les serviteurs brutaux de la loi tombèrent sur le malheureux Crapaud : ils le chargèrent de chaînes et l'entraînèrent hors du Tribunal ; il poussait des cris perçants, il suppliait, il protestait ; quand il traversa la place du marché, la populace, toujours aussi sévère à l'égard du crime reconnu qu'elle est sympathisante et serviable pour ceux qui sont simplement « recherchés », l'assaillit d'injures, d'invectives grossières, lui lança des carottes ; des étudiants qui passaient le huèrent, la figure illuminée par la joie de voir un monsieur en difficulté ; les gardes lui firent franchir le pont-levis où les pas avaient une résonance caverneuse, sous la herse munie de pointes menaçantes, sous la voûte peu engageante du vieux château dont les tours anciennes se dressaient très haut par-dessus leurs têtes, devant des corps de garde pleins de soldats au repos qui ricanaient, devant des sentinelles sarcastiques qui crachaient sur son passage d'une horrible façon, parce que c'est tout ce qu'une sentinelle à son poste peut se permettre pour manifester son mépris et

son horreur du crime ; monter des escaliers en pas de vis usés par le temps, passer devant des hommes d'armes en casque et cuirasse d'acier, qui lançaient des regards menaçants à travers leur visière ; traverser des cours où des dogues tiraient sur leur laisse et lançaient leurs pattes en l'air pour essayer de l'atteindre ; devant des geôliers à l'ancienne mode, dont les hallebardes étaient appuyées contre le mur, et qui somnolaient sur une tranche de pâté et un flacon de bière brune ; le firent passer devant les chambres de torture, chevalet et poussettes, prendre le tournant qui conduisait à l'échafaud jusqu'au moment où ils parvinrent au plus sinistre donjon que l'on puisse trouver dans le plus profond réduit. C'est là qu'ils finirent par s'arrêter, près d'un geôlier qui était assis, en train de tripoter un trousseau de clefs formidables.

« Étrange petite chose, dit le sergent de police en enlevant son casque et en s'épongeant le front. Réveille-toi, vaurien, et débarrasse-nous de cette vermine de Crapaud, un criminel invétéré, d'une adresse sans pareille et plein de ressources. Mets toute ton habileté à le garder et à le surveiller, et sache-le bien, vieille barbe, s'il arrivait quelque chose, tu en répondrais sur ta tête – et la peste soit de vous deux ! »

Le geôlier acquiesça en ricanant, étendit sa main desséchée sur l'épaule du malheureux Crapaud. La clef rouillée grinça dans la serrure, la lourde porte claqua derrière eux ; Crapaud était désormais un prisonnier abandonné dans le donjon le plus reculé, du réduit le mieux gardé de la forteresse la plus inexpugnable de toute la Joyeuse Angleterre.



7. *Le joueur de pipeau de l'aurore*

Le rossignol gazouillait son petit chant ténu, caché dans les sombres fourrés bordant la rivière. Il était plus de dix heures du soir et le ciel s'efforçait pourtant de retenir quelques rayons de lumière attardés ; la chaleur étouffante de l'après-midi se dissipait sous l'attouchement des doigts frais de cette courte nuit du milieu de l'été. Taupe était étendu sur le rivage, encore accablé par cette journée de canicule pendant laquelle aucun nuage ne s'était montré dans le ciel entre l'aube et le crépuscule, et il attendait le retour de son ami. Il avait été sur la rivière avec quelques copains en laissant M. Rat aller à un rendez-vous pris depuis très longtemps avec M. Loutre ; quand il était rentré, la maison était sans lumière, déserte, il n'y avait aucun signe de la présence de Raton qui sans aucun doute s'était attardé avec son vieux camarade. Il faisait encore trop chaud pour envisager de rester à l'intérieur, aussi s'était-il étendu sur un lit de feuilles bien fraîches d'oseille sauvage et passait en revue dans son esprit la journée qui venait de se terminer et les choses agréables qui l'avaient marquée.

Il entendit bientôt le pas léger de Rat qui approchait sur l'herbe desséchée. « Oh ! bénie soit cette fraîcheur ! » dit-il en s'asseyant et en laissant son regard errer sur la rivière, d'un air pensif et préoccupé, sans prononcer aucune autre parole.

« Tu es resté dîner, naturellement ? demanda bientôt Taupe.

— J'y ai été obligé. Ils n'ont pas voulu entendre parler de me laisser partir avant. Tu sais combien ils sont tous aimables. Ils s'étaient arrangés de leur mieux pour que tout soit charmant depuis mon arrivée jusqu'au moment où je suis parti. Mais je n'ai cessé de me reprocher mon indifférence ; malgré les efforts qu'ils faisaient pour le cacher, il est clair qu'ils sont très malheureux. Taupe, je crains qu'ils n'aient de gros ennuis. Le petit Portly a encore disparu ; tu sais tout ce que son père pense de lui, bien qu'il n'en parle jamais beaucoup.

— Quoi, cet enfant ? demanda Taupe sur un ton léger. Bon, supposons qu'il ait disparu ; pourquoi se faire du mauvais sang ? Il est tout le temps à s'en aller, à se perdre, puis on le retrouve ; il a un tel goût de l'aventure. Mais il ne lui arrive jamais rien de fâcheux. Aux alentours tout le monde le connaît et l'aime comme du reste son père et tu peux être sûr qu'un animal ou un autre va le rencontrer et le ramener chez lui. Il nous est arrivé à nous-mêmes de le trouver très loin de sa maison, pas du tout affolé et très gai.

— Oui, mais cette fois, c'est plus sérieux dit Rat, très grave. Voici quelques jours qu'il a disparu ; les loutres ont tout fouillé sans trouver la moindre trace de son passage. Elles ont interrogé, à des kilomètres à la ronde, tous les animaux qu'elles ont rencontrés, personne ne sait rien de lui. Loutre est évidemment plus inquiet qu'il ne veut le laisser paraître. Il a fini par m'avouer que le jeune Portly n'avait pas encore pu très bien apprendre à nager et j'ai cru saisir qu'il pensait au barrage. Il y a là énormément d'eau qui se déverse en cette saison, et l'endroit a toujours exercé sur l'enfant une véritable fascination. Et il y a aussi... eh bien !... les pièges... les choses de ce genre. Loutre n'est pas de ceux qui s'inquiètent trop vite sur le compte d'un de leurs fils, mais, cette fois, il est très anxieux. Quand je suis parti, il m'a accompagné dehors, sous prétexte de prendre l'air et de se dégourdir les jambes. Cependant, j'ai bien vu que ce n'était pas cela et je l'ai emmené faire quelques pas ; je l'ai confessé et j'ai obtenu le récit de toute l'histoire. Il se proposait de passer la nuit à monter

la garde près du gué. Tu connais l'endroit, là où il y avait autrefois le vieux fort, aux temps lointains où le pont n'était pas encore construit ?

— Je connais très bien, dit Taupe. Mais pourquoi Loutre choisit-il cet endroit pour guetter ?

— Eh bien ! il semblerait que ce soit là qu'il a donné à Portly sa première leçon de natation, poursuivit Rat. Le gravier arrive très près de la rive. C'est là qu'il lui apprenait à pêcher, c'est là que Portly a attrapé son premier poisson, il en était même assez fier. L'enfant adore ce coin et Loutre pense que, s'il cherche son chemin en revenant de n'importe quel endroit où il puisse se trouver – s'il se trouve encore quelque part, pauvre petit gars – il est possible qu'il prenne la direction de ce gué qu'il aime tant ; ou bien, s'il le traverse, il le reconnaîtra, s'arrêtera peut-être pour jouer. Si bien que Loutre va là chaque nuit pour guetter – à tout hasard, tu sais, vraiment pour en avoir le cœur net ! »

Ils restèrent un moment silencieux, et ils avaient tous les deux la même pensée : ce pauvre animal au cœur déchiré, tout seul, accroupi près du gué, attendant pendant la nuit entière à tout hasard.

« Bon, dit ensuite Rat. Je suppose que nous devrions penser à aller nous coucher. »

Mais il ne faisait pas signe de bouger.

« Raton, dit Taupe, je ne peux pas aller au lit, dormir, faire quoi que ce soit, même s'il ne semble pas y avoir grand espoir. Nous allons prendre le bateau et remonter le courant. La lune sera levée dans une heure environ. Nous allons chercher de notre mieux. Plutôt que de nous coucher ou de rester inactifs, ce sera toujours préférable.

— C'est exactement ce que je pensais, dit Rat. De toute façon, ce n'est pas une nuit où l'on puisse dormir ; l'aube n'est plus tellement éloignée et en chemin, nous pourrions peut-être recueillir des renseignements de la bouche des lève-tôt. »

Ils sortirent le bateau, Raton prit les avirons, et se mit à ramer avec précaution. Au milieu du courant, il y avait un chenal étroit sur lequel la lueur du ciel se reflétait faiblement ; mais partout où se projetaient les ombres de la rive, des buissons ou d'un arbre, l'eau paraissait aussi solide que la berge elle-même et Taupe devait barrer en conséquence.

Tout semblait désert, mais l'obscurité était peuplée de faibles bruits, chants, bavardages, bruissements, indiquant que de petits êtres très affairés se trouvaient dans les parages et se livraient aux occupations pour lesquelles ils sont faits ; cela durerait toute la nuit, jusqu'à l'heure où le soleil paraîtrait et les enverrait prendre un repos bien gagné. Les bruits propres de l'eau se détachaient mieux que dans la journée, les gargouillements et les « plouf ! » surprenaient davantage, paraissaient plus proches. Nos amis sursautaient à chaque instant en entendant soudain un appel très net qui semblait venir d'une voix réelle, articulant distinctement.

La ligne de l'horizon se détachait nettement sur le ciel ; dans une certaine partie elle paraissait noire par contraste avec la phosphorescence argentée qui gagnait de plus en plus en hauteur. Finalement, au-dessus de l'anneau formé par l'horizon, la lune parut, majestueuse, se dégagea de l'horizon, s'avança, comme un navire libéré de ses amarres ; les vastes prairies, les jardins tranquilles, la rivière elle-même dans toute sa largeur redevinrent visibles ; tout se révélait doucement, se dépouillait de son mystère, n'inspirait plus aucune peur, tout resplendissait comme en plein jour, avec toutefois une énorme différence. Les lieux qu'ils avaient depuis longtemps l'habitude de hanter leur souhaitaient

la bienvenue, revêtus d'un autre costume, comme s'ils s'étaient éclipsés pour enfileur cette nouvelle tenue et revenir subrepticement ; maintenant ils souriaient timidement et attendaient de voir si les deux amis allaient les reconnaître.

Ils amarrèrent leur canot à un saule et abordèrent dans ce royaume argenté et silencieux ; ils explorèrent patiemment les haies, les arbres creux, les terriers et leurs galeries, les ruisseaux et les petits cours d'eau desséchés. Ils s'embarquèrent à nouveau et traversèrent la rivière, puis ils remontèrent le courant de ce côté, tandis que la lune, qui se détachait, sereine dans un ciel sans nuages, faisait son possible pour les aider ; mais vint l'heure où elle devait plonger à contrecœur vers la terre et où elle les abandonna ; le mystère tomba de nouveau sur champs et rivière.

Un lent changement commença à se manifester. L'horizon s'éclaircit, les prés et les arbres redevinrent plus visibles, avec un aspect changé et moins inquiétant. Un oiseau gazouilla tout à coup, puis se tut ; une brise légère se leva, faisant bruire les roseaux et les joncs. Raton, installé à l'arrière du bateau tandis que Taupe ramait, se dressa soudain et écouta avec une attention passionnée. Taupe qui, à petits coups d'aviron faisait avancer le canot d'une manière imperceptible et ne cessait de scruter soigneusement les berges, le regarda avec curiosité.

« C'est fini ! dit Raton avec un soupir en se laissant retomber sur son siège. Si magnifique, si étrange et si nouveau ! Puisque cela devait cesser aussi vite, j'aurais préféré ne jamais l'avoir entendu. Car cela a fait naître en moi une nostalgie douloureuse et rien ne semble valoir la peine qu'on l'entende seulement une fois si l'on doit ensuite prêter continuellement l'oreille en pure perte. Non ! ça recommence ! » s'écria-t-il, de nouveau en alerte. Fasciné, sous le charme, il resta un long moment silencieux.

« Maintenant, cela passe et je commence à le perdre, dit-il ensuite. Oh ! Taupe, comme c'est beau ! Le gargouillement joyeux, l'appel ténu, limpide, du pipeau dans le lointain ! Une musique comme je n'en aurais jamais rêvé ; l'appel est plus fort que la musique n'est douce ! Rame, rame, Taupe ! Car cette musique et cet appel doivent s'adresser à nous. »

Éberlué, Taupe obéit.

« Pour ma part, dit-il, je n'entends rien, sauf le vent qui joue dans les roseaux, les osiers et les joncs. »

Rat ne répondit point, en admettant qu'il eût entendu. Transporté, tremblant, il était possédé par l'émoi de tous ses sens devant cette chose divine qui s'emparait de lui sans qu'il y pût rien, qui l'empoignait irrésistiblement pour le bercer, le choyer comme un enfant sans défense, mais heureux.

Taupe ramait régulièrement et en cadence ; ils parvinrent bientôt en un point où la rivière se partageait en deux, un long bras mort se détachant d'un côté. D'un léger mouvement de tête, Rat, qui avait lâché les cordons du gouvernail, fit signe au rameur d'entrer dans ce bras mort. La lumière se répandait sur une étendue croissante et l'on pouvait à présent distinguer les couleurs des fleurs émaillant la berge.

« Plus clair, et encore plus proche ! s'écria Rat, joyeux. Maintenant, tu dois sûrement l'entendre. Ah !... enfin... je vois que si ! »

Pétrifié, le souffle coupé, Taupe s'arrêta de ramer alors que le flot de cette joyeuse musique de pipeau venait se briser contre lui comme une lame, en le captivant complètement. Il vit des larmes sur les joues de son camarade, il pencha la tête et comprit. Ils laissèrent courir sur une certaine distance, effleurés au passage par les lysimaques

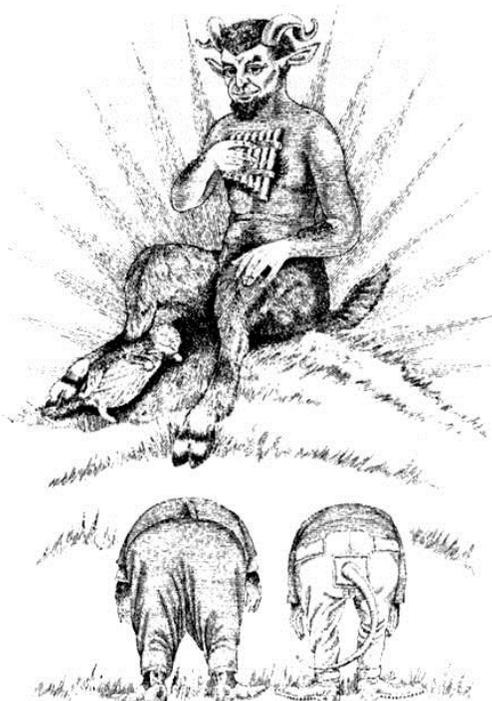
pourpres qui bordaient la berge ; puis l'irrésistible injonction qui allait de pair avec cette mélodie obsédante imposa sa volonté à Taupe et, automatiquement, celui-ci se pencha à nouveau sur ses avirons. La lumière se faisait régulièrement plus intense, mais les oiseaux ne chantaient pas, comme ils auraient dû faire à l'approche de l'aube ; à l'exception de cette musique divine, tout était merveilleusement silencieux.

De chaque côté, tandis qu'ils avançaient en glissant, les grasses prairies paraissaient être ce matin-là d'une fraîcheur et d'un verdoyant insurpassables. Ils n'avaient jamais vu aux roses des teintes si vives, les osiers si agités, les spirées si odorantes et si envahissantes. Alors, le murmure du barrage dont ils approchaient occupa la première place ; ils eurent conscience d'approcher du but de leur expédition, quel qu'il pût être.

Un large demi-cercle d'écume, de lumières étincelantes, de bourrelets brillants d'eau verte : c'était le grand barrage qui fermait le bras mort d'une rive à l'autre ; sa surface calme était seulement troublée par des remous tourbillonnants et des sillons d'écume ; son ronflement majestueux et apaisant couvrait tous les autres bruits. Au milieu du courant, entre les deux bras miroitants du barrage, se trouvait une petite île cernée de saules, de bouleaux argentés et d'aulnes. Derrière ce voile, l'île semblait attendre son heure et la visite de l' élu.

Lentement, mais sans hésitation, dans une attitude d'expectative solennelle, les deux animaux traversèrent cette eau bouillonnante et tumultueuse pour venir amarrer leur bateau sur le bord fleuri de l'île. Ils abordèrent en silence, avancèrent dans les herbes en fleurs odorantes et les broussailles qui montaient jusqu'au niveau normal du sol, pour aboutir à une petite pelouse d'un vert merveilleux, entourée d'arbres fruitiers poussant spontanément : pommiers sauvages, merisiers, prunelliers.

« C'est d'ici que vient la chanson de mon rêve, murmura Rat, comme extasié. Ici, dans ce lieu consacré, c'est ici que nous Le trouverons, si nous devons Le trouver ! »



Taupe sentit alors une grande terreur superstitieuse fondre sur lui ; ses muscles étaient réduits en bouillie, sa tête se courbait, il se sentait prendre racine. Ce n'était pas de la peur – non, il était merveilleusement paisible et heureux, sous l'empire de quelque chose qui prenait possession de lui ; sans rien voir, il savait qu'il y avait tout près une présence auguste. Il se tourna au prix d'un gros effort vers son ami et le vit à ses côtés, dompté, profondément ému, tout tremblant. Les branches si peuplées d'oiseaux restaient encore complètement silencieuses ; et la lumière s'intensifiait rapidement.

Il n'aurait peut-être jamais osé lever les yeux, s'il n'y avait pas eu cet appel toujours aussi impérieux – et pourtant le son du pipeau était en sourdine. Il ne pouvait s'y soustraire, le trépas serait-il survenu à l'instant, parce que son regard de mortel s'était posé sur des choses qui doivent rester rigoureusement cachées. Il obéit en tremblant, et leva humblement la main ; et là, dans la première lueur de l'aube qui allait venir d'un instant à l'autre, tandis que la Nature s'animait de coloris d'une incroyable richesse, et semblait retenir sa respiration à l'approche de cet événement, il plongea son regard dans les yeux de l'Ami qui vient en aide ; il vit les cornes incurvées revenant en arrière luisant dans la lumière qui devenait plus vive ; le nez crochu et dur entre les deux yeux qui regardaient avec ironie et bonté, tandis que la bouche ornée d'une barbe s'entrouvrait sur un demi-sourire ; il vit la saillie des muscles sur le bras qui s'appuyait en travers de la poitrine, la main longue et souple qui tenait la flûte de Pan sur laquelle, un instant plus tôt, les lèvres étaient encore appliquées ; il vit les courbes splendides des membres velus, étendus avec aisance et majesté sur le gazon ; et enfin blottie entre ses cuisses, une forme minuscule, rondelette, replète, enfantine : un bébé loutre dormant profondément, paisible et satisfait. Taupe, le souffle coupé, vit en un instant ce tableau se détacher, intensément vivant, sur le ciel matinal. Il trouva cependant la force de murmurer, tout tremblant :

« Raton, as-tu peur ? »

— Peur... répondit Rat de même, les yeux brillant d'un amour indicible, peur de *Lui* ?... Jamais ! non... jamais ! Et pourtant... pourtant... si... Taupe, j'ai peur !... »

Alors, les deux animaux, accroupis sur le sol, baissèrent la tête et se prosternèrent. Devant eux, surgissant de l'horizon, le large disque d'or du soleil apparut soudain, magnifique ; ses premiers rayons passant au-dessus des prairies éblouirent les deux animaux. Quand ils furent à nouveau en état de regarder, la Vision s'était dissipée, l'air résonnait du chant des oiseaux saluant l'aurore.

Ils étaient là, à regarder, déconcertés, dans un état de tristesse muette qui devenait plus profonde à mesure qu'ils réalisaient ce qu'ils venaient de voir, mais qui avait maintenant disparu, qui était perdu ; à ce moment, une brise légère et capricieuse, rebondissant à la surface de l'eau, agita les peupliers, secoua les roses couvertes de rosée, effleura leurs visages d'une caresse légère, et cela suffit à leur apporter immédiatement l'oubli. Car, c'est le dernier cadeau dont le demi-dieu tient, dans son immense bonté, à gratifier ceux à qui il est apparu pour leur venir en aide : le don de l'oubli. De peur qu'en subsistant et en grandissant le terrible souvenir ne vienne jeter une ombre sur leur allégresse et leur plaisir, qu'en les obsédant il ne gâche ensuite toute la vie des petits animaux auxquels il est venu en aide lorsqu'ils étaient en difficulté, afin qu'ils puissent, comme par le passé, avoir le cœur léger, être heureux.

Taupe se frotta les yeux et regarda Rat qui, de son côté, l'examinait d'un air intrigué :

« Je te demande pardon. Que disais-tu, Raton ? demanda-t-il.

— Je crois, dit lentement Rat, que je te faisais remarquer, que c'était bien dans ce genre d'endroit que nous devions le retrouver, s'il devait être quelque part. Et regarde : il est ici, le petit bonhomme ! »

Avec un cri de joie, il se précipita vers Portly, toujours assoupi.

Taupe resta un moment sans bouger, absorbé dans ses pensées. Comme quelqu'un qui s'éveille soudain d'un beau rêve, fait des efforts pour s'en souvenir, et ne peut rien ressaisir, sinon l'impression vague de sa beauté ! Jusqu'à ce que celle-ci s'efface à son tour. Le rêveur accepte alors l'amertume du réveil, avec son désenchantement.

Ainsi Taupe, après s'être débattu un court moment avec ses souvenirs, secoua tristement la tête et suivit Rat.

Portly s'éveilla en poussant gaiement un petit cri aigu, et frétila de joie à la vue des amis de son père qui, par le passé, avaient si souvent joué avec lui. Cependant, un instant après, il prit un air décontenancé et se mit à chercher partout aux alentours, en poussant un gémissement plaintif. Comme un enfant qui s'est endormi tout heureux dans les bras de sa nourrice et qui se réveille seul dans un lieu inconnu, se met à fouiller dans les coins, à explorer les armoires, à aller d'une pièce à l'autre, tandis que le désespoir grandit et envahit silencieusement son cœur ; ce fut de cette façon que Portly fouilla et refouilla l'île, infatigable, avec obstination jusqu'au moment où, complètement découragé, il abandonna, s'assit sur le sol en versant des larmes amères.

Taupe se précipita pour consoler le petit animal ; cependant, Raton s'attardait à examiner d'un air indécis le tapis d'herbe qui portait de profondes empreintes de sabots.

« Il est venu ici quelque gros animal », murmura-t-il lentement, d'un air pensif.

Il restait là, sur place, à méditer longuement, à rêver ; on le sentait étrangement remué.

« Viens vite, Raton, dit Taupe. Pense au pauvre Loutre qui attend près du barrage ! »

Portly fut vite consolé à la perspective d'une partie de plaisir : une promenade sur la rivière dans le vrai bateau de M. Raton. Les deux animaux le conduisirent jusqu'à la berge, l'installèrent bien en sécurité au fond du bateau entre eux deux et prirent les avirons pour descendre le bras mort. Le soleil était à présent complètement levé, ils en sentaient la chaleur ; les oiseaux chantaient à plein gosier et sans contrainte ; sur les deux rives, les fleurs s'inclinaient vers eux en souriant, mais, semblait-il – c'était du moins leur avis – leurs coloris étaient moins riches, leur éclat moins vif qu'ils ne leur avaient paru l'être tout récemment – quelque part – ils se demandaient où.

Quand ils se retrouvèrent dans le bras principal, ils tournèrent leur bateau pour remonter le courant, en direction du point où ils savaient que leur ami montait sa faction solitaire. En arrivant près du gué, Taupe approcha le bateau de la rive ; ils soulevèrent Portly, le mirent debout sur le chemin de halage, lui indiquèrent la direction à prendre, lui donnèrent, en guise d'adieu, une tape affectueuse dans le dos et regagnèrent le milieu du cours d'eau. Ils surveillèrent le petit animal tandis qu'il se dandinait dans le sentier d'un air satisfait, plein d'importance ; jusqu'au moment où ils le virent lever subitement le museau, passer à un petit trot lourdaud. Il accélérât son allure, il se tortillait en poussant des petits gémissements aigus pour montrer qu'il reconnaissait quelqu'un. En regardant en amont, ils purent voir Loutre se dresser, aux aguets, hors du creux dans lequel il était blotti, attendant sans mot dire et ils purent entendre son aboi joyeusement surpris au moment où il bondissait sur le sentier à travers les osiers. Alors donnant un coup vigoureux d'un seul

aviron, il fit pivoter le bateau de telle manière que le courant l'entraînât où il voudrait, leurs recherches s'étant heureusement terminées.

« Je me sens étrangement fatigué, Raton, dit Taupe en se penchant avec lassitude sur ses avirons. On ne s'est pas couché de la nuit, diras-tu, peut-être ; mais ce n'est rien. A cette époque-ci, nous en faisons autant une nuit sur deux. Non ; je me sens comme si nous étions passés par quelque chose de très excitant et d'assez terrible, qui vient de se terminer ; et pourtant, il ne s'est rien produit de particulier.

— A moins que ce ne soit quelque chose de très surprenant, de splendide et de magnifique, murmura Rat en se renversant en arrière, les yeux clos. Je me sens dans le même état que toi, Taupe ; épuisé, mais par une fatigue qui n'a rien de physique. Encore heureux que nous ayons le courant pour nous ramener à la maison. Est-ce que ce n'est pas épatant de sentir de nouveau le soleil nous réchauffer les os ! Et de prêter l'oreille au chant du vent dans les roseaux !

— C'est comme de la musique – une musique qui viendrait de loin, dit Taupe en acquiesçant, à moitié assoupi.

— C'est ce que je pensais, murmura Rat, rêveur et alangui. Une musique de danse – rythmée et sans arrêts – avec des paroles aussi – la musique entre dans les paroles et en sort ensuite. Je les saisis par moments – ensuite c'est de nouveau de la musique de danse, puis rien que le doux et léger murmure des roseaux.

— Tu entends mieux que moi, dit Taupe avec tristesse. Je ne comprends pas les paroles.

— Laisse-moi essayer de te les traduire, dit Rat avec douceur, les yeux mi-clos. Maintenant, ce sont les paroles qui reviennent – faibles mais distinctes :

De peur que la crainte ne règne – Que l'inquiétude ne gâche tes ébats – A l'heure du désarroi tu chercheras mon appui – Ensuite, il faudra tout oublier !

« Alors, les roseaux reprennent. Ils soupirent "oublier... oublier... oublier", et cela s'éteint dans un bruissement et un murmure. Maintenant, c'est la voix qui revient

De peur que ne rougissent et ne s'effeuillent les ramures – Je fais jouer le piège tendu – Je délie le lacet pour que tu m'aperçoives – Car sûrement, tu devras oublier !

« Rame plus près, Taupe, plus près des roseaux. C'est difficile à saisir, et ça devient de plus en plus faible.

J'aide, je guéris, je reconforte – les petits enfants perdus dans les bois humides – Mais je leur ordonne de tout oublier.

« Plus près, Taupe, plus près ! Non, ça ne va pas ; le chant s'est mué en bavardage de roseaux.

— Mais que veulent dire les paroles ? demanda Taupe, très étonné.

— Ça, je ne sais pas, avoua Rat avec simplicité. Je te les ai répétées à mesure que je les entendais. Ah ! voici qu'elles reviennent, et cette fois claires et sonores ! Maintenant, c'est enfin la chose réelle, à laquelle on ne peut se tromper, simple, passionnée... parfaite.

— Alors, écoutons », dit Taupe après avoir patiemment attendu quelques minutes, à moitié assoupi dans la chaleur du soleil.

Mais aucune réponse ne leur parvint. Il regarda, et il comprit le silence. Avec un sourire épanoui de bonheur, et comme un air de prêter encore l'oreille, le pauvre Rat fatigué ne tarda pas à dormir pour de bon.

8. Aventures de Crapaud

Lorsque Crapaud se retrouva muré dans un donjon humide et puant il comprit qu'il était désormais à l'écart du monde extérieur, du soleil, des routes bien empierrées où tout récemment encore il s'était trouvé si heureux, où il s'était comporté comme s'il avait été le propriétaire de toutes les routes d'Angleterre pour être plongé désormais dans la sinistre obscurité d'une forteresse médiévale.

Il s'étendit de tout son long sur le sol et s'abandonna au plus sombre désespoir en versant des larmes amères. « C'est la fin de tout (dit-il) en tout cas c'est la fin de la carrière de Crapaud, ce qui revient au même ; le populaire et élégant Crapaud, le riche et hospitalier Crapaud, ce Crapaud si libre, si insouciant et jovial ! Comment puis-je espérer être jamais remis en liberté, moi qui ai été emprisonné si justement pour avoir volé une automobile aussi élégante avec une telle audace, et pour avoir octroyé à un tel nombre de policiers épais au visage congestionné une pareille quantité d'injures bien choisies et très colorées ! » (Ici, les sanglots l'étouffaient) « Quel stupide animal j'ai pu être ! Maintenant je dois me morfondre dans ce donjon tandis que les gens qui étaient fiers de pouvoir dire qu'ils me connaissaient ont oublié jusqu'à mon nom ! Oh ! sage vieux Blaireau ! Oh ! intelligent Raton ! Taupe plein de bon sens ! Comme vos jugements étaient pertinents, quelle connaissance vous avez des hommes et des choses ! Malheureux Crapaud délaissé de tous ! » Pendant plusieurs semaines, il passa ses journées et ses nuits à se lamenter de la sorte ; il refusait les repas ou les légers rafraîchissements proposés entre-temps, bien que le geôlier sinistre, sachant les poches de Crapaud bien garnies, lui eût à maintes reprises fait remarquer qu'un certain confort – et même un semblant de luxe – pouvaient être obtenus au-dehors, en y mettant le prix.



Le geôlier avait une fille, une jeune personne agréable ayant bon cœur qui aidait son père dans certains de ses devoirs d'importance secondaire. Elle aimait particulièrement les animaux et outre un canari dont la cage était pendue par un clou au mur de la forteresse dans la journée, au grand ennui des prisonniers désireux de faire la sieste, et le soir se trouvait sur la table du salon sous un voile, elle élevait plusieurs souris blanches et un écureuil qui tournait sans cesse dans un cylindre de fil de fer. Un jour, cette fillette au grand cœur, s'apitoyant sur le sort de Crapaud, dit à son père :

« Papa, je ne peux pas supporter de voir ce pauvre animal si malheureux ; il maigrit à vue d'œil !

Laisse-moi m'occuper de lui.

Tu sais à quel point j'aime les animaux. Je lui donnerai à manger à la main, je l'assiérai, je lui ferai faire toutes sortes de choses. »

Le père répondit qu'elle pouvait faire ce qu'elle voudrait du prisonnier. Il était fatigué de Crapaud, de ses mines maussades, de sa façon de prendre des airs, de sa suffisance.

Si bien que le jour même elle entreprit sa mission charitable.

Elle commença par frapper à la porte de Crapaud. En entrant, elle lui dit-d'une voix douce :

« Allons, un peu de courage, Crapaud ! Installez-vous convenablement, asseyez-vous, séchez vos yeux, et montrez-vous raisonnable. Je vous ai apporté une assiette d'un plat que j'avais préparé pour mon dîner ; il sort du four. »

C'était un ragoût aux pommes de terre et aux choux ; l'étroite cellule fut immédiatement embaumée par le fumet qu'il dégagait. L'odeur pénétrante du chou parvint aux narines de Crapaud, prostré misérablement sur le sol, lui donna à penser que la vie n'était pas aussi triste et désespérante qu'il se l'était figuré. Mais il continua de gémir, il donna des coups de pied, refusa de se laisser consoler. La jeune fille, bien inspirée, se retira donc pour cette fois, mais laissa derrière elle un parfum persistant de choux ; entre deux sanglots, Crapaud renifla et réfléchit ; peu à peu les choses lui apparurent sous un autre aspect. Il rêva de chevalerie, de poésie, d'actes généreux à accomplir ; il vit en pensée les vastes prairies balayées par le vent, réchauffées par le soleil, où paissent les troupeaux ; les potagers, avec leurs bordures d'herbes aromatiques tirées au cordeau, et les mufliers butinés par les abeilles ; il entendit le tintement réconfortant des assiettes qu'on dispose sur la table au Manoir Crapaud, le bruit des pieds de chaises indiquant que tout le monde s'approche pour se mettre à l'œuvre. L'atmosphère de l'étroite cellule se fit plus gaie ; Crapaud se prit à penser aussi à ses amis, qui seraient sûrement capables de faire quelque chose ; aux avocats qui auraient été heureux de prendre son affaire en main : il s'était conduit comme un âne en ne demandant pas à quelques-uns d'entre eux d'assurer sa défense ; enfin, il songeait à sa grande intelligence, aux ressources de son esprit, qui lui permettaient n'importe quoi à condition de s'y consacrer vraiment ; il était presque complètement guéri.

Quand la jeune fille revint, quelques heures plus tard, elle apportait sur un plateau une tasse de thé bouillant et parfumé, et une assiette où étaient empilés des toasts épais, bien grillés des deux côtés, très chauds, ruisselants d'un beurre qui coulait par les trous de la mie en grosses gouttes d'or, comme du miel des rayons d'une ruche. L'odeur qui se dégagait des toasts était éloquente ; elle parlait sans équivoque de cuisines bien chaudes, de petits déjeuners qu'on y prend par les belles matinées quand il fait au-dehors un temps clair, mais glacial ; du coin du feu bien confortable par les soirées d'hiver, quand la saison des randonnées est close et qu'on a les pieds chaussés de pantoufles appuyés au pare-feu ; du ronron des chats satisfaits, du gazouillis des canaris à moitié assoupis. Crapaud se mit sur son séant et une fois de plus, s'essuya les yeux ; puis il sirota son thé, mordit à belles dents dans son toast et se mit bientôt à parler de lui sans contrainte, de la maison qu'il habitait, de ce qu'il faisait, de son importance et de tout le bien que ses amis pensaient de lui.

La fille du geôlier comprit que ce sujet de conversation lui faisait autant de bien que le thé et l'encouragea à poursuivre.

« Parlez-moi du Manoir Crapaud, dit-elle. Cela me semble magnifique.

— Le Manoir Crapaud, dit-il fièrement, est la résidence rêvée pour un gentleman qui aime sa liberté ; il est tout à fait exceptionnel. Il date en partie du xiv^e siècle, mais il a été aménagé de la façon la plus moderne. Installations sanitaires dernier cri. A cinq minutes de l'église, du bureau de poste, du golf. Convierait à...

— Mais Dieu merci, dit la jeune fille en riant, je ne veux pas l'acheter. Dites-moi des choses exactes. Et d'abord, attendez que j'aille vous chercher encore un peu de thé et d'autres toasts. »

Elle s'éclipsa et ne tarda pas à revenir avec un plateau à nouveau garni ; Crapaud se précipita sur les toasts avec avidité ; il avait complètement repris ses esprits. Il parla de sa remise à bateaux, de l'étang où l'on pêche, du vieux potager clos de murs ; des porcheries, des étables, du pigeonnier, du poulailler ; il s'étendit également sur la laiterie, la buanderie, les buffets garnis de vieilles porcelaines, les armoires à linge (cette partie de la description plut particulièrement à la jeune fille), sur la salle de banquet, et les parties joyeuses qu'on y donnait quand tous les animaux étaient réunis autour de la table et que Crapaud, très en forme, chantait des chansons, racontait des histoires, animait la soirée. Elle voulut alors avoir des détails sur ses amis, s'intéressa à tout ce qu'il eut à dire sur leur compte, leur façon de vivre, de passer le temps. Bien entendu, elle ne dit pas qu'elle aimait avant tout les animaux d'appartement, car elle sentait bien que Crapaud en aurait été extrêmement offensé. Quand elle lui souhaita le bonsoir, après avoir rempli sa cruche et secoué la paille de sa couche, Crapaud était redevenu le même animal optimiste et content de soi qu'il avait toujours été. Il chanta une ou deux petites chansons, comme celles qu'on interprète au dessert d'un banquet, se roula dans la paille ; puis il goûta une nuit d'excellent repos peuplé des rêves les plus agréables.

A mesure que ces jours sombres s'écoulaient, ils eurent par la suite beaucoup d'autres conversations intéressantes ; la fille du geôlier avait de plus en plus de chagrin pour Crapaud et estimait que c'était une honte de retenir un pauvre petit animal en prison pour des méfaits qui lui paraissaient à elle de peu d'importance. Dans sa vanité, Crapaud s'imaginait que l'intérêt qu'elle lui portait était inspiré par une tendresse grandissante ; et il ne pouvait s'empêcher de regretter qu'il y eût entre eux un gouffre social aussi infranchissable, car c'était une jeune personne fort avenante et elle avait évidemment beaucoup d'admiration pour lui.

Un certain matin, la jeune fille paraissait songeuse, répondait par monosyllabes et ne semblait pas prêter suffisamment d'attention à ses paroles spirituelles et à ses propos étincelants.

« Crapaud, dit-elle bientôt, écoutez un instant s'il vous plaît. J'ai une tante blanchisseuse.

— Allons, allons, dit Crapaud avec affabilité, ne vous préoccupez pas de cela. Moi aussi, j'ai plusieurs tantes qui devraient être blanchisseuses.

— Tenez-vous tranquille un instant, Crapaud, dit la jeune fille. Vous parlez trop c'est votre principal défaut, j'essaie de réfléchir, et vous me faites mal à la tête. Comme j'ai dit, j'ai une tante blanchisseuse ; elle fait la lessive pour les prisonniers – nous essayons de réserver à notre famille tous les travaux de ce genre qui peuvent être rémunérateurs, vous comprenez. Elle prend le linge sale le lundi matin et le rapporte le vendredi soir. Nous sommes jeudi. Maintenant, voici l'idée qui me vient : vous êtes très riche – du moins vous me l'avez toujours dit – et elle est très pauvre. Vous n'êtes pas à quelques livres près, et pour elle, c'est beaucoup d'argent. Je pense maintenant qu'en vous y prenant convenablement – carrément, je pense que c'est le mot que vous utilisez, vous autres animaux – vous pourriez aboutir à quelque arrangement aux termes duquel elle vous prêterait sa robe, son bonnet et tout ce qu'il faut pour que vous puissiez quitter le château

déguisé en blanchisseuse. Vous lui ressemblez à bien des égards, en particulier par la silhouette.

— Je ne crois pas, dit Crapaud, très formalisé. Pour ma part, j'ai une silhouette très élégante.

— Ma tante également, répliqua la jeune fille, en ce qui la concerne. Mais vous vous arrangerez comme vous pourrez, après tout. Voilà comment vous êtes : vantard et ingrat alors que je me fais du mauvais sang pour vous et que je m'efforce de vous venir en aide.

— Oui, oui, c'est très bien ; merci beaucoup, se hâta de dire Crapaud. Mais écoutez ! vous ne voudriez tout de même pas envoyer M. Crapaud du Manoir Crapaud se promener dans la campagne déguisé en blanchisseuse ?

— Dans ce cas, vous n'avez qu'à rester ici avec votre personnalité de Crapaud. Je pense que vous voulez partir en calèche attelée à quatre chevaux ! »

L'honnête Crapaud était toujours prêt à reconnaître ses torts.

« Vous êtes une brave et intelligente fille, dit-il et je ne suis qu'un stupide crapaud vaniteux. Présentez-moi à votre estimable tante et je ne doute pas que nous aboutissions, cette dame et moi, à un arrangement satisfaisant pour les deux parties. »

Le lendemain soir, la jeune fille fit entrer dans la cellule de Crapaud sa tante, qui lui rapportait son linge plié dans une serviette. La vieille dame avait été préparée à cet entretien et la vue de certains souverains d'or que Crapaud avait judicieusement mis bien en évidence sur sa table emporta l'affaire en laissant peu de détails à discuter. En échange de cette somme, Crapaud reçut une robe de coton imprimé, un tablier, un châle et un bonnet noir usagé ; la seule exigence de la vieille dame fut d'être bâillonnée, ligotée et abandonnée dans un coin. Grâce à cet artifice peu convaincant, expliqua-t-elle, appuyé par quelques détails pittoresques qu'elle fournirait elle-même, elle espérait conserver sa charge, malgré des apparences défavorables.



Crapaud était enchanté de cette proposition. Elle donnait un certain cachet à son évasion, elle conservait intacte sa réputation de garçon prêt à tout et particulièrement dangereux ; et il aida de bon cœur la fille du géolier à faire apparaître le plus possible sa tante comme la victime de circonstances indépendantes de sa volonté.

« A votre tour, maintenant, Crapaud, dit la jeune fille. Otez cette veste et ce gilet : vous êtes bien assez gros comme ça ! »

Elle ne se tenait plus de rire quand elle se mit en devoir d'agrafer sur lui la robe de coton imprimé ; elle arrangea le châle avec une habileté professionnelle, noua les cordons du bonnet sous son menton.

« Vous êtes son portrait, dit-elle sans s'arrêter de rire. Je suis sûre, cependant, que, de toute votre vie, vous n'avez jamais eu l'air aussi respectable. Maintenant, au revoir Crapaud, et bonne chance ! Suivez tout droit le chemin par lequel vous êtes venu ; si vous êtes interpellé – vous le serez probablement – ce ne sera jamais que par des hommes ; vous pourrez naturellement blaguer un peu, mais rappelez-vous que vous êtes une veuve, seule au monde, avec une réputation à sauvegarder. »

Le cœur battant, d'un pas aussi ferme qu'il le put, Crapaud s'engagea avec précautions dans ce qui semblait être la plus écervelée et la plus hasardeuse des entreprises ; mais il eut bientôt l'agréable surprise de constater que tout était facile ; il était un peu humilié de voir qu'il jouissait d'une popularité qui ne lui appartenait pas et qui était due en grande partie au sexe opposé au sien. La silhouette épaisse de la blanchisseuse dans sa robe de coton imprimée paraissait jouer le rôle d'un passeport quand il s'agissait de franchir n'importe quelle porte barricadée ou grille rébarbative ; même lorsqu'il hésitait sur la direction dans laquelle tourner, il était aidé par le gardien de la grille suivante, qui avait hâte d'aller prendre son thé et qui lui enjoignait d'approcher et de ne pas le faire attendre là toute la nuit. Les plaisanteries et les saillies pleines d'humour auxquelles il devait répondre du tac au tac constituaient pour lui le danger principal. Car Crapaud avait un sens profond de sa propre dignité et les plaisanteries étaient, à son avis, le plus souvent, lourdes et sans drôlerie, tandis que les saillies manquaient totalement d'humour. Cependant, il garda sa sérénité au prix de beaucoup de peine, il conserva son sang-froid, adapta ses réparties aux gens à qui il avait affaire, son personnage au rôle qu'il jouait, et fit de son mieux pour ne pas sortir des limites du bon goût.

Le temps lui parut long jusqu'au moment où il put enfin traverser la dernière cour ; il déclina les invitations pressantes du dernier corps de garde, se dégagea des bras ouverts du dernier garde qui le suppliait avec une passion simulée de l'embrasser pour lui dire adieu. Il finit pourtant par entendre le guichet de la dernière grande porte se refermer derrière lui, pour sentir l'air frais du monde extérieur caresser son front soucieux ; il était libre !

Grisé par la facilité avec laquelle il avait réussi cet exploit audacieux, il se dirigea rapidement vers les lumières de la ville, sans savoir le moins du monde ce qu'il allait faire ensuite, mais certain d'une chose, c'était qu'il devait quitter le plus rapidement les parages où la dame dont il avait endossé la personnalité était si connue et si populaire.

Tandis qu'il avançait en examinant les alentours, son attention fut attirée par des lumières rouges et vertes à quelque distance devant lui, en bordure de la ville et par des bruits de jets de vapeur, de ronflements de machines, de tampons de wagons. « Quelle chance ! se dit-il, une gare est la chose dont j'ai le plus grand besoin en ce moment ; et ce qui est mieux, je n'ai pas à traverser la ville pour y parvenir ; je n'aurai plus à jouer ce rôle humiliant en m'abaissant à des réparties qui, bien que parfaitement opérantes, ne sont guère compatibles avec le sentiment que j'ai du respect qu'on se doit à soi-même. »

Par conséquent il se dirigea vers la gare, vit, d'après l'horaire affiché, qu'un train dont la destination n'était pas très loin de son domicile devait partir une demi-heure plus tard. « Nouvelle chance ! » se dit Crapaud, dont le moral remontait rapidement ; il alla donc vers le guichet pour prendre son billet.

Il donna le nom de la station qu'il savait être la plus rapprochée du village dont le Manoir Crapaud était le plus bel ornement et fouilla machinalement à l'endroit où aurait dû

se trouver la poche de son gilet, pour y trouver l'argent nécessaire. Mais la robe de coton, qui jusque-là l'avait si bien protégé vint décourager ses efforts. En proie à une sorte de cauchemar, il se débattit contre cette chose étrange qui semblait lui paralyser les mains, liquéfier ses muscles, tandis qu'il déclenchait les rires ; les autres voyageurs qui attendaient commençaient à s'impatienter, à faire des suggestions de peu d'intérêt et des commentaires plus ou moins sévères et pertinents. A la fin, il ne comprit jamais comment, il franchit les obstacles, parvint au but, c'est-à-dire à l'endroit où de toute éternité se sont trouvées les poches d'un gilet et non seulement ne trouva pas d'argent, mais pas de poche pour le contenir, et pas de gilet pouvant comporter une poche !

Il se rappela alors, horrifié, qu'il avait oublié veste et gilet dans sa cellule, en même temps que son carnet, son argent, ses clefs, sa montre, ses allumettes, son crayon – tout ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue, tout ce qui distingue l'animal pourvu de plusieurs poches, seigneur de la création, de ces êtres inférieurs n'ayant qu'une poche ou pas de poche du tout qui sautent et trottent de-ci de-là car c'est leur droit, mais parfaitement démunis dans la lutte pour la vie.

En face de cette situation désespérée, il fit un effort suprême pour s'en tirer, en revenant à ses bonnes manières d'autrefois, un mélange de châtelain et de professeur d'université.

« Écoutez... dit-il, je m'aperçois que j'ai oublié mon porte-monnaie. Donnez-moi ce ticket, voulez-vous, et je vous enverrai l'argent demain. Je suis très connu par ici. »

L'employé l'examina, regarda le bonnet noir usagé et se mit à rire :

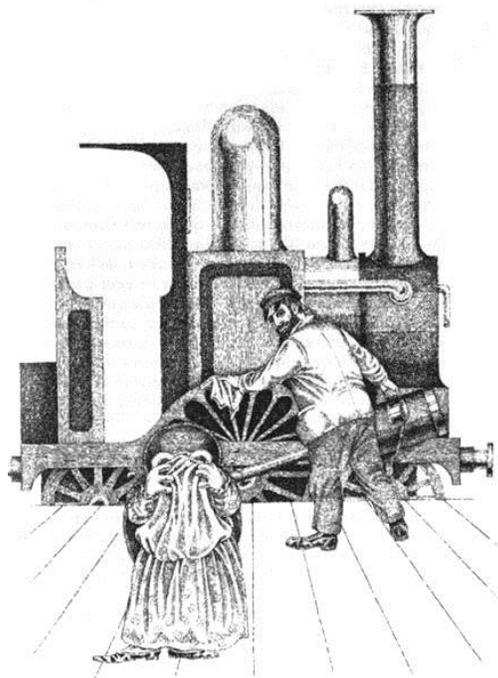
« Je croirais volontiers que vous êtes pas mal connue dans le coin si vous avez souvent essayé de jouer à ce petit jeu. Maintenant, écartez-vous du guichet, s'il vous plaît, madame, vous empêchez les autres voyageurs de passer. »

Un vieux monsieur qui le poussait depuis un bon moment l'écarta violemment et, ce qui était pire, s'adressa à lui comme s'il était sa femme de charge, ce qui mit Crapaud en colère plus que n'importe quel autre incident de la soirée.

Confondu, désespéré, il errait à l'aventure sur le quai le long duquel le train était formé, des larmes lui dégoulaient le long de chaque narine. C'était bien dur, pensait-il, d'être en vue du refuge où il trouverait la sécurité, presque arrivé chez soi et de se voir contrecarré par le manque de quelques shillings, par la défiance, l'esprit tracassier de fonctionnaires qu'il payait, en sa qualité de contribuable. Son évasion ne tarderait pas à être découverte, la poursuite commencerait, il serait pris, injurié, chargé de chaînes, ramené à la prison, remis sur la paille, au pain et à l'eau ; la garde serait doublée, ainsi que la durée de sa peine. Et quelles remarques sarcastiques ferait cette jeune fille ! Que fallait-il faire ? Il ne marchait pas très vite ; sa silhouette était malheureusement très reconnaissable. Ne pouvait-il pas se glisser sous une banquette ? Il avait vu employer cette méthode par des écoliers qui avaient dilapidé à d'autres fins jugées plus intéressantes l'argent du voyage fourni par des parents prévoyants. Tout en marchant, il était maintenant parvenu à la hauteur de la locomotive que son mécanicien attentionné était en train de graisser, d'astiquer, de bichonner amoureusement.

« Bonjour la petite mère ! dit le mécanicien, un homme de forte carrure, qui tenait une burette dans une main et un chiffon dans l'autre. Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? Vous n'avez pas l'air bien en train.

— Oh ! monsieur, s'écria aussitôt Crapaud, je suis une pauvre malheureuse blanchisseuse, et j'ai perdu mon argent, je ne peux pas payer mon billet et il faut pourtant que je sois à la maison ce soir quoi qu'il arrive. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !



— Sale affaire, en effet, dit le mécanicien en réfléchissant. Perdu votre argent – pouvez pas rentrer chez vous – vous avez des gosses qui vous attendent, je parierais ?

— Une quantité ! répondit Crapaud en sanglotant. Ils vont avoir faim, ils vont jouer avec des allumettes, renverser les lampes, les pauvres innocents ! Et se disputer, enfin faire tout, quoi ! Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !

— Bon, je vais vous dire ce que je vais faire, dit le brave mécanicien. Vous êtes blanchisseuse de votre état, vous dites. Et moi, je suis mécanicien de locomotive, comme vous pouvez voir et on ne peut pas nier que ce soit un boulot très salissant. Ça use une quantité de chemises, oh ça ! oui, à tel point que ma bourgeoise est joliment fatiguée à force de les laver. Si vous acceptez de me blanchir quelques chemises quand vous serez rentrée chez vous, et de me les envoyer, je vous ferai monter sur ma locomotive. C'est contraire aux règlements de la Compagnie, mais on ne fait pas très attention sur ces lignes secondaires.

Le chagrin de Crapaud se mua en ravissement au moment où il grimpa allègrement à l'arrière de la locomotive pour s'installer sous l'abri du mécanicien. Bien entendu, il n'avait jamais de sa vie lavé une chemise et il n'y parviendrait pas même en essayant et de toute façon, ce n'était pas à présent qu'il allait s'y mettre ; mais il se dit : « Quand je serai rentré sain et sauf au Manoir Crapaud, que j'aurai de nouveau de l'argent, et des poches pour l'y mettre j'en enverrai assez au mécanicien pour payer une grosse note de blanchissage ; ça reviendra au même, ce sera peut-être encore mieux. »

Le chef de gare agita son drapeau en signe d'adieu, le mécanicien répondit par un joyeux coup de sifflet, et le train s'ébranla. La vitesse augmentait, Crapaud pouvait voir de chaque côté de la voie, des arbres et des champs, des haies, des vaches, des chevaux, qui

passaient à toute allure, il se disait que chaque minute le rapprochait du Manoir Crapaud, de ses sympathiques amis, de l'argent qu'il pourrait faire tinter dans ses poches, d'un lit moelleux dans lequel dormir, de bonnes choses à manger, de l'estime et de l'admiration qu'on lui témoignerait au récit de ses aventures et devant son intelligence hors classe ; il se mit à sautiller, à chanter à tue-tête des bribes de chansons, au grand étonnement du mécanicien qui avait déjà rencontré des blanchisseuses, peut-être pas très fréquemment, mais n'en avait en tout cas jamais vu une comme celle-là.

Ils avaient déjà couvert pas mal de kilomètres, Crapaud réfléchissait à ce qu'il aurait à dîner dès qu'il serait rentré chez lui ; il s'aperçut soudain que le mécanicien, dont la physionomie semblait exprimer un certain étonnement, restait penché sur le côté de sa machine et paraissait tendre attentivement l'oreille. Il le vit alors escalader le tas de charbon qui se trouvait amassé dans le tender et regarder au loin, par-dessus les wagons ; puis il se retourna et dit à Crapaud :

« C'est très étrange ; notre train est le dernier à passer ce soir dans cette direction et pourtant, je jurerais que j'en ai entendu un autre qui nous suivait ! »

Cette remarque mit immédiatement fin aux élucubrations de Crapaud. Il reprit son sérieux, se sentit soudain déprimé, il éprouva une douleur sourde à la base de la colonne vertébrale, qui s'irradiait dans ses jambes et qui lui donnait une envie irrésistible de s'asseoir et d'essayer désespérément de ne plus penser à ce qui allait arriver.

A ce moment-là, il y avait un clair de lune éclatant, et debout sur ses briquettes, le mécanicien découvrait la voie ferrée sur une longue distance.

« Je vois très bien maintenant, dit-il bientôt en l'appelant. C'est une locomotive qui roule sur les mêmes rails que nous et qui arrive à bonne allure. »

Le malheureux Crapaud, accroupi dans la poussière de charbon, se creusait la tête pour savoir ce qu'il convenait de faire, et il ne croyait guère au succès.

« Ils gagnent beaucoup de terrain sur nous ! s'écria le mécanicien. Et la locomotive est chargée d'un tas de gens bien curieux ! Des hommes ressemblant à des gardiens de prison à l'ancienne mode, portant des hallebardes ; des agents de police casqués, brandissant des matraques ; des hommes mal vêtus en chapeaux melons, incontestablement des policiers en civil, impossible de s'y tromper, même à cette distance ; ils agitent des revolvers et des cannes ; ils font tous de grands gestes et crient tous la même chose : "Arrêtez ! Arrêtez ! Arrêtez !" »

Crapaud s'effondra, à genoux au milieu du charbon, et, joignant ses pattes de devant dans une attitude de supplication, il s'écria :

« Sauvez-moi, cher Monsieur le Mécanicien de Locomotive, vous qui êtes bon et charitable, et je vous dirai tout ! Je ne suis pas la simple blanchisseuse que j'ai l'air d'être ! Je n'ai pas d'enfants qui m'attendent, innocents ou pas ! Je suis un crapaud – M. Crapaud, un propriétaire terrien bien connu et très populaire ; grâce à mon audace et à ma grande intelligence, je viens de m'échapper d'un donjon nauséabond au fond duquel mes ennemis m'avaient précipité ; si ces gens qui sont sur la locomotive me reprennent, ce seront de nouveau les chaînes, le pain-et-l'eau, la paille, la misère complète pour le pauvre, malheureux, infortuné et innocent Crapaud. »

Le mécanicien le regarda d'un œil sévère et lui dit : « Maintenant, dites la vérité ; pour quelle raison avez-vous été mis en prison ?

— C'était pas quelque chose de bien important, dit le pauvre Crapaud, devenant rouge écarlate. J'ai simplement emprunté une automobile pendant que ses propriétaires étaient en train de déjeuner ; ils n'en avaient pas besoin à ce moment-là, puisqu'ils étaient à table. Je n'avais pas du tout l'intention de la voler, cette automobile ; mais les gens – et tout particulièrement les magistrats – jugent avec tant de dureté les actes ne tirant pas à conséquence et en tout cas courageux. »

Le mécanicien prit un air grave et dit :

« Je crains que vous ne vous soyez conduit en vérité comme un vilain crapaud et mon devoir serait de vous livrer à la justice. Mais vous êtes, cela est visible, dans des ennuis graves, dans un état de détresse, et je ne vous abandonnerai pas. Je n'aime pas les automobiles, pour commencer ; et je n'aime pas recevoir des ordres de la police quand je suis sur ma machine, d'autre part. La vue d'un animal en pleurs me fait toujours un drôle d'effet et m'attendrit. Courage, Crapaud ! Je vais faire de mon mieux, et nous allons peut-être triompher d'eux ! »

Maniant les pelles avec une énergie farouche, ils chargèrent à bloc la chaudière qui se mit à ronfler, à lancer des étincelles ; la locomotive fit un bond en avant, mais les poursuivants continuaient à gagner du terrain. Le mécanicien poussa un long soupir, s'épongea le front avec son chiffon de nettoyage et dit :

« Ça sent mauvais, Crapaud. Vous voyez, ils sont plus légers que nous parce qu'ils n'ont pas de wagons à tirer, et leur machine est supérieure à la nôtre. Nous n'avons plus qu'une ressource, c'est votre seule chance, aussi écoutez-moi bien. Voici ce que vous allez faire : très près d'ici devant nous, se trouve un long tunnel ; à la sortie, la voie traverse un bois épais. Pendant que nous serons dans le tunnel j'irai aussi vite que je pourrai, tandis que les autres vont naturellement ralentir un petit peu, pour éviter un accident. Dès que nous sommes sortis, je renverse la vapeur, je freine de toutes mes forces, et au moment où vous pourrez le faire sans danger, vous sautez et vous allez vous cacher dans le bois, avant qu'ils aient eu le temps de traverser le tunnel eux aussi et de vous voir. Alors je repars à toute vitesse, et ils peuvent continuer à me donner la chasse si cela les amuse, aussi longtemps et aussi loin qu'ils le voudront. Alors, attention et soyez prêt à sauter quand je vous le dirai ! »

Ils entassèrent encore du charbon dans la chaudière, le train s'engouffra dans le tunnel ; la machine ronflait, grondait, faisait un grand vacarme ; puis ils émergèrent de l'autre côté à l'air frais, sous un calme clair de lune ; de chaque côté de la voie s'étendaient des bois sombres et hospitaliers. Le mécanicien renversa la vapeur et freina ; Crapaud se mit sur le marchepied et au moment où le train avait ralenti jusqu'à la vitesse du pas, il entendit le mécanicien qui lui criait : « Maintenant, sautez ! »

Crapaud sauta, se laissa rouler le long d'un petit talus, se releva sans mal, rampa jusque dans le bois pour aller s'y cacher.

Il risqua un coup d'œil, vit le train reprendre de la vitesse et disparaître à bonne allure. Puis la locomotive montée par les poursuivants surgit alors du tunnel, à grands renforts de grondements et de coups de sifflet, tandis que son équipage bigarré brandissait ses armes disparates en hurlant : « Arrêtez ! Arrêtez ! » Quand ils furent passés, Crapaud rit de bon cœur – pour la première fois depuis qu'il avait été jeté en prison.

Cette crise d'hilarité s'arrêta net quand il se prit à penser qu'il se faisait fort tard, que la nuit était profonde et fraîche ; il se trouvait dans un bois inconnu, sans argent, ni aucun espoir d'avoir à dîner, encore éloigné de ses amis et de son domicile ; et puis, il y avait ce

silence mortel autour de lui, faisant suite au grondement et au bruit de ferraille du train, et ce fut comme un choc. Il n'osait pas quitter l'abri des arbres, aussi s'enfonça-t-il davantage dans son épaisseur, avec l'idée de s'éloigner le plus possible du chemin de fer.

Après tant de semaines passées entre quatre murs, il s'imagina que ce bois lui était hostile, qu'il avait envie de se moquer de lui. Les mille bruits de la nuit lui faisaient croire que le bois était plein de gardiens en train de le rechercher, qui se rapprochaient sans cesse. Un hibou, venant silencieusement à sa rencontre, l'effleura de son aile, et le fit sursauter : il était persuadé qu'il avait été touché par une main ! Puis il décampa, en volant comme un papillon de nuit et en ricanant, ce que Crapaud trouva de fort mauvais goût. Il rencontra un renard, qui s'arrêta, le regarda de bas en haut d'un air goguenard et lui dit : « Bonjour, blanchisseuse !

Il me manque une demi-paire de chaussettes et une taie d'oreiller cette semaine ! Veille à ce que ça n'arrive plus ! » Puis il s'éloigna en se pavanant avec un rire sarcastique. Crapaud chercha des yeux une pierre à lui lancer, mais sans succès, ce qui le vexa plus que tout. A la fin, transi, affamé, éreinté, il se mit à l'abri dans un arbre creux ; il s'y fit avec des branchages et des feuilles mortes une couchette aussi confortable qu'il put et il dormit profondément jusqu'au matin.



9. Tout le monde sur la route

Rat était agité sans savoir pourquoi. Selon toutes les apparences, les pompes de l'été étaient à leur apogée ; dans les terres labourées, la couleur verte avait été remplacée par des tons dorés, les sorbiers s'étaient couverts de baies rouges, les bois étaient tachés çà et là d'un fauve ardent. Cependant, la lumière et les couleurs étaient toujours aussi brillantes, on ne sentait aucun frisson précurseur du changement de saison. Mais le concert permanent des vergers et des haies se réduisait à présent à ces vêpres occasionnelles chantées par des exécutants infatigables bien que peu nombreux. Le rouge-gorge commençait une fois de plus à s'imposer : il y avait dans l'air comme un vent de changement et de départ. Le coucou était naturellement resté silencieux pendant longtemps ; mais bien d'autres camarades à plumes, absents depuis des mois du paysage familier avec ses hôtes habituels, manquaient eux aussi ; on aurait dit que les rangs se clairsemaient. Rat, toujours à l'affût du moindre mouvement dans la gent ailée vit la

tendance à l'émigration vers le sud se faire chaque jour plus nette ; même le soir quand il était couché, il se figurait qu'il pourrait, lui aussi, percevoir, passant au-dessus de sa tête, le battement et le frémissement de rémiges impatientes obéissant à cet appel péremptoire.

Comme les autres, le Grand Hôtel de la Nature a sa Saison. Lorsque les clients se mettent les uns après les autres à faire leurs valises, à payer, à s'en aller, lorsque le nombre de chaises occupées autour de la table d'hôte diminue lamentablement à chaque repas, que des appartements sont fermés, les tapis roulés, les serveurs congédiés ; alors, ceux qui sont pensionnaires à titre permanent ne peuvent, en attendant la réouverture complète de la saison suivante, se défendre d'être affligés par cette atmosphère de départs et d'adieux, ces discussions passionnées sur des projets, des itinéraires, de nouveaux lieux de séjour, cette diminution quotidienne du nombre de gens avec qui sympathiser. On devient instable, on est déprimé, on aurait tendance à se disputer. Pourquoi cet irrésistible besoin de changement ? Pourquoi ne pas rester bien tranquillement comme nous, là où l'on se trouve, et y passer du bon temps ? Vous ne savez pas ce qu'est cet hôtel hors saison, comme nous nous amusons bien entre nous, nous qui restons et assistons à la fermeture. Tout cela est bel et bon, répondent invariablement les autres ; nous vous envions... une autre année peut-être... mais pour le moment nous avons des engagements... l'omnibus nous attend devant la porte... nous n'avons plus le temps ! Ils partent donc avec un sourire et un petit signe de tête, et ils commencent à nous manquer, nous sommes froissés. Rat se suffisait à lui-même, il était attaché à la terre ; peu lui importait si les autres s'en allaient, lui restait ; cependant, il ne pouvait s'empêcher de remarquer ce qu'il y avait dans l'air et d'en ressentir l'influence jusque dans la moelle de ses os.

Il était difficile de s'occuper sérieusement de quelque chose, dans cette atmosphère de départs. Abandonnant le rivage, où les joncs étaient drus et hauts dans un courant qui baissait et se ralentissait, il errait plutôt dans la campagne, traversait parfois tel pâturage déjà desséché et poussiéreux, se perdait dans le domaine des blés mûrs, dorés, ondulants, hantés de légers murmures, toujours animés d'un mouvement. Il aimait se perdre à travers la forêt des tiges robustes et rigides qui déployaient au-dessus de sa tête le dais de leurs épis d'or ; un dais qui ne cessait de s'agiter, de miroiter, de murmurer doucement, ou bien de se coucher sous un coup de vent particulièrement violent pour se redresser soudain dans un joyeux éclat de rire. Là aussi, il avait beaucoup de petits amis, une société qui se suffisait à elle-même ; ils menaient une vie très occupée, mais ils avaient toujours un moment de loisir pour bavarder et échanger des nouvelles avec un visiteur. Ce jour-là, cependant, bien que fort polies, les souris des champs et des moissons semblaient préoccupées. Un grand nombre d'entre elles creusaient des galeries ; d'autres, réunies par petits groupes, examinaient les plans de petits appartements étudiés pour répondre à leurs désirs et de faible superficie tout en étant commodes, situés en outre à proximité des Magasins. Quelques-unes traînaient des malles poussiéreuses et des paniers de voyage, d'autres étaient déjà plongées dans leurs travaux d'emballage ; tandis que partout, des tas de blé, d'avoine, d'orge, de fèves et noix étaient préparés pour le transport.

« Ce cher vieux Raton ! s'écrièrent-elles dès qu'elles le virent. Viens nous prêter la main, ne reste pas là à ne rien faire !

— A quoi jouez-vous ? demanda Rat avec sévérité.

Vous savez bien qu'il n'est pas encore temps – et de loin – de penser à prendre ses quartiers d'hiver !

— Oh oui ! nous le savons ! expliqua une souris des champs un peu honteuse, mais il vaut toujours mieux se mettre en avance, n'est-ce pas ? Il faut vraiment que nous ayons retiré tout notre ameublement, nos bagages et nos stocks avant que ces affreuses machines ne se mettent à faire leur bruit de ferraille dans les champs ; aujourd'hui, comme vous savez, les meilleurs appartements sont très rapidement occupés et, si vous n'êtes pas dans les premiers, vous devez vous contenter de n'importe quoi ; et le logement qu'on vous propose a besoin de tant de réparations avant que vous puissiez emménager ! Bien sûr, nous sommes en avance, nous le savons ; mais nous faisons nos premiers préparatifs.

— Au diable les préparatifs ! dit Rat. Il fait une journée splendide. Venez faire une partie de canot, ou une promenade le long des haies, un pique-nique, n'importe quoi.

— Merci beaucoup, mais pas aujourd'hui, se hâta de répondre la souris des champs. Peut-être un autre jour, quand nous aurons plus de temps... »

Rat eut un grognement de mépris, fit demi-tour pour s'en aller, mais trébucha sur une boîte à chapeau et tomba par terre en faisant des remarques qui manquaient de dignité.

« Si les gens faisaient un peu plus attention, dit une souris des champs sur un ton plutôt pincé, et regardaient où ils mettent les pieds, ils ne se feraient pas de mal – et ils ne se laisseraient pas aller à jurer. Attention à ce fourre-tout, Raton ! Tu ferais mieux de t'asseoir quelque part. Dans une heure ou deux, nous serons peut-être libres de nous occuper de toi.



— Vous ne serez pas libres comme vous dites, avant Noël, je vois ça d'ici », répliqua Rat d'un air maussade, en sortant du champ.

Plutôt découragé, il retourna à sa rivière – sa vieille rivière fidèle, au cours régulier, qui, elle, ne faisait jamais ses bagages, ne s'en allait pas, ne prenait pas ses quartiers d'hiver.

Il aperçut une hirondelle perchée dans les osiers qui bordaient la rivière. Une autre ne tarda pas à venir la rejoindre, puis une troisième ; sans cesser de s'agiter sur leur branche, les oiseaux parlaient à voix basse, très sérieusement.

« Quoi, déjà ? dit Rat en allant vers elle. Qu'y a-t-il d'urgent ? Je trouve cela simplement ridicule.

— Oh ! nous ne sommes pas encore parties, si c'est cela dont vous voulez parler répondit la première hirondelle. Nous sommes seulement en train de dresser des plans et de faire des arrangements. Nous parlons, comprenez-vous, de l'itinéraire que nous emprunterons cette année, des endroits où nous ferons étape, et ainsi de suite. C'est déjà la moitié du plaisir !

— Du plaisir ? Ça, alors, je ne comprends pas, dit Rat. S'il vous faut quitter cet endroit agréable, vos amis qui vont s'ennuyer de vous, vos intérieurs douillets que vous venez à peine d'installer, eh bien ! quand le moment arrivera je ne doute pas que vous partiez avec courage, que vous affrontiez bravement tout l'ennui du changement, l'inconfort et la fatigue d'un déménagement, que vous fassiez semblant de ne pas être trop malheureuses, c'est bien. Mais que vous ayez envie d'en parler, ou même d'y penser avant que ce ne soit absolument nécessaire...

— Non, vous ne comprenez pas, et c'est naturel, dit la seconde hirondelle. Tout d'abord, nous sentons naître au fond de nous-mêmes une inquiétude, qui n'est pas sans charme ; puis les souvenirs reviennent un par un, comme les pigeons voyageurs au pigeonier. Ils voltigent dans nos rêves, la nuit, ils volent à côté de nous quand nous décrivons nos cercles dans la journée. Nous sommes avides de nous enquérir les unes des autres, de comparer en hâte les notes que nous avons prises et de nous assurer que c'était vrai, tandis que les parfums, les bruits, les noms de lieux oubliés depuis longtemps nous reviennent et nous font signe.

— Vous ne pourriez pas renoncer au départ pour cette année seulement ? suggéra Rat d'eau qui semblait le souhaiter vraiment. Nous ferions tout notre possible pour que vous vous sentiez chez vous. Vous n'imaginez pas les bonnes journées que nous passons ici, quand vous êtes au loin.

— J'ai essayé une année de rester, dit la troisième hirondelle. J'avais pris en telle affection l'endroit où nous étions que le moment venu, je suis restée en arrière et j'ai laissé les autres partir sans moi. Pendant quelques semaines tout a bien marché, mais ensuite, comme ces nuits interminables sont lassantes ! Et ces journées glaciales, sans soleil ! L'air est froid et humide, pas un insecte sur un kilomètre carré ! Non, ça ne pouvait pas aller ; le courage m'abandonna et par une nuit froide et venteuse je suis partie, j'ai fait beaucoup de chemin à l'intérieur des terres en tirant parti des violents vents d'est. Il neigeait dru quand j'ai franchi les défilés des hautes montagnes, et il m'a fallu lutter énergiquement pour passer au travers ; mais je n'oublierai jamais ma joie en sentant à nouveau la chaleur du soleil sur mon dos, tandis que je volais au-dessus de lacs si bleus, si calmes, que je plongeais pour m'en rapprocher, et le goût du premier insecte bien gras que j'ai pu me mettre dans le bec ! Le passé n'était qu'un mauvais rêve ; l'avenir, ce n'étaient plus que d'heureuses vacances, tandis que je m'avançais, de semaine en semaine, vers le sud, sans me fatiguer, paresseusement, en flânant autant que j'en avais envie, mais sans cesser d'écouter l'appel ! Non, l'avertissement m'avait suffi ; je n'ai jamais songé depuis à désobéir.

— Ah oui ! l'appel du Sud, du Sud ! pépiaient les deux autres d'un air rêveur. Ses chants, ses couleurs, son ciel radieux ! Oh ! tu te rappelles... »

Et, oubliant la présence de Rat, elles se laissèrent porter par le courant de leurs réminiscences ; et lui écoutait, fasciné, le cœur en émoi. Pour la première fois il sentait

vibrer en lui une corde sensible dont il ne soupçonnait pas jusque-là l'existence. Le simple bavardage de ces oiseaux prêts à partir vers le sud, leurs descriptions pourtant peu colorées et de seconde main, avaient le pouvoir d'éveiller en lui cette sensation nouvelle et violente, qui le faisait frissonner de la tête aux pieds ; quel travail aurait pu faire en lui le contact avec cette réalité, être effleuré par le vrai soleil du Midi, respirer une bouffée de son odeur véritable ? Les yeux fermés, il eut un instant le courage de s'abandonner complètement à son rêve, et lorsqu'il jeta à nouveau les yeux sur la rivière, celle-ci lui parut glaciale et couleur d'acier, les champs gris et ternes. Puis on eût dit que son cœur loyal se mettait à protester contre une faiblesse qui le conduisait à trahir.

« Dans ce cas, pourquoi revenez-vous ? demanda-t-il aux hirondelles avec un semblant de méfiance. Que trouvez-vous d'attrayant à ce pauvre petit pays sans couleurs ?

— Croyez-vous donc, dit la première hirondelle, que nous n'entendions pas, la saison venue, un autre appel ? Les prairies à l'herbe grasse, les vergers humides, les mares tièdes hantées par les insectes, le bétail qui broute, la fenaison, tous les bâtiments de ferme massés autour de la Maison dont les avant-toits sont si parfaits ?

— Imaginez-vous donc, demanda la deuxième hirondelle, être le seul à souhaiter de toutes vos forces réentendre le chant du coucou ?

— Le moment venu, dit la troisième, nous ressentirons une fois encore le mal du pays, la nostalgie des nénuphars épanus à la surface calme d'un cours d'eau d'Angleterre. Mais aujourd'hui, tout semble pâle, rétréci, et très lointain. Déjà notre cœur bat sur d'autres rythmes. »

Elles se remirent à pépier entre elles et, cette fois, leur bavardage grisant avait trait à des mers violettes, à des sables dorés, à des murs fréquentés par les lézards.

Toujours agité, Rat s'écarta une fois de plus, grimpa la pente qui s'élevait doucement en partant de la berge nord de la rivière et s'étendait en face du grand cercle formé par les landes barrant la vue vers le sud – qui n'avait jamais jusque-là cessé d'être son horizon, ses montagnes de la Lune, la limite au-delà de laquelle il n'y avait plus pour lui rien qu'il se souciait de voir ni de connaître. Ce jour-là, pour lui qui regardait vers le midi avec au fond de son cœur un besoin nouveau, le ciel serein qui surmontait cette longue suite de vallonnements semblait vibrer de promesses ; ce jour-là, ce qui ne se voyait pas était l'essentiel, l'inconnu, la seule et vraie réalité de la vie. De ce côté des collines était maintenant le véritable vide, de l'autre s'étendait le panorama grouillant et coloré que son œil intérieur apercevait si nettement. Quelles mers s'étendaient au-delà, vertes, bondissantes, aux vagues frangées d'écume. Quels rivages baignés de soleil, le long desquels des villas blanches brillent au sein des oliveraies ! Quels ports tranquilles où s'entassaient de vaillants bâtiments en partance vers les îles pourpres où l'on récolte le vin et les épices, les îles émergeant à peine de mers tièdes !

Il se leva et descendit une fois de plus dans la direction de la rivière ; puis il changea d'avis et alla vers le bord du sentier poussiéreux. Là, à moitié enfoui dans la broussaille, sous la haie touffue qui la bordait, il pouvait rêver de la route empierrée et de l'univers merveilleux auquel elle menait ; à tous les voyageurs, aussi, qui l'avaient peut-être suivie, aux aventures, aux fortunes à la recherche desquelles ils étaient partis, ou qu'ils avaient trouvées sans les chercher – là-bas, au-delà... au-delà...

Il entendit un bruit de pas et vit se profiler la silhouette de quelqu'un qui marchait à grand-peine ; c'était un rat, couvert de poussière. En parvenant à sa hauteur, ce voyageur le

salua avec une courtoisie qui faisait penser à un étranger ; il hésita un instant, puis, avec un sourire aimable, abandonna la piste pour venir s'asseoir à ses côtés sur le frais herbage. Il semblait fatigué ; Raton le laissa se reposer sans l'interroger, comprenant un peu le sujet sur lequel roulaient ses pensées ; sachant, également, le prix que les animaux attachent à la compagnie de quelqu'un de silencieux, au moment où les muscles épuisés s'alanguissent et où l'esprit s'engourdit.

Le voyageur avait un visage maigre aux traits burinés, ses épaules étaient plutôt voûtées, ses pattes longues et minces. Il avait des rides profondes au coin des yeux, à ses oreilles bien plantées et d'une jolie forme, il portait de petits anneaux d'or. Son tricot était d'un bleu passé, son pantalon, rapiécé, constellé de taches, était d'un tissu à fond bleu, et il portait ses quelques affaires personnelles nouées dans un mouchoir de coton.

Après s'être reposé un instant, l'étranger poussa un soupir, huma l'air et regarda autour de lui.

« C'était l'odeur du trèfle qu'on sentait dans cette brise tiède, observa-t-il, et ce sont des vaches que nous entendons brouter derrière nous en soufflant doucement entre les bouchées. Il y a le bruit que font au loin les moissonneurs et là-bas, se détachant sur le vert des bois, s'élève en une colonne bleue la fumée d'une cheminée. La rivière coule quelque part, non loin d'ici, car j'entends l'appel d'une poule et je vois d'après la façon dont vous êtes bâti que j'ai devant moi un marin d'eau douce. Tout semble assoupi et cependant, les choses suivent leur cours. C'est une bien belle vie que vous menez, l'ami ; la meilleure qui soit au monde, sans aucun doute, à condition d'avoir la force nécessaire !

— Oui, c'est *la* vie, la seule possible, répondit Rat d'un air songeur, mais sans paraître aussi convaincu que d'habitude.

— Ce n'est pas exactement ce que j'ai dit, répondit l'étranger, sur ses gardes, mais, il n'y a pas de doute, c'est la meilleure. J'en ai goûté, je sais. Et parce que je viens juste d'essayer – pendant six mois – et que je sais que c'est la meilleure vie, me voici affamé, les pieds meurtris, en train de marcher pour en sortir, de marcher vers le sud, pour répondre au vieil appel, retourner à ma précédente existence, celle qui est la mienne et qui ne me lâchera pas. »

« En voilà encore un », se dit Rat. Puis il demanda : « D'où venez-vous, au juste ? »

Il osait à peine lui demander où il allait, car il lui semblait ne connaître la réponse que trop bien.

« Une jolie petite ferme, répondit le voyageur, laconique. Là-bas, dans cette direction. » Il désignait le nord d'un mouvement de tête. « Mais, n'en parlons plus. J'avais tout ce que je pouvais désirer – absolument tout ce qu'on est en droit d'attendre de l'existence, et même davantage. Et je suis ici ! Heureux tout de même de m'y trouver, oui, heureux ! Tant de kilomètres parcourus sur la route, tant d'heures de voyage qui me rapprochent du désir de mon cœur ! »

Ses yeux brillants restaient rivés à l'horizon, il semblait prêter l'oreille à quelque bruit qui aurait manqué dans cette région éloignée de la mer, où l'on n'entend guère que la joyeuse musique des pâturages et des cours de ferme.

« Vous n'êtes pas l'un des nôtres, vous n'êtes pas un campagnard, dit Rat. Vous n'êtes pas non plus, il me semble, de ce pays.

— Exact, répondit l'étranger. Je suis un rat navigateur, c'est un fait, et le port auquel j'appartiens à l'origine est Constantinople, bien que, d'une certaine façon, je sois là aussi

une sorte d'étranger. Vous aurez bien entendu parler de Constantinople, l'ami ? Une belle ville, ancienne et glorieuse. Et vous avez peut-être aussi entendu parler de Sigurd, roi de Norvège, qui s'y est rendu avec une flotte de soixante navires ; lui et ses hommes sont passés à cheval dans des rues entièrement recouvertes en leur honneur d'un dais de pourpre et d'or ; vous avez pu entendre raconter que l'Empereur et l'impératrice étaient venus assister à un banquet qu'il a offert à bord de son navire. Lorsque Sigurd est rentré dans sa patrie, un grand nombre de Norvégiens de son escorte sont demeurés dans le pays et sont entrés dans la garde personnelle de l'Empereur ; mon ancêtre, natif de Norvège, resta lui aussi, avec les bateaux dont Sigurd lui avait fait don. Nous avons toujours été marins dans la famille, rien d'étonnant à cela ; en ce qui me concerne, je ne me sens pas plus chez moi dans la ville de ma naissance que dans n'importe quel port agréable situé entre ici et la Tamise. Je les connais tous, comme ils me connaissent. Déposez-moi sur n'importe lequel de leurs quais ou de leurs plages, et je me sens à nouveau chez moi.

— Je suppose que vous faites de grands voyages, dit Rat, de plus en plus intéressé. Des mois et des mois sans revoir la terre ferme, les provisions qui s'épuisent, l'eau rationnée, tandis que vous communiquez avec l'Océan indomptable, et ainsi de suite ?

— En aucune façon, répondit le rat de mer avec franchise. La vie que vous décrivez ne me conviendrait pas du tout. Je suis dans le cabotage et nous perdons rarement la terre de vue. C'est le bon temps qu'on passe sur la côte qui m'attire, autant que n'importe quel trajet en mer. Oh ! ces ports méridionaux ! Leur odeur, les lumières, la nuit venue, quel enchantement !

— Oui, vous avez probablement choisi la meilleure route et le meilleur mode de vie, dit Rat, mais sur un ton qui restait vaguement dubitatif. Parlez-moi un peu de votre cabotage, si ça vous dit, et racontez-moi quel genre de souvenirs un animal intelligent peut espérer rapporter chez lui afin d'embellir ses vieux jours par de glorieuses anecdotes racontées au coin du feu ; car ma vie à moi, je le confesse, me paraît aujourd'hui quelque peu étriquée dans ses horizons limités.



— Mon dernier voyage, se mit à raconter le rat de mer, qui m'a conduit jusqu'ici parce que j'avais fondé de grands espoirs sur ma ferme dans l'intérieur des terres, est un bon exemple pour décrire ma vie mouvementée, et il en est en quelque sorte le résumé. Cela a commencé, comme d'habitude, par des ennuis familiaux. Chez moi, le cône de tempête était

hissé. Je me suis embarqué seul sur un petit bâtiment marchand en partance de Constantinople pour me rendre aux îles grecques et au Levant par les mers imprégnées de classicisme, dont chaque vague fait revivre des souvenirs impérissables. Ce furent des journées d'or et des nuits embaumées ! Tout le temps à entrer au port et à en sortir, de vieux amis partout – pendant les heures chaudes la sieste dans quelque temple où règne la fraîcheur ou dans les ruines d'une citerne, la bombance et les chansons après le coucher du soleil sous les étoiles qui scintillent dans un ciel de velours ! Nous avons ensuite viré pour remonter l'Adriatique, dont les rivages baignent dans une atmosphère d'ambre, de rose et d'aigue-marine. Nous avons fait relâche dans de grands ports bien abrités, nous avons erré à travers des cités antiques et prestigieuses, jusqu'au moment où, un beau matin, alors que le soleil se levait triomphalement derrière nous, nous sommes entrés dans Venise par un chenal d'or ! Oh ! Venise est une bien belle ville, dans laquelle un rat peut errer à sa guise et prendre du bon temps ! Ou bien, quand il en est fatigué il peut s'asseoir la nuit venue sur le bord du Grand Canal, et festoyer avec ses amis, à l'heure où l'air s'emplit de musique, le ciel d'étoiles, où tout s'éclaire, où les lumières se reflètent en vacillant sur les proues d'acier poli des gondoles qui ondulent sur l'eau, si rapprochées qu'on peut traverser le canal à pied sec en passant de l'une à l'autre ! Et la nourriture ? Vous aimez les coquillages ? Bon, bon, ne nous attardons pas sur ce sujet. »

Il resta un instant silencieux ; Rat, fasciné, se taisait lui aussi ; il flottait sur des canaux de rêve, il entendait un chant retentir bien haut entre des fantômes de murs léchés par les vagues.

« Finalement, nous avons à nouveau cinglé vers le sud, continua le rat de mer, en longeant la côte d'Italie jusqu'au moment où nous sommes parvenus à Palerme ; là j'ai quitté le navire pour prendre sur la plage un long et heureux repos. Je ne m'attarde jamais longtemps à bord du même bateau ; l'esprit se rétrécit, on s'encombre de préjugés. En outre, la Sicile est l'un de mes meilleurs terrains de chasse. J'y connais tout le monde, et les manières des gens me conviennent. J'ai passé dans cette île bien des semaines joyeuses, à séjourner avec mes amis à l'intérieur du pays. Quand j'eus de nouveau envie de bouger, j'ai profité d'un bateau marchand qui allait en Sardaigne et en Corse ; j'étais très content de sentir à nouveau sur mon visage la brise fraîche et les embruns.

— Mais est-ce qu'il ne fait pas très chaud, étouffant, en bas... dans la... cale, je crois que c'est comme cela que l'on dit ? » demanda Rat.

Le navigateur le regarda en ébauchant un clin d'œil.

« Je suis un vieux marin, souligna-t-il avec beaucoup de simplicité. La cabine du capitaine est bien assez bonne pour moi.

— C'est une vie pénible, à tous points de vue, murmura Rat perdu dans ses réflexions.

— Pour l'équipage, oui, répliqua gravement le navigateur, en ébauchant encore une fois un clin d'œil. Pour quitter la Corse, poursuivit-il, j'ai utilisé un bateau qui transportait du vin destiné au continent. Nous avons touché Alassio dans la soirée, nous avons hissé nos tonneaux sur le pont, nous les avons fait passer pardessus bord, en les attachant les uns aux autres par un câble. Alors l'équipage est monté à bord des canots et a ramé jusqu'au rivage, tout en chantant, avec en remorque la longue file de tonneaux qui dansaient sur l'eau, comme une procession de marsouins. Sur la plage de sable, des chevaux attendaient ; ils ont halé les barriques en remontant les rues escarpées de la petite ville ; escalade pénible dans un tintement de sabots. Le dernier tonneau livré, nous avons été nous reposer et nous

rafraîchir ; nous sommes restés là tard dans la nuit, à boire avec nos amis. Le lendemain matin, j'étais parti pour les grandes oliveraies afin d'y faire relâche et de m'y reposer. Jusque-là je n'avais cessé d'être dans des îles, j'en avais assez des ports et de la navigation. J'ai donc mené une vie oisive parmi les paysans, restant couché à les regarder travailler ou bien paressant sur le sommet d'une colline avec, au loin, en contrebas, l'étendue bleue de la Méditerranée. A la longue, en partie à pied, en partie par mer, je suis arrivé à Marseille ; ce fut à nouveau la rencontre avec mes vieux camarades de mer, la visite des grands vaisseaux qui franchissent les océans, et encore la bombance. Parlez-moi de ces coquillages ! C'est bien simple, il m'arrive de rêver des coquillages de Marseille et de me réveiller en larmes !

— Ça me fait penser à quelque chose, dit Rat d'une manière fort civile ; vous m'avez dit tout à l'heure incidemment que vous aviez faim et j'aurais dû vous en parler plus tôt. Bien entendu, vous restez déjeuner avec moi. Mon trou est tout à côté ; il est un peu plus de midi et vous êtes le bienvenu.

— Allons, je peux dire que voilà une parole aimable et fraternelle, dit le rat de mer. Quand je me suis assis, j'avais en effet très faim ; depuis que j'ai eu l'imprudence de parler de coquillages, mes crampes d'estomac se sont beaucoup aggravées. Mais vous ne pourriez pas aller chercher le déjeuner ? Je ne suis pas très emballé à l'idée de passer par des écoutilles, à moins d'y être contraint. Pendant le repas, je pourrai vous en dire davantage sur mes voyages et sur l'agréable vie que je mène. Du moins, elle est agréable pour moi, mais l'attention que vous me portez semble indiquer que vous êtes du même avis ; alors que si nous allons à l'intérieur, il y a neuf chances sur dix pour que je ne tarde pas à tomber profondément endormi.



— Excellente suggestion », dit Rat qui se précipita chez lui. Là, il prit son panier à pique-nique, y plaça les éléments d'un repas frugal ; se rappelant les origines de l'étranger et ses préférences, il prit soin de prévoir une baguette de pain de fantaisie, un saucisson qui fleurait bon l'ail, un peu de fromage très fait et coulant, un fiasco au long col recouvert de paille qui contenait, mis en conserve, tout le soleil qui baigne les lointains coteaux du Midi. Ainsi chargé, il s'en retourna aussi vite qu'il le put. Les commentaires du vieux loup de mer sur son tact et son jugement, tandis qu'ils déballaient ensemble le panier et étalaient son contenu sur l'herbe au bord de la route, le firent rougir de plaisir.

Quand le rat de mer fut quelque peu rassasié, il reprit le récit de son dernier voyage. Il conduisit son auditeur en Espagne, de port en port, lui fit faire escale à Lisbonne, à Porto, à Bordeaux, connaître les ports charmants de Cournouailles et du Devonshire et remonter la Manche jusqu'à sa destination finale. Là, il avait débarqué enfin, après avoir longtemps essuyé des vents contraires, été entraîné par la tempête, battu par les éléments, et il avait décelé les signes magiques avant-coureurs d'un nouveau printemps. Dans un élan d'enthousiasme, il était parti pour une longue randonnée à l'intérieur des terres, impatient

d'expérimenter la vie dans quelque ferme tranquille, très loin du mouvement des vagues dont il était las, quelle que fût la mer.

Fasciné, tremblant d'émotion, Rat d'eau avait suivi pas à pas l'aventurier par les baies houleuses, les rades encombrées de navires, les bancs de sable qui barrent l'entrée des ports, sur lesquels s'élanche la marée, en remontant les rivières sinueuses qui cachent leurs petites villes pleines de vie au détour d'un méandre ; il le laissa avec un soupir de regret installé dans sa petite ferme de l'intérieur, sur laquelle il n'avait rien envie d'entendre.

A ce moment, le repas était terminé ; le navigateur, rafraîchi, réconforté, avait une voix plus vibrante, son œil brillait d'une flamme semblant empruntée à quelque phare lointain ; il remplit son verre du rubis incandescent des vignobles méridionaux et, se penchant vers Rat, le tint fasciné du regard pendant tout le temps qu'il parlait. Ses yeux étaient du gris verdâtre strié de brume des bondissantes mers septentrionales ; dans le verre rougeoyait le cœur du Midi, qui battait pour lui, parce qu'il avait le courage de répondre à ses pulsations. Ces lumières jumelées, le gris changeant et le rouge immuable, prirent l'ascendant sur Rat et le tinrent paralysé, envoûté, sans réaction. Le monde paisible qui s'étendait en dehors de ces deux faisceaux était relégué très loin et cessait d'exister. Et le merveilleux récit se poursuivait. Était-il toujours parlé, ou bien s'entrecoupait-il de chansons ? Celles que scandent les matelots halant l'ancre ruisselante, bourdonnement sonore des haubans dans le vent de nord-est, refrain du pêcheur sortant ses filets au coucher du soleil sous un ciel d'abricot, accords de guitare et de mandoline venant d'une gondole ou d'un caïque ? Se muait-il en bruit du vent, léger comme une plainte, puis plus strident, plus furieux quand la brise fraîchit, s'élevant jusqu'à devenir un sifflement déchirant, s'affaiblissant ensuite pour se réduire à un filet d'air aux sonorités musicales qui s'échappe de la chute arrière de la voile gonflée ? Tous ces bruits, celui qui écoutait, sous le charme, croyait les entendre et en même temps, la complainte des mouettes et des goélands affamés, de doux roulement des vagues qui se brisent, la protestation chuintée des galets. Puis, c'étaient de nouveau des paroles et, le cœur battant, il suivait les aventures à travers une douzaine de ports, les batailles, les évasions, les ralliements, la camaraderie, les engagements d'honneur ; les îles où l'on cherche des trésors, la pêche dans les lagunes paisibles et la sieste tout au long du jour sur le sable chaud et blanc. Il entendit parler de pêche en mer profonde, d'énormes butins de poissons argentés dans des filets gigantesques ; de périls soudains, du bruit des brisants par une nuit sans lune, de l'étrave du grand courrier qui se dessine au-dessus des têtes, surgissant du brouillard ; du retour joyeux à la maison, le cap doublé, les lumières du port perçant la nuit ; des groupes apparaissent confusément sur le quai, il y a des cris chaleureux de bienvenue, puis le bruit que font les haussières en entrant en contact avec l'eau ; l'escalade pénible de la petite rue escarpée vers la lueur réconfortante des fenêtres aux rideaux rouges.

Finalement, dans son rêve éveillé, il lui sembla que l'aventurier s'était levé, mais qu'il continuait de parler, sans cesser de le maintenir sous le regard de ses yeux gris de mer.

« Et maintenant, disait-il d'une voix douce, je reprends la route, je me dirige vers le sud, je vais marcher dans la poussière pendant bien des journées interminables, jusqu'à ce qu'en fin de compte, j'atteigne la petite ville que je connais bien, qui s'étage, au bord de la mer grise, sur une pente rapide descendant vers le port. Là, à travers des passages sombres, vous apercevez des escaliers de pierre, surmontés de grosses touffes roses de valériane et se terminant vers le bas par une trouée sur l'eau bleue qui scintille. Les petits

bateaux amarrés aux anneaux et aux bittes de la vieille digue sont peints de couleurs gaies comme ceux dans lesquels, au temps de mon enfance, je me laissais tomber et d'où je ne pouvais sortir que par escalade ; le saumon saute la vague, des bancs de maquereaux brillants folâtraient le long des quais et des grèves ; par les fenêtres, on voit, nuit et jour, glisser les grands vaisseaux regagnant leur mouillage ou se hâtant vers la pleine mer. Tôt ou tard, les navires de toutes les nations maritimes aboutissent à ce port ; c'est là, qu'à son heure, le bateau de mon choix viendra jeter l'ancre. Je prendrai mon temps, je resterai à attendre tant que celui qui me conviendra ne sera pas venu s'amarrer au milieu du chenal, chargé jusqu'à la ligne de flottaison, le nez pointé vers le large. Je me glisserai à bord, par un bateau ou en suivant une haussière ; et un beau matin, je serai réveillé par le chant et le pas lourd des matelots, le cliquetis du cabestan, le bruit métallique de la chaîne d'ancre qui s'y enroule joyeusement. Nous hisserons le foc et la misaine, les maisons blanches du port défileront lentement devant nous, le bateau prendra son cap et le voyage sera commencé ! Tandis qu'il courra sur son erre vers la pointe le bateau se revêtira de plus en plus de toile ; et alors, une fois sortis du chenal, ce sera le clapotis sonore de la grande mer verte tandis que, vent en poupe, nous cinglerons vers le sud !

« Et vous, mon jeune frère, vous viendrez aussi ; car les jours passent, et ne reviennent jamais, et le Sud vous attend. Saisissez l'Aventure, répondez à l'appel avant que l'instant irrévocable soit passé ! Vous n'avez qu'à claquer la porte derrière vous, à faire un joyeux pas en avant, et vous avez quitté votre vieille vie pour entrer dans la nouvelle ! Alors, un jour, dans très longtemps, faites un saut, revenez vite chez vous si vous en avez envie, quand la coupe des plaisirs sera vide, quand la pièce aura été jouée, et asseyez-vous au bord de votre paisible rivière avec une provision de merveilleux souvenirs » pour vous tenir compagnie. Vous pouvez me rattraper facilement sur la route, car vous êtes jeune et moi je prends de l'âge, je vais lentement, je flânerai, je regarderai derrière moi ; et je finirai sûrement par vous voir arriver, plein d'ardeur et le cœur léger, la figure déjà illuminée par le soleil du Midi ! »

La voix s'affaiblit et finit par s'éteindre, comme le bourdonnement léger d'un insecte se perd dans le silence ; et Rat, paralysé, regardant de tous ses yeux, ne vit plus bientôt qu'un petit point, très loin, sur la route blanche.

Il se leva machinalement et se mit en devoir de ranger le panier de pique-nique, très soigneusement et sans hâte. Machinalement il regagna sa maison, réunit quelques objets utiles et des trésors auxquels il tenait particulièrement, les mit dans une sacoche ; il agissait avec lenteur, délibérément, il se déplaçait autour de la pièce comme un somnambule ; il ne cessait de prêter l'oreille, les lèvres entrouvertes. Il fit passer la besace par-dessus son épaule, choisit soigneusement une canne solide pour le voyage et sans se presser, mais aussi sans la moindre hésitation, il franchit le seuil au moment précis où Taupe s'encadrait dans la porte.

« Eh bien ! où t'en vas-tu donc, Raton, demanda Taupe très surpris, en le saisissant par le bras.

— Je m'en vais vers le sud, avec les autres ; murmura Rat, sans le regarder, sur un ton monocorde, d'un air rêveur. D'abord vers la mer, puis sur un bateau et ensuite vers les rivages qui m'appellent ! »

Il s'avancait résolument, lentement, mais avec obstination. Taupe, qui commençait à être sérieusement inquiet, se planta devant lui et le regarda droit dans les yeux ; il les

trouva vitreux, d'une couleur qu'il ne reconnaissait pas : un gris changeant, avec des striures – ce n'étaient pas les yeux de son ami, mais ceux d'un autre animal ! Il le saisit avec vigueur, l'attira à l'intérieur, le fit s'asseoir et le maintint solidement.

Rat se débattit désespérément pendant quelques instants, puis ses forces parurent soudain l'abandonner ; il resta étendu immobile, épuisé, les yeux clos, tout tremblant. Taupe l'aida alors à se remettre d'aplomb ; il l'installa dans un fauteuil ; l'autre s'y effondra, anéanti, replié sur lui-même, le corps agité de violents tremblements, avec de temps en temps des accès de sanglots hystériques qui ne s'accompagnaient pas de larmes. Taupe ferma bien la porte, jeta la besace dans un tiroir qu'il ferma à clef, et s'assit tranquillement sur la table à côté de son ami, attendant la fin de cette crise étrange. Rat sombra peu à peu dans un assoupissement entrecoupé de sursauts et de murmures qui restaient incompréhensibles pour Taupe, faute d'éclaircissements. Puis il s'endormit profondément.

Très inquiet, il le laissa seul un instant pour aller vaquer à des occupations ménagères ; la nuit tombait quand il revint dans le salon. Il trouva Rat là où il l'avait laissé, cette fois complètement réveillé, mais indifférent, silencieux, déprimé. Il hasarda un regard rapide sur ses yeux et, à son grand soulagement, les trouva limpides et d'un brun foncé comme ils avaient toujours été ; il s'assit alors, essaya de le reconforter et de l'aider à lui raconter ce qui s'était passé.

Le pauvre Raton fit de son mieux pour le lui expliquer peu à peu ; mais comment traduire en mots, de sang-froid, ce qui n'avait résulté en grande partie que d'un phénomène de suggestion ? Comment faire revivre, au bénéfice d'un auditeur, les voix de la mer qui l'avaient hanté, comment reproduire la magie des souvenirs que le Navigateur avait évoqués par centaines ? Maintenant que le charme était rompu, que l'enchantement s'était dissipé, il éprouvait des difficultés à réaliser lui-même ce qui lui était apparu, quelques heures plus tôt, comme la seule raison de vivre. Rien d'étonnant par conséquent à ce qu'il ne réussît pas à donner à Taupe une idée bien nette de ce qu'avait été sa journée.

Pour Taupe, une chose était claire : la crise était passée, son ami avait recouvré la raison ; il était simplement secoué et déprimé par la réaction consécutive. Mais il semblait avoir perdu tout intérêt pour les choses qui devaient constituer sa vie quotidienne, de même que pour l'agréable anticipation des changements qui allaient survenir et des occupations qu'allait apporter la nouvelle saison.

Sans avoir l'air de rien, et en feignant l'indifférence, Taupe orienta la conversation sur la moisson qui commençait, les charrettes chargées bien haut et les efforts déployés par les attelages, les meules qui s'élèvent, la lune qui monte au-dessus des terres à présent nues et parsemées de gerbes. Il parla des pommes qui rougissent aux alentours, des noix qui brunissent, des confitures, des conserves, des liqueurs qui se préparent ; jusqu'à ce que par étapes il fût parvenu au cœur de l'hiver, avec ses plaisirs reconfortants, la vie douillette dans la maison ; arrivé là, il devint tout simplement lyrique.

Rat s'assit peu à peu et se joignit à lui. Ses yeux tristes se mirent à briller, il perdit un peu de son air indifférent.

Plein de tact, Taupe s'éclipsa un instant avec un crayon et quelques demi-feuilles de papier, qu'il déposa sur la table près du coude de son ami :

« Cela fait bien longtemps que tu n'as pas écrit de poème, lui fit-il remarquer. Tu devrais essayer ce soir au lieu de... eh bien ! de ruminer toutes ces histoires. J'ai comme une

idée que tu te trouveras beaucoup mieux quand tu auras écrit ne serait-ce que quelques vers. »

Rat écarta le papier avec lassitude, mais le discret Taupe profita de l'occasion pour quitter la pièce ; quand il jeta un coup d'œil, un petit moment plus tard, Rat était plongé dans son travail et sourd au monde extérieur ; il griffonnait et suçait le bout de son crayon, alternativement. Il serait exact de dire qu'il suçait beaucoup plus qu'il ne griffonnait ; mais c'était une grande joie pour Taupe de voir que le traitement avait au moins commencé.

10. Nouvelles aventures de Crapaud

La porte principale de l'arbre creux donnait à l'est si bien que Crapaud fut réveillé de bonne heure ; en partie par le brillant soleil qui répandait sur lui la chaleur de ses rayons ; en partie par un sérieux froid aux pieds qui lui avait fait rêver qu'il était chez lui couché dans son élégante chambre à la fenêtre Tudor, par une nuit glaciale, et que ses draps s'étaient levés, avaient dit en bougonnant qu'ils ne pouvaient supporter ce froid plus longtemps et avaient couru en descendant l'escalier jusqu'à la cuisine pour se réchauffer ; il les avait suivis pieds nus, sur des kilomètres de couloirs pavés de pierres glacées, en discutant, en les adjurant de se montrer raisonnables. Il se serait probablement réveillé beaucoup plus tôt s'il n'avait pas dormi depuis plusieurs semaines sur des dalles de pierre recouvertes d'une légère couche de paille, et s'il n'avait pas oublié l'agréable sensation d'avoir des couvertures épaisses bien remontées jusqu'au menton.

Il s'assit, se frotta d'abord les yeux et massa ensuite ses doigts de pied douloureux. Il se demanda un instant où il pouvait bien se trouver, il cherchait un mur de pierre, la petite fenêtre munie de barreaux qui lui étaient devenus familiers. Alors, le cœur bondissant, il s'était tout rappelé : son évasion, sa fuite, la poursuite ; mais, avant tout, et c'était cela le plus merveilleux, il était libre !

Libre ! Rien que ce mot et cette pensée lui tenaient lieu de cinquante couvertures. Il était réchauffé de la tête aux pieds en pensant au monde joyeux qui s'étendait au-dehors, à ceux qui attendaient impatiemment qu'il fit son entrée triomphale, prêts à lui rendre service, à faire de leur mieux, impatients de lui venir en aide, de lui tenir compagnie, comme il en avait toujours été par le passé, avant que le malheur ne fondît sur lui. Il se secoua, fit tomber en se peignant avec les doigts, les feuilles sèches restées dans sa chevelure ; sa toilette achevée il sortit, trouva un soleil matinal vivifiant ; il était gelé, mais confiant, affamé mais plein d'espoir ; toutes les peurs nerveuses de la veille s'étaient dissipées grâce au repos, au sommeil et sous l'action de ces rayons revigorants.

Le monde entier lui appartenait par cette matinée du début de l'été. Les bois couverts de rosée, alors qu'il les traversait, étaient solitaires et tranquilles ; les champs verdoyants qui succédaient aux arbres étaient à lui, il était libre d'en disposer à sa guise ; la route elle-même, quand il y parvint, paraissait, dans cette solitude générale, désireuse comme un chien perdu de trouver de la compagnie. Cependant Crapaud cherchait quelque chose qui sût parler pour lui dire clairement quel chemin il devait emprunter. Quand on a le cœur léger, la conscience tranquille, de l'argent plein les poches, personne à vos trousses, qui batte le pays pour essayer de vous jeter à nouveau en prison, il n'y a rien de mieux que de suivre la route sans but précis, sans se soucier de l'endroit où elle mène. Mais, en pratique, Crapaud s'en préoccupait beaucoup au contraire ; il lui aurait bien donné des coups de pied

pour la punir de ce silence impossible à rompre, quand chaque minute avait pour lui une importance énorme.

Cette route rustique si réservée fut bientôt rejointe par un petit frère, en l'espèce un canal qui la prenait par la main et marchait à côté d'elle en pleine confiance ; mais il avait à l'égard des étrangers la même attitude de bouche cousue, d'incapacité à communiquer. « Qu'ils aillent au diable ! se dit Crapaud. Mais, de toute façon, une chose est claire : ils viennent certainement tous les deux de quelque part, et ils vont quelque part. Impossible de sortir de là, Crapaud, mon garçon ! » Si bien qu'il marcha patiemment en longeant le canal.

Au détour d'une courbe, un cheval solitaire, qui marchait avec peine, se montra ; il était penché en avant, perdu dans ses pensées. Des traits en corde fixés à son collier partaient un long câble, tendu mais s'inclinant à chacune de ses enjambées, et dont l'autre extrémité ruisselait de gouttes d'eau. Crapaud laissa passer le cheval et attendit, pour voir ce que le destin lui envoyait.

Avec un agréable remous dans l'eau calme autour de son étrave massive, la péniche glissa à côté de Crapaud ; son plat-bord peint de couleurs pimpantes se trouvait au niveau du chemin de halage ; le seul occupant de cette péniche était une grosse et forte femme coiffée d'un bonnet de linon ; son bras musculeux était posé sur la barre.

« Belle matinée, m'dame, dit-elle à Crapaud au moment où elle parvenait à son niveau.

— Ça, on peut le dire, m'dame, répondit poliment ce dernier, qui marchait sur le chemin de halage à sa hauteur. On peut dire que c'est une belle matinée pour celui qui n'a pas d'affreux ennuis comme j'en ai. Il y a ma fille mariée, elle m'a fait dire d'arriver en toute hâte ; si bien que j'y vais, sans savoir ce qui a bien pu se passer ou ce qui va se passer, mais craignant le pire, comme vous le comprendrez, m'dame, si vous êtes mère, vous aussi. Alors j'ai laissé mes affaires s'arranger toutes seules – je suis dans la lessive et le blanchissage, il faut que vous sachiez, m'dame – et j'ai abandonné mes jeunes enfants livrés à eux-mêmes, et des démons malfaisants et agités comme eux, il n'y en a pas, m'dame ; et voilà que j'ai perdu tout mon argent, que je ne sais plus par où je dois aller ; quant à ce qui peut être arrivé à ma fille mariée, eh bien ! j'aime mieux ne pas y penser, m'dame !

— Où est-ce que votre fille mariée peut bien habiter, m'dame ? demanda la marinière.

— Tout près de la rivière, m'dame, répondit Crapaud. Tout près d'une belle maison, Manoir Crapaud, qu'on l'appelle, c'est quelque part par là. Vous en avez peut-être entendu causer.

— Manoir Crapaud ? C'est par là que je vais, répondit la marinière. Le canal rejoint la rivière à quelques kilomètres d'ici, un peu en amont du Manoir Crapaud ; là, ça n'est pas difficile d'y aller à pied. Vous venez dans la péniche avec moi, et je vous emmène. »

Elle amena la péniche tout contre la berge et Crapaud, avec force remerciements humbles et pleins de gratitude sauta à bord d'un pied léger et s'assit avec une grande satisfaction. « La chance tourne en faveur de Crapaud ! se dit-il. J'arrive toujours à reprendre le dessus ! »

« Ainsi, vous êtes dans les affaires de blanchissage, m'dame, dit la marinière avec politesse, tandis que le bateau reprenait sa marche. Un très bon métier que vous avez là, j'ose le dire, si ce n'est pas prendre trop de liberté de parler ainsi.

— La plus belle affaire de tout le comté, dit Crapaud sur un ton dégagé. Les gens de l'aristocratie viennent tous chez moi – ils n'iraient pas ailleurs même si on les payait, ils me

connaissent tellement bien. Vous savez, j'ai une façon très méticuleuse de comprendre mon travail, je m'occupe de tout par moi-même : lavage, repassage, amidonnage, chemises de soirée pour les messieurs – tout est fait sous ma surveillance !

— Mais vous ne faites sûrement pas tout le travail vous-même, m'dame ? s'enquit respectueusement la marinière.

— Oh ! j'ai des employées, répondit Crapaud sur un ton détaché : vingt jeunes filles environ, toujours à la tâche. Mais vous savez comment sont les jeunes filles, m'dame ! De vilaines petites effrontées, voilà comment je les appelle !

— Et moi de même, s'empressa de répondre la marinière. Mais j'ose dire que vous mettez les vôtres au pas, ces petites traînées paresseuses ! Est-ce que vous aimez beaucoup le lavage ?

— J'adore ça, dit Crapaud. J'en suis folle. Je ne suis jamais aussi heureuse que lorsque j'ai les deux bras plongés dans la lessiveuse. Mais ça me vient si facilement ! Aucune difficulté ! Un vrai plaisir, je vous assure, m'dame !

— Quelle chance de vous avoir rencontrée, dit la marinière d'un air pensif. Une vraie chance pour nous deux !

— Pourquoi ? Que voulez-vous dire ? demanda Crapaud, un peu nerveux.

— Eh bien ! regardez-moi, dit la marinière. J'aime le lavage, moi aussi, exactement comme vous ; et pour cela, que j'aime le faire ou non, il faut que je m'en occupe moi-même, naturellement, me déplaçant comme je le fais. Maintenant, mon mari, c'est le type à renâcler devant son travail et à me laisser la charge de la péniche, si bien que je n'ai jamais un moment pour m'occuper de mes affaires. Il devrait être ici en ce moment, à barrer ou à s'occuper du cheval, bien que, par chance, le cheval soit assez raisonnable pour s'occuper de lui par lui-même. Au lieu de ça, il est parti avec le chien, pour voir s'il ne peut pas rapporter un lapin pour le dîner. Il m'a dit qu'il me rattraperait à la prochaine écluse. Bon, c'est possible – mais je n'ai pas confiance en lui, dès l'instant où il est parti avec ce chien qui est encore pire que lui. Mais pendant ce temps-là, comment est-ce que je peux faire ma lessive ?

— Oh ! ne vous faites pas de souci pour la lessive, dit Crapaud, qui n'aimait pas ce sujet de conversation. Tâchez de penser à ce lapin. Un joli petit lapin bien gras, j'en répondrais. Vous avez quelques oignons ?

— Je ne peux pas penser à autre chose qu'à ma lessive, dit la marinière et je m'étonne que vous puissiez parler de lapins, quand vous avez une aussi agréable perspective devant vous. Il y a un tas d'affaires à moi, vous les trouverez dans un coin de la cabine. Si vous voulez bien prendre seulement une ou deux pièces de chaque sorte en choisissant les plus indispensables. Je ne me risquerais pas à les décrire à une dame telle que vous, vous les reconnaîtrez au premier coup d'œil et si vous voulez bien les mettre dans la lessiveuse pendant que nous marchons, eh bien ! ce sera un plaisir pour vous, comme vous avez dit très justement, et pour moi, ce sera un grand service que vous m'aurez rendu. Vous trouverez une bassine très commode, du savon, une bouilloire sur le fourneau, et un seau pour puiser de l'eau dans le canal. Maintenant je sais que vous allez vous amuser, au lieu de rester assise à ne rien faire, à regarder le paysage en bâillant à vous décrocher la mâchoire.

— Écoutez ! vous allez me passer la barre, dit Crapaud qui était à présent complètement terrifié, et comme cela vous pourrez faire votre lessive à votre manière. Je

pourrais abîmer vos affaires, ou ne pas les faire à votre idée. Je suis plus habituée au linge d'homme. C'est ma spécialité.

— Vous passer la barre ? répliqua la marinière en riant. Il faut de la pratique pour barrer convenablement une péniche. De plus, c'est un travail ennuyeux, et je veux que vous soyez contente. Non, vous allez faire la lessive que vous aimez tant et moi je vais m'en tenir au gouvernail car je m'y entends. N'essayez pas de me priver du plaisir de vous procurer une distraction ! »

Crapaud était bel et bien coincé. Il regarda comment il pourrait s'échapper, mais la berge était trop éloignée pour sauter et il se résigna tristement à son sort. « Puisqu'on en est là, se dit-il en désespoir de cause, je suppose que le premier idiot venu doit pouvoir laver ! »

Il alla chercher le baquet, le savon, et les autres accessoires dans la cabine, choisit du linge au hasard, essaya de se rappeler ce qu'il avait vu faire en regardant parfois à travers la vitrine d'une blanchisserie, et se mit au travail.

Une longue demi-heure s'écoula, et, de minute en minute la mauvaise humeur de Crapaud s'aggravait. Rien de ce qu'il faisait à ce linge ne paraissait lui plaire ou lui faire du bien. Il essaya de le caresser, de lui donner des claques, des coups de poing ; le linge le regardait en souriant, toujours le même dans son baquet, s'accommodant parfaitement de n'être pas encore lavé du péché originel. Une ou deux fois, il jeta par-dessus son épaule un coup d'œil angoissé du côté de la marinière, mais elle regardait droit devant elle, absorbée par son gouvernail. Il avait très mal au dos et il remarqua avec consternation que ses pattes commençaient à se gercer. Or, Crapaud était très fier de ses pattes. Il murmura à mi-voix des mots qui ne devraient jamais franchir les lèvres d'une blanchisseuse ou d'un crapaud ; il perdit son savon pour la cinquantième fois.



Un éclat de rire le fit se redresser et regarder autour de lui. La marinière était renversée en arrière et riait sans contrainte, au point que des larmes ruisselaient sur ses joues.

« Je n'ai pas cessé de vous surveiller, dit-elle en haletant. J'ai bien pensé depuis le début que vous étiez un fumiste, à en juger par votre façon prétentieuse de parler. La jolie blanchisseuse que vous faites ! Vous n'avez jamais lavé même un torchon de votre vie, j'en jurerais ! »

L'humeur de Crapaud qui, depuis quelque temps, commençait à devenir rageuse, se donna soudain libre cours ; il explosa et perdit tout contrôle sur lui-même.

« Espèce de grosse marinière vulgaire et de bas étage ! s'écria-t-il. Comment osez-vous parler de la sorte à des gens qui vous sont bien supérieurs ! Il est bien question de

blanchisseuse ! Je voudrais que vous sachiez que je suis un crapaud, un crapaud très connu, respecté, distingué ! Je subis peut-être en ce moment une éclipse, mais je ne laisserai pas une marinière rire de moi ! »

La femme s'approcha de lui et l'examina de près, sous son bonnet !

« Ainsi, voilà ce que vous êtes ! s'écria-t-elle. Eh bien ! je n'aurais jamais cru ! Un horrible, un vilain crapaud rampant ! Et dans ma belle péniche toute propre, encore ! Je ne veux pas de ça ! »

Elle lâcha la barre un instant. Un gros bras marbré surgit pour cueillir Crapaud par une patte de devant, tandis que l'autre main le tenait solidement par une patte arrière. Alors, le paysage se mit soudain sens dessus dessous, la péniche eut l'air de se déplacer, légère, dans le ciel, le vent siffla aux oreilles de Crapaud qui se retrouva volant et tourbillonnant dans les airs.

Il vint au contact de l'eau en la faisant jaillir avec violence. Il la trouva plutôt froide pour son goût, mais elle ne l'était pas encore assez pour calmer son orgueil blessé et l'ardeur de sa furieuse colère. Il revint à la surface en soufflant et en crachant ; quand il eut débarrassé ses yeux des lentilles d'eau, la première chose qu'il aperçut, ce fut la grosse marinière qui le regardait par-dessus l'arrière de sa péniche et qui s'éloignait, toujours riant. Sans s'arrêter pour autant de tousser et de s'étrangler, il jura de se venger.

Maintenant, il nageait vers la rive, mais la robe de coton contrariait ses efforts ; quand il finit par toucher terre, il eut beaucoup de peine à grimper sans aide sur la berge escarpée. Il lui fallut une ou deux minutes de repos pour reprendre sa respiration ; alors, rassemblant dans ses bras ses jupes trempées, il se mit à courir derrière la péniche aussi vite que ses jambes pouvaient le porter, rouge d'indignation, assoiffé de vengeance.

Quand il arriva à sa hauteur, la marinière riait toujours.

« Mettez-vous dans votre calandre, blanchisseuse, lui cria-t-elle, repassez votre figure et tuyautez-la, comme ça vous pourrez passer pour un crapaud à peu près convenable ! »

Crapaud ne s'attarda pas à lui répondre. Il lui fallait une vraie vengeance et non pas l'un de ces triomphes bon marché, verbaux – du vent ! – il y avait cependant une ou deux choses qu'il eût aimé lui dire. Il vit devant lui ce qu'il cherchait. Il courut rapidement et s'empara du cheval, dénoua la corde de halage et la jeta, sauta légèrement sur le cheval et lui fit prendre le galop en lui donnant de vigoureux coups de pied dans les flancs. Il se dirigeait vers la campagne, délaissant le chemin de halage et fit prendre à son coursier un sentier coupé d'ornières. Il se retourna une fois pour voir que la péniche avait accosté sur l'autre rive du canal ; la marinière était en train de gesticuler avec fureur et de crier : « Arrêtez, arrêtez, arrêtez ! » « J'ai déjà entendu ça quelque part », dit Crapaud en riant, tandis qu'il continuait à éperonner son coursier pour lui faire maintenir son train d'enfer.

Le cheval du marinier n'était pas capable d'un effort très soutenu, son galop ne tarda pas à faire place au trot qui lui même devint un pas tranquille ; mais Crapaud s'en contentait, sachant qu'en tout cas, il avançait, alors que la péniche restait sur place. Il avait presque recouvré sa bonne humeur, maintenant qu'il avait fait quelque chose qu'il considérait comme vraiment intelligent ; et il était satisfait de flâner tranquillement au soleil, en tirant parti de tous les chemins de traverse et des sentiers pour cavaliers, essayant d'oublier depuis combien de temps il n'avait pas pris un vrai repas, jusqu'au moment où il eut laissé le canal loin derrière lui.

Il avait parcouru quelques kilomètres, il se sentait devenir somnolent dans la chaleur du soleil quand le cheval s'arrêta et baissa la tête pour se mettre à brouter l'herbe. Crapaud se réveilla et eut juste le temps de se retenir pour ne pas tomber la tête la première. Il regarda autour de lui et vit qu'il se trouvait sur une vaste lande parsemée à perte de vue de bouquets d'ajoncs et de ronces. Près de lui se trouvait une roulotte aux couleurs ternies appartenant à des bohémiens ; un homme assis sur un seau renversé était en train de fumer et de contempler le vaste monde. Un feu de branchages brûlait non loin, et il y avait au-dessus une marmite de fer dans laquelle on entendait des bouillonnements et d'où s'échappaient des effluves assez suggestifs. Il y avait aussi des parfums – chauds, riches et variés – qui se combinaient, s'enroulaient les uns dans les autres pour donner en définitive un arôme complet, voluptueux, parfait, qui semblait être l'âme même de la Nature, lorsqu'elle se matérialise pour apparaître à ses enfants, comme une vraie déesse dispensant consolation et réconfort. Crapaud comprenait à présent qu'il n'avait jamais jusque-là ce que c'est que d'avoir vraiment faim. Ce qu'il avait senti plus tôt dans la journée n'avait été qu'un malaise sans importance. Cette fois, c'était la vraie faim, sans erreur possible. Il fallait aviser au plus tôt, sinon il y aurait des ennuis pour quelqu'un ou quelque chose. Il examina attentivement le bohémien en se demandant quelle serait la manière la plus facile de le prendre, par la force ou par la douceur. Il s'assit, renifla, renifla encore, le regarda : le bohémien continuait à fumer et à le regarder sans bouger.

Puis il ôta la pipe de sa bouche et dit d'un ton détaché :

« Voulez-vous vendre ce cheval ? »

Crapaud n'en revenait pas. Il ignorait que les bohémiens sont très entichés de commerce de chevaux et ne manquent jamais une occasion ; il n'avait pas réfléchi au fait que les roulottes sont en déplacements constants et ont besoin de beaucoup de bêtes de trait. L'idée de transformer le cheval en espèces sonnantes ne lui était pas venue, mais la proposition du bohémien semblait aplanir la route conduisant à deux objectifs auxquels il tenait sérieusement : de l'argent de poche et un solide déjeuner.

« Comment ? dit-il, moi vendre ce magnifique jeune cheval qui m'appartient ? Oh non ! il n'en est pas question. Qui livrerait chaque semaine le linge à mes clients ? D'autre part, je l'aime beaucoup, et lui m'adore tout simplement.

— Essayez d'aimer un âne, proposa le bohémien. Il y a des gens qui aiment les ânes.

— Vous n'avez pas l'air de comprendre, poursuivit Crapaud, que ce beau cheval qui m'appartient est nettement trop bien pour vous. C'est un pur-sang, n'est-ce pas, en partie. Pas la partie que vous voyez, une autre. Il a eu un prix, à son époque – c'était avant que vous ne le rencontriez, mais vous pouvez encore le voir au premier coup d'œil, si vous vous y connaissez un peu en chevaux. Non, il ne faut pas y penser pour le moment. Tout de même, combien seriez-vous disposé à m'offrir pour ce magnifique jeune cheval ? »

Le bohémien regarda l'animal, puis Crapaud avec la même attention, revint au premier.

« Un shilling la patte », dit-il sur un ton sec, puis il s'en retourna, en continuant à fumer et en essayant de regarder le vaste monde pour lui faire perdre contenance.

« Un shilling la patte ? s'écria Crapaud. S'il vous plaît, il me faut un peu de temps pour étudier cela, et voir exactement à combien on arrive. »

Il descendit de son cheval, le laissa paître et s'assit à côté du bohémien ; il fit l'addition sur ses doigts et finit par dire :

« Un shilling la patte ? Eh bien ! ça fait exactement quatre shillings, pas plus. Oh non ! je ne peux pas songer à accepter quatre shillings pour ce magnifique cheval.

— Eh bien ! je vais vous dire ce que je peux faire. J'irai jusqu'à cinq shillings, mais c'est trois shillings six pence trop cher. Et ce sera mon dernier mot. »

Crapaud resta assis, à réfléchir longuement et profondément. Il avait faim, il n'avait pas un sou, il était encore assez loin – il ne savait pas à quelle distance de chez lui, et ses ennemis le recherchaient peut-être encore. Pour quelqu'un qui se trouve dans cette situation, cinq shillings peuvent passer pour une somme importante. D'autre part ça ne paraissait pas beaucoup pour un cheval. Mais enfin, ce cheval ne lui avait rien coûté ; c'était bénéfique net. Pour terminer il dit avec fermeté :

« Écoutez, bohémien ! Voici ce que je vais faire ; et c'est mon dernier mot. Vous allez me donner six shillings six pence, comptant ; et en plus vous allez me donner pour déjeuner autant que je pourrai en avaler, en une séance bien entendu, de ces choses qui cuisent dans votre chaudron et qui nous envoient des effluves si délicieux et si appétissants. En retour, je vous remettrai mon jeune cheval plein de feu, avec le magnifique harnais qu'il porte et tous les accessoires, gratuitement. Si ce n'est pas assez bien pour vous, dites-le et je remonte à cheval. Je connais près d'ici un homme qui désire avoir mon cheval depuis des années. »

Le bohémien grommela d'une manière terrifiante et déclara que s'il faisait quelques autres affaires de ce genre, il serait bientôt ruiné. Mais il finit par exhumer des profondeurs de sa poche de pantalon un sac de toile crasseux et coma dans la patte de Crapaud six shillings et six pence. Puis il disparut dans la roulotte pendant un instant et revint avec une grande assiette de fer, un couteau une fourchette et une cuiller. Il inclina la marmite et versa dans l'assiette un torrent magnifique de ragoût bouillant. C'était, à dire vrai, le plus magnifique ragoût du monde ; il était fait de perdrix, de faisans, de poulets, de lièvres, de lapins, de paons, de pintades et encore d'une ou deux autres choses. Crapaud, qui en avait presque les larmes aux yeux, mit l'assiette sur ses genoux, et engloutit, engloutit, engloutit, et ne cessait d'en redemander, et le bohémien ne lui refusait jamais. Il pensait n'avoir jamais de sa vie fait un petit déjeuner aussi magnifique.

Lorsque Crapaud eut emmagasiné tout ce qu'il croyait pouvoir contenir, il se leva, prit congé du bohémien, fit des adieux pleins de tendresse au cheval ; le bohémien, qui connaissait bien les bords de la rivière, lui indiqua l'itinéraire à suivre ; il reprit sa route dans les meilleures dispositions d'esprit. Il était, à vrai dire, un animal bien différent du Crapaud d'une heure auparavant. Un soleil magnifique brillait, ses vêtements humides avaient complètement séché, il sentait de nouveau de l'argent dans sa poche, il approchait de sa maison, de ses amis, d'un refuge sûr, et surtout, c'était le plus important, il venait de faire un repas substantiel, bien chaud et nourrissant ; il se sentait grand, fort, sans souci, il était plein de confiance en soi.

Tandis qu'il vagabondait ainsi gaiement, il pensait à ses aventures, à ses évasions, et comment lorsque tout semblait perdu, il avait trouvé le moyen de s'en sortir ; l'orgueil et la vanité commencèrent à renaître en lui. « Oh ! Oh ! » se disait-il en marchant, le menton levé, « quel intelligent Crapaud je fais ! Je n'ai sûrement pas mon égal sur la terre pour l'intelligence ! Mes ennemis m'ont enfermé en prison, m'ont encerclé de sentinelles, m'ont fait surveiller jour et nuit par des gardiens ; j'ai franchi tous les obstacles, grâce à une extraordinaire habileté associée au courage. Ils m'ont poursuivi avec des locomotives, des policiers, des revolvers ; je les ai nargués et je me suis évanoui dans l'espace, en riant. J'ai

été, malheureusement, jeté dans un canal par une femme grosse de corps et très malfaisante d'esprit. Et alors ? J'ai nagé jusqu'à la rive, je me suis emparé de son cheval, je me suis enfui triomphalement, j'ai vendu ma monture moyennant une somme d'argent qui remplit toute ma poche et un excellent petit déjeuner ! Oh ! oh ! je suis Le Crapaud, l'élégant, le populaire, le triomphant Crapaud ! » Il était tellement gonflé d'orgueil que tout en marchant il composa une chanson à sa gloire, qu'il se mit à chanter à tue-tête bien qu'il n'y eût pour l'entendre personne d'autre que lui-même. C'était probablement la chanson la plus gonflée de vanité qu'un animal eût jamais composée.

*Le monde a connu des Héros
Dont les noms restent dans l'Histoire
Mais aucun d'eux n'atteint la Gloire
Du célèbre Monsieur CRAPAUD*

*Les gens qui sortent d'Oxford
Savent tout – sont vraiment très forts
Mais aucun d'eux n'a le cerveau
Du célèbre Monsieur CRAPAUD*

*Dans l'Arche, par-dessus bord
Coulaient les pleurs des animaux
Mais, qui cria « Terre à bâbord » ?
Le rassurant Monsieur CRAPAUD*

*Toute l'armée qui défile
Salue comme pour le drapeau
C'est donc le roi – ou c'est Churchill ?
Qui passe là. Non, c'est CRAPAUD !*

*La reine, au milieu de ses filles,
Se livre à des travaux d'aiguille
Elle dit : « Regardez... Quel est ce beau jeune homme ? »
Majesté, c'est CRAPAUD qu'il se nomme.*

La chanson continuait très longtemps sur le même ton, mais elle était trop effroyablement pleine d'affreuses vantardises pour pouvoir être transcrite. Les vers qu'on vient de lire sont parmi les plus modérés.

Il chantait en marchant, il marchait en chantant, et il se gonflait de plus en plus. Mais son orgueil allait bientôt connaître une chute brutale.

Après quelques kilomètres dans des chemins de campagne, il arriva sur la grande route ; quand il s'engagea sur cette longue étendue blanche il vit arriver vers lui un point imperceptible qui devint un vrai point, puis une tache, puis enfin un objet familier ; et une double note d'avertissement, qu'il ne connaissait que trop bien, parvint à son oreille charmée.

« Ça, ça ressemble à quelque chose ! dit Crapaud très énervé. C'est la vraie vie, voici de nouveau le grand monde d'où j'ai été absent si longtemps ! Je vais les appeler, mes frères du volant et leur tirer une carotte dans le genre qui m'a si bien réussi jusqu'ici ; et ils me feront faire un bout de chemin, bien entendu, et je leur en raconterai encore ; peut-être, avec un peu de chance, cela pourra-t-il se terminer par mon arrivée au Manoir Crapaud à bord d'une automobile ! C'est Blaireau qui en fera une tête ! »

Il se plaça avec confiance sur la route pour faire signe à la voiture qui arrivait tranquillement et ralentit encore au croisement du chemin ; alors il devint subitement très pâle, il sentit son cœur flancher, ses genoux s'entrechoquèrent et lui firent défaut, il se courba en deux et s'évanouit en ressentant d'affreuses douleurs internes. Et il y avait de quoi, pauvre animal ; car la voiture qui approchait était celle qu'il avait volée dans la cour de l'hôtel du Lion Rouge ce jour fatal où tous ses ennuis avaient commencé ! Et c'étaient les mêmes gens qu'il avait épiés tandis qu'ils déjeunaient dans le café !

Il s'écroula et ne fut bientôt plus qu'un petit tas informe et lamentable sur la route ; il murmurait en lui-même : « Tout est fini ! Il n'y a plus rien à faire maintenant ! Encore les chaînes et les policiers ! La prison ! Le pain sec et l'eau claire, de nouveau ! Quel idiot je fais ! Avais-je besoin de me pavaner dans toute la région en chantant des vantardises, d'appeler des gens en plein jour sur la grande route au lieu d'attendre dans une cachette la tombée de la nuit et de me glisser chez moi bien tranquillement en empruntant les chemins de traverse. Oh ! infortuné Crapaud ! Pauvre animal poursuivi par la fatalité ! »

La terrible automobile se rapprochait de plus en plus et finit par s'arrêter tout près de lui. Deux messieurs en descendirent ; ils firent le tour de ce petit tas tremblant et misérable qui gisait sur la route. L'un d'eux remarqua :

« Oh mon Dieu ! cela est très triste ! C'est une pauvre vieille chose – une blanchisseuse, apparemment – qui s'est trouvée mal sur la route ! Elle a peut-être été incommodée par la chaleur, la pauvre créature ; il est possible aussi qu'elle n'ait rien mangé de la journée. Prenons-la dans la voiture et conduisons-la au plus proche village où elle a des amis, sans aucun doute. »

Ils portèrent Crapaud dans la voiture en prenant des précautions touchantes, le calèrent sur les coussins moelleux et reprirent leur route.

Lorsque Crapaud les eut entendus parler avec tant de bonté et de compassion, il comprit qu'on ne l'avait pas reconnu et il sentit son courage renaître ; il ouvrit prudemment un œil, puis un autre.

« Regardez ! dit l'un des messieurs, elle va déjà mieux. Le grand air lui fait du bien. Comment vous sentez-vous, maintenant, madame ?

— Mille mercis, monsieur, dit Crapaud d'une voix faible. Je me sens infiniment mieux !

— Bravo ! dit le monsieur. Maintenant restez bien tranquille et surtout, n'essayez pas de parler.

— Ça, non, dit Crapaud. Je me disais seulement, si je pouvais m'asseoir devant, à côté du chauffeur, je pourrais avoir de l'air frais directement sur la figure et ça irait tout de suite beaucoup mieux.

— Pleine de bon sens, cette femme ! dit le monsieur. Bien sûr que vous le pouvez. »

En prenant mille précautions ils aidèrent Crapaud à s'installer sur le siège de devant, à côté du conducteur et ils repartirent.

Crapaud était presque redevenu lui-même, à présent. Il se redressa, regarda autour de lui et tenta de refouler les frémissements, les envies, les besoins irrésistibles qui commençaient à se réveiller et prenaient peu à peu possession de lui. « C'est la fatalité ! se dit-il. Pourquoi lutter ? Pourquoi s'en défendre ? » et il se tourna du côté du chauffeur.

« S'il vous plaît, monsieur, je voudrais que vous ayez la bonté de me laisser essayer un peu de conduire. J'ai soigneusement regardé comment vous faisiez, et cela paraît si intéressant. Je voudrais pouvoir dire à mes amis qu'au moins une fois, j'ai conduit une automobile ! »

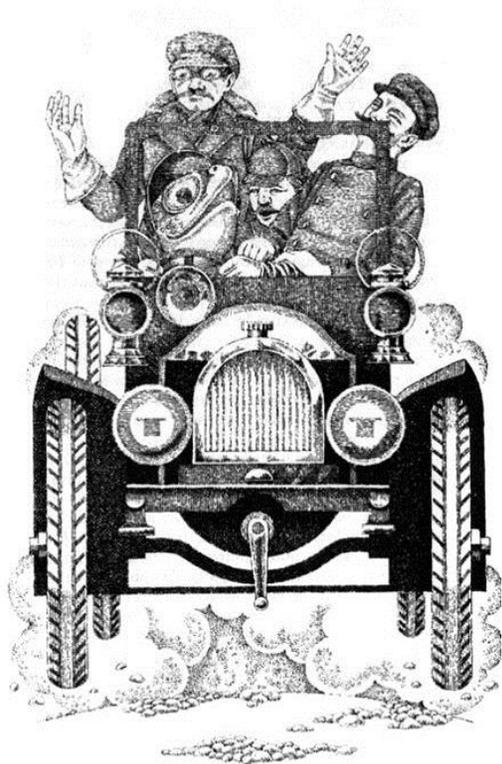
Cette proposition fit rire le conducteur, de si bon cœur que l'un des messieurs lui demanda ce qui se passait. Quand il l'eut appris, il dit, à la grande joie de Crapaud :

« Bravo, madame ! J'aime cette façon d'être. Laissez-la essayer. En la surveillant, il n'arrivera rien. » Crapaud se glissa sur le siège libre laissé par le chauffeur, saisit le volant, écouta avec une humilité affectée les instructions qu'on lui donna, et fit démarrer l'automobile ; doucement et très prudemment pour commencer, car il était décidé à faire attention.

Derrière lui, les deux messieurs applaudissaient et Crapaud les entendit dire :

« Comme elle s'en tire bien ! Fantastique de voir une blanchisseuse conduire aussi bien, la première fois qu'elle prend un volant en main ! »

Crapaud alla un peu plus vite ; puis encore plus vite, plus vite...



Il entendit les messieurs le mettre en garde : « Faites attention, blanchisseuse ! » Il en fut vexé et il commença à perdre la tête.

Le chauffeur tenta d'intervenir, mais Crapaud le renvoya sur son siège d'un coup de coude et mit pleins gaz. L'afflux de l'air sur son visage, le ronflement du moteur, les bonds de la voiture grisèrent sa faible cervelle.

« Blanchisseuse, en effet ! hurla-t-il imprudemment. Oh ! Oh ! je suis Crapaud le voleur de voitures, celui qui s'évade de toutes les prisons ! Restez tranquilles, vous allez voir ce que c'est que conduire, car vous êtes entre les mains du fameux, de l'habile Crapaud, qui n'a absolument peur de rien ! »

Avec un cri d'horreur les trois hommes se précipitèrent sur lui.

« Saisissez-le ! criaient-ils, emparez-vous de Crapaud, de ce vilain animal qui nous a volé notre automobile ! Attachez-le, enchaînez-le, traînez-le au commissariat de police le plus proche ! Sus au dangereux Crapaud, il est capable de tout ! »

Hélas ! il leur aurait fallu réfléchir ! Ils auraient dû se montrer plus prudents, penser à arrêter la voiture d'une façon quelconque avant de jouer à ce petit jeu. D'un coup de volant, Crapaud lança l'automobile à travers une haie peu élevée qui longeait la route. Un énorme bond, un choc violent, et les roues étaient en train de baratter l'épaisse couche de boue se trouvant au fond d'un abreuvoir à chevaux.

Crapaud se retrouva parcourant les airs, lancé avec vigueur comme une hirondelle prenant son essor et décrivant comme elle une courbe harmonieuse. Ce mouvement lui plaisait et il était en train de se demander jusqu'où il irait avant qu'il ne lui pousse des ailes et ne devienne un oiseau-crapaud, quand il atterrit sur le dos un peu brutalement, mais dans l'herbe moelleuse d'une prairie. Il se remit sur son séant et put juste voir l'automobile dans la mare, presque entièrement submergée ; les messieurs et le chauffeur, embarrassés par leurs longs manteaux, se débattaient désespérément dans l'eau.

Il se mit rapidement sur pied, et partit en courant aussi vite qu'il le pouvait à travers la campagne, franchissant les haies, sautant les rigoles, traversant les champs, jusqu'au moment où il se trouva à bout de souffle, épuisé et contraint de reprendre un pas normal. Quand il eut quelque peu repris sa respiration et fut en état de réfléchir, il se mit à ricaner, puis à rire pour de bon, au point d'être bientôt obligé de s'asseoir sous une haie. « Oh ! Oh ! s'écriait-il plein d'admiration pour lui-même. Encore Crapaud ! Comme toujours, Crapaud s'en tire pour le mieux ! Qui est-ce qui s'est fait emmener en voiture par ces gens ? Qui s'est arrangé pour se trouver en avant sous prétexte d'avoir de l'air ? Qui les a persuadés de lui permettre de voir s'il pourrait conduire ? Qui les a tous déposés dans un abreuvoir à chevaux ? Qui s'est échappé par la voie des airs gaiement sain et sauf, abandonnant dans la boue, c'est-à-dire, bien à leur place, ces touristes à l'esprit étroit, timides, trouble-fête ? Mais voyons, Crapaud, bien sûr ! L'intelligent Crapaud, le grand Crapaud, le *bon* Crapaud ! » Puis il se lança à nouveau dans la chanson et il entonna d'une voix de fausset le refrain suivant :

L'automobile avance en faisant « Poup-poup-poup »

Très vite elle va sur la route Qui l'envoie dans l'abreuvoir à chevaux ?

L'ingénieux Monsieur CRAPAUD

« Comme je suis intelligent ! Comme je suis intelligent... intel... »

Un léger bruit encore assez éloigné lui fit tourner la tête. Oh ! horreur ! Oh malheur ! Oh ! désespoir !

A deux pièces de terre de distance, un chauffeur en guêtres de cuir et deux énormes gardes champêtres lui couraient après de toute la vitesse de leurs jambes !

Le pauvre Crapaud se remit debout et prit aussitôt ses jambes à son cou ; il avait le cœur sur les lèvres. « Oh mon Dieu ! » disait-il d'une voix entrecoupée : « quel âne je suis ! Un âne vaniteux et étourdi ! Encore crâner ! Encore hurler des chansons ! Rester assis sans bouger à raconter des bêtises ! Oh mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! »

Il jeta un coup d'œil derrière lui et, à son grand désespoir, il vit qu'il perdait du terrain. Il s'élança, dans un dernier sursaut d'énergie, sans cesser de regarder en arrière, mais ils gagnaient toujours régulièrement sur lui. Crapaud faisait tout ce qu'il pouvait, mais il était gros, il avait les jambes courtes ; les autres menaçaient de le rattraper ; il pouvait à présent les entendre derrière lui. Sans savoir où il allait, il fit un dernier effort farouche, à l'aveuglette, en regardant toujours par-dessus son épaule, mais c'était pour voir approcher l'ennemi victorieux ; soudain la terre lui manqua sous les pieds, il essaya de prendre appui et ne trouva que le vide, et plouf ! le voilà plongeant la tête la première dans une eau profonde, rapide, qui l'entraînait irrésistiblement ; il comprit alors que, dans sa panique aveugle, il avait couru tout droit à la rivière !

Il revint à la surface, tenta de saisir les roseaux et les joncs du rivage, mais le courant était si fort qu'ils lui échappaient des mains. « Oh ! mon Dieu », disait le pauvre Crapaud entre deux hoquets, « si jamais je vole encore une voiture ! Si jamais je chante une autre chanson de vantard ! » Il coulait puis revenait à la surface, soufflant et crachant. C'est alors qu'il vit un grand trou noir creusé dans la berge, juste au-dessus de sa tête ; au moment où, entraîné par le courant, il passait devant, il sortit une patte, saisit le bord et s'y cramponna. Alors, lentement, avec beaucoup de mal, il sortit de l'eau, réussit à poser les deux coudes sur le bord du trou. Il resta là quelques minutes, haletant, pantelant, épuisé, à bout de forces.

Il poussa un soupir, souffla encore une fois, et regarda devant lui dans ce trou noir. Il vit alors étinceler et clignoter dans ses profondeurs une petite chose brillante qui venait vers lui. En approchant, un visage se précisa autour de ce point, et c'était un visage familier !

Petit et brun, orné de moustaches.

Un visage rond et sérieux, des dents blanches, un poil soyeux.

C'était Rat !

11. Comme un orage d'été viennent ses larmes

Rat tendit une petite patte brune, saisit solidement Crapaud par la peau de la nuque, fit un gros effort pour l'amener à lui ; tout imbibé d'eau, Crapaud passa lentement mais sûrement par-dessus le bord du trou et se retrouva sain et sauf dans l'antichambre, couvert de boue et d'herbes, cela est sûr, ruisselant, mais heureux et plein de courage comme par le passé, maintenant qu'il se retrouvait dans la maison d'un ami, que c'en était fini des ruses et des évasions, qu'il pouvait se débarrasser d'un déguisement indigne de sa situation l'obligeant à jouer un personnage qui n'était pas le sien.

« Oh Raton ! s'écria-t-il, je suis passé par de tels ennuis depuis que je ne t'ai vu, tu ne peux pas savoir ! Tant d'épreuves, tant de souffrances, endurées avec vaillance ! Ensuite

des évasions, des déguisements, des stratagèmes, tout cela si intelligemment combiné et exécuté ! J'ai été en prison – j'en suis sorti, naturellement ! J'ai été précipité dans un canal – j'ai nagé jusqu'au rivage ! J'ai volé un cheval – je l'ai vendu pour beaucoup d'argent ! J'ai roulé tout le monde, j'ai fait faire aux gens exactement ce que je voulais leur voir faire ! Oh ! je suis un intelligent Crapaud, pas d'erreur ! Que penses-tu de mon dernier exploit ? Attends un peu que je te raconte...

— Crapaud, dit Rat sur un ton grave et ferme, tu vas tout de suite monter au premier, tu vas retirer ces vieux haillons de coton qui ont l'air d'avoir appartenu à quelque blanchisseuse, et te laver à fond ; mets des vêtements à moi et descends quand tu ressembleras à un gentleman, si tu peux ; car, de ma vie, je n'ai posé les yeux sur un objet aussi repoussant, dépenaillé, que toi et ayant plus mauvais genre ! Allons, cesse de te vanter et de discuter, hors d'ici ! Un peu plus tard il faudra que je te parle ! »

Crapaud aurait eu tendance à rester et à lui répondre. On lui avait assez donné d'ordres pendant son séjour en prison et voilà que ça recommençait, apparemment ; et de la part de Rat, par-dessus le marché ! Cependant, après s'être aperçu dans la glace au-dessus du portemanteau, avec ce bonnet noir en loques qui lui tombait sur l'œil d'un air coquin, il changea d'avis et monta rapidement, très gêné, dans le cabinet de toilette de Raton. Là il se lava à fond, se brossa, changea de vêtements et resta un bon moment devant le miroir à se contempler avec plaisir et fierté ; ce que tous ces gens pouvaient être idiots, de l'avoir pris, même un instant, pour une blanchisseuse !

Lorsqu'il redescendit, le déjeuner était servi, ce qui combla Crapaud d'aise, car il avait traversé pas mal d'épreuves et avait pris beaucoup d'exercice depuis l'excellent petit déjeuner servi par le bohémien. Pendant le repas, Crapaud raconta toutes ses aventures en insistant principalement sur l'intelligence dont il avait fait preuve, sur sa présence d'esprit dans les cas d'urgence, sa malice dans les moments difficiles. Il faisait plutôt ressortir qu'il avait vécu une expérience amusante et pleine de pittoresque. Mais plus il parlait et se vantait, plus Rat se faisait sérieux et silencieux.

Quand à la fin Crapaud marqua une pause, il y eut un court silence, puis Rat s'exprima ainsi :

« Maintenant, Crapaud, je ne veux pas te faire de peine, après les ennuis par où tu es passé ; mais sérieusement, tu ne vois donc pas à quel point tu t'es conduit comme un idiot ? Tu le reconnais toi-même, on t'a passé les menottes, emprisonné, affamé, poursuivi, fait craindre pour ta vie, insulté, on s'est moqué de toi, tu as été ignominieusement jeté à l'eau, et par une femme, encore ! Quel amusement y a-t-il à cela ? Qu'est-ce que ça a de drôle ? Et tout cela parce que tu te crois obligé d'aller voler une automobile. Tu sais que tu n'as jamais eu que des ennuis, depuis le jour où tu en as regardé une pour la première fois. Mais si tu dois être complètement perdu dès que tu es en face d'un de ces véhicules – cela se produit généralement cinq minutes après ton départ – pourquoi en voler ? Estropie-toi, si ça t'amuse ; fais banqueroute, pour changer, si c'est ton idée, mais pourquoi choisir l'état de condamné ? Quand vas-tu enfin te montrer raisonnable, penser à tes amis, essayer de leur faire honneur ? Crois-tu que ça me fasse plaisir, par exemple, d'entendre dire par des animaux, sur mon passage, que je suis le gars qui fréquente du gibier de potence ? »

Ce qu'il y avait de consolant dans le caractère de Crapaud, c'était qu'il avait excellent cœur et ne prenait jamais mal d'être sermonné par ceux qu'il considérait comme de vrais amis. Même lorsqu'il s'entêtait le plus, il était encore capable de voir l'autre aspect de la

question. Mais aussi, tandis que Rat lui parlait avec ce sérieux, il ne cessait de se révolter en lui-même et de se dire : « Et pourtant, c'était bien amusant ! Joliment amusant ! » et de faire en lui-même des bruits étranges qu'il étouffait de son mieux : « Kick... » ou « Poup... » ainsi que d'autres faisant penser à des reniflements étouffés ou à celui qu'on fait en débouchant une bouteille de soda. Cependant, lorsque Rat eut terminé, il poussa un profond soupir et déclara, gentiment et humblement :

« Tu as tout à fait raison, Raton ! Tu es toujours dans le vrai ! C'est exact, j'ai agi comme un vieil idiot prétentieux, je le comprends très bien ; mais maintenant, je vais me conduire comme un bon Crapaud, je ne le ferai plus. En ce qui concerne les automobiles, je ne suis plus aussi emballé depuis mon dernier plongeon dans ta rivière. Le fait est que, lorsque j'étais suspendu au bord de ton trou à reprendre souffle, j'ai eu une idée subite, une idée merveilleuse – qui a un rapport avec les canots automobiles... Allons... allons ! ne t'emballe pas, mon vieux, ne tape pas du poing, ne renverse pas les objets ; c'était seulement une idée. C'est bon, je n'en parlerai plus. Nous allons prendre notre café, fumer un peu, et bavarder tranquillement jusqu'au moment où je m'en irai en me promenant jusqu'au Manoir Crapaud, mettre des habits à moi, reprendre mes vieilles habitudes. J'en ai assez des aventures. Je vais mener une vie calme, régulière, respectable ; je trotterai dans ma propriété, je l'améliorerai, je ferai un peu de jardinage décoratif à mes heures. Il y aura toujours un petit quelque chose pour dîner quand mes amis viendront me voir ; j'aurais un tonneau avec un poney pour vagabonder dans la campagne, comme au bon vieux temps, avant que je ne commence à m'agiter et à vouloir faire des choses.

— Aller en te promenant jusqu'au Manoir Crapaud ? s'écria Rat dans un grand état d'excitation. De quoi parles-tu ? Tu veux dire que tu n'as entendu parler de rien ?

— Entendu parler de quoi ? dit Crapaud en commençant à pâlir. Vas-y, Raton ! Vite. Ne m'épargne rien ! De quoi aurais-je dû entendre parler ?

— Tu essaies de prétendre, hurla Rat en frappant la table de son petit poing, que tu n'as rien entendu dire au sujet des hermines et des belettes ?

— Quoi ? les bêtes sauvages des bois ? s'écria Crapaud, tremblant de tous ses membres. Non, pas un mot. Qu'est-ce qu'elles ont fait ?

— Et tu n'as pas entendu dire non plus que ces animaux avaient été s'emparer du Manoir Crapaud ? »

Crapaud appuya les coudes sur la table et posa le menton sur ses pattes ; une grosse larme ruisselait de chacun de ses yeux, et vint s'écraser sur la table en faisant « plouf ! ».

« Continue, Raton, murmura-t-il, alors. Dis-moi tout. J'ai entendu le pire. Je suis redevenu un animal. Je peux le supporter.

— Lorsque tu t'es trouvé dans ces... ennuis, dit Rat avec une lenteur solennelle, je veux dire, quand tu as, pour un temps, disparu du monde, à la suite de certains malentendus concernant une machine... tu vois ce que je veux dire... »

Crapaud se contenta d'approuver d'un signe de tête.

« ... Naturellement, on en a beaucoup parlé par ici, non seulement sur les bords de la rivière mais jusque dans le Bois Sauvage. Les animaux ont pris parti, comme cela arrive toujours. Les riverains se sont rangés de ton côté, ont dit que tu avais été traité d'une manière infâme, qu'il n'y avait plus de justice dans ce pays. Mais les animaux du Bois Sauvage ont dit des méchancetés, ils ont prétendu que tu n'avais que ce que tu méritais,

qu'il était temps de mettre fin à ce genre de choses. Ils ont eu le toupet d'aller dire que c'en était fini de toi cette fois-ci, que tu ne reviendrais jamais, jamais ! »

Crapaud hochait la tête en silence.

« Voilà le genre de ces petites bêtes, poursuivit Rat. Mais Taupe et Blaireau ont soutenu contre vents et marées que tu serais bientôt revenu, d'une façon ou d'une autre. Ils ne savaient pas exactement de quelle façon, mais tu reviendrais. »

Crapaud se redressa sur sa chaise et sourit avec affectation.

« Ils ont fait valoir des arguments d'ordre historique, continua Rat. Ils ont dit que les lois criminelles, c'est bien connu, n'ont jamais prévalu contre des gens qui ont ton aplomb et ton bagout, avec en outre une bourse bien garnie. Ils ont trouvé moyen d'apporter leurs affaires au Manoir Crapaud, d'y coucher, de l'aérer, de le tenir prêt pour ton retour. Bien entendu, ils ne pouvaient deviner ce qui allait se passer ; toutefois, ils avaient des soupçons à l'égard des animaux du Bois Sauvage. J'en arrive maintenant à la partie la plus pénible et la plus tragique de mon récit. Par une nuit sans lune – il faisait vraiment très noir, le vent soufflait violemment, il pleuvait des cordes – une bande de belettes, armées jusqu'aux dents, remontèrent silencieusement l'allée et parvinrent à la porte principale. En même temps, un détachement de furets prêts à tout, traversant le potager, s'emparaient de la cour de derrière et des dépendances ; tandis qu'une compagnie d'hermines, que rien n'arrête, déployées en tirailleurs, occupaient la serre et le billard, et tenaient d'autre part les portes-fenêtres donnant sur la pelouse.

« Taupe et Blaireau étaient assis près du feu dans le fumoir ; ils se racontaient des histoires et ne se doutaient de rien, car ce n'était pas une nuit à être dehors pour aucun animal, lorsque ces canailles assoiffées de sang ont enfoncé les portes et se sont ruées sur eux de tous les côtés à la fois. Ils se sont battus de leur mieux, mais à quoi bon ? Ils étaient sans armes, pris par surprise ; que peuvent faire deux animaux contre des centaines d'assaillants ? Ceux-ci ont saisi et roué de coups de bâton ces deux pauvres créatures fidèles, les ont mises dehors dans le froid et l'humidité avec bien des réflexions blessantes et injustifiées ! »

Ici l'insensible Crapaud se sentit pris de l'envie de rire, mais se ressaisit et s'efforça de conserver un air particulièrement solennel.

« Et depuis, les hôtes du Bois Sauvage ont habité le Manoir Crapaud, poursuivit Rat, et continuent tant bien que mal ! Ils restent couchés la moitié de la journée, prennent le petit déjeuner à n'importe quelle heure et il y a dans la maison un tel gâchis (d'après ce qu'on m'a dit) qu'il vaut mieux ne pas voir ça ! Ils mangent tes provisions, ils vident ta cave, ils font de mauvaises plaisanteries sur ton compte, ils chantent des chansons grossières sur... eh bien ! les prisons, les magistrats, les policiers, d'horribles chansons contenant des allusions personnelles et dépourvues de tout humour.

Ils disent aux commerçants et à tout le monde qu'ils sont venus là pour y rester définitivement.

— Ils ont fait ça ! dit Crapaud en se levant et en saisissant une canne. Je veux voir cela au plus tôt !

— Il ne faut pas, Crapaud, dit Rat en essayant de lui faire rebrousser chemin. Tu ferais mieux de revenir t'asseoir, tu vas au-devant de nouveaux ennuis. »

Mais Crapaud était parti et il n'y avait plus moyen de le retenir. Il allait très vite sur la route, la canne sur l'épaule, fumant de colère, maugréant en lui-même. Quand il arriva

devant la grille de son château, il vit surgir de derrière la clôture un long furet jaune armé d'un fusil.

« Qui va là ? demanda le furet d'un ton sec.

— Qu'est-ce que c'est que cette idiotie ! dit Crapaud très en colère. Quel sens ça a-t-il de me parler comme cela à moi ? Sortez de là sur-le-champ, ou bien... »

Le furet ne dit pas un mot, mais il épaula son arme. Prudemment, Crapaud se mit à plat ventre sur la route et « Pan ! » une balle siffla au-dessus de sa tête.

Stupéfait, Crapaud se remit sur ses pieds et rebroussa chemin en prenant les jambes à son cou. Il entendit le furet s'esclaffer et d'horribles petits rires aigus se joindre au sien.

Il revint, très découragé, tout raconter à Rat d'eau.

« Qu'est-ce que je t'avais dit ? répondit celui-ci. Ça ne sert à rien. Ils ont posté des sentinelles, ils sont tous armés. Tu dois attendre tout simplement. »

Cependant, Crapaud n'était pas enclin à abandonner aussi vite. Il alla prendre le bateau et remonta la rivière jusqu'au point où le jardin du Manoir Crapaud arrive au bord de l'eau.

Une fois là, en vue de sa vieille maison, il se reposa sur ses avirons et passa avec précautions le terrain en revue. Tout semblait paisible, désert et tranquille. Il pouvait voir dans son ensemble la façade du Manoir Crapaud, illuminée par le soleil de la fin d'après-midi ; les pigeons étaient perchés par deux ou trois sur le faîte du toit ; le jardin était un brasier de fleurs flamboyantes ; la crique qui conduisait à la remise à bateaux, le petit pont de bois qui la traversait, tout était tranquille, inhabité, attendant apparemment son retour. Il fallait essayer d'abord la remise à bateaux, se dit-il. Il rama avec beaucoup de précautions jusqu'à l'embouchure de la crique et était juste en train de passer sous le pont quand... patatras !

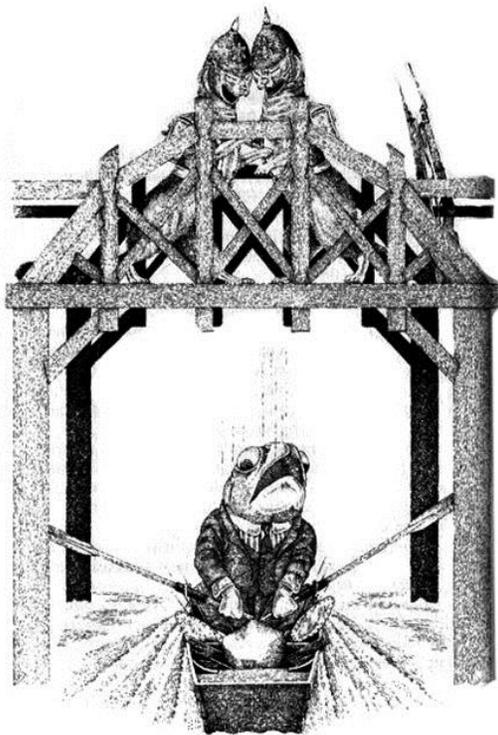
Une grosse pierre, lâchée d'en haut, vint traverser le fond de son bateau qui s'emplit d'eau et coula rapidement. Crapaud se retrouva dans l'eau profonde, en train de se débattre. Il leva les yeux et vit deux hermines penchées sur le parapet et le regardant faire, avec de grandes démonstrations de joie.

« La prochaine fois, tu la prendras sur la tête, petit Crapaud ! » lui crièrent-elles.

Indigné, Crapaud nagea jusqu'au rivage, tandis que les deux hermines riaient, riaient, en se rattrapant l'une à l'autre pour ne pas tomber, riaient encore au point d'en avoir presque deux crises de convulsions – c'est-à-dire une crise chacune, bien entendu.

Crapaud refit à pied, péniblement, le chemin parcouru à l'aller et rendit compte une fois de plus au rat d'eau de sa décevante expérience.

« Alors, qu'est-ce que je t'avais dit ? répondit Rat, furieux. Et maintenant, écoute ! Vois un peu : tu as perdu mon bateau, que j'aimais tant, voilà ce que tu as fait ! Tu as gâché le joli costume que je t'avais prêté !



Vraiment, Crapaud, tu es le plus insupportable des animaux. Je me demande comment tu t'arranges pour avoir encore des amis ! »

Crapaud comprit sur-le-champ à quel point il avait agi de travers, d'une manière insensée. Il reconnut ses erreurs, son manque de cervelle et fit de plates excuses à Rat pour lui avoir perdu son bateau et abîmé ses vêtements ; il conclut en disant, avec cette façon de reconnaître ses torts franchement qui désarmait l'esprit critique de ses amis et les ramenait de son côté :

« Raton ! Je vois que j'ai été un Crapaud obstiné et trop volontaire ! A partir de maintenant, crois-moi, je serai humble et soumis, je n'entreprendrai rien avant que tu aies eu la bonté de me donner ton avis et de m'approuver !

— S'il en est vraiment ainsi, dit le brave Rat, déjà calmé, mon avis est que, en raison de l'heure tardive, tu dois t'asseoir et dîner ; ce sera servi dans une minute. Et d'être ensuite très patient. Je suis convaincu en effet que nous ne pouvons rien faire tant que nous n'aurons pas vu Taupe et Blaireau, appris les dernières nouvelles, tenu conférence et sollicité leur avis pour résoudre cette affaire difficile.

— Ah oui, c'est vrai, Taupe et Blaireau, dit Crapaud sur un ton léger. Que deviennent-ils, ces chers garçons ? Je les avais complètement oubliés.

— Comment peux-tu demander une chose pareille ! dit Rat sur un ton de reproche. Pendant que tu sillonnais la région dans des automobiles coûteuses, que tu caracolais fièrement sur des pur-sang, que tu prenais le petit déjeuner comme un coq en pâte, par tous les temps ces deux pauvres animaux dévoués campaient à la belle étoile pour surveiller ta maison ; ils patrouillaient autour des limites de ta propriété, gardaient

constamment un œil sur les belettes et les hermines, tiraient des plans, échafaudaient des combinaisons pour essayer de te remettre en possession de ton bien. Tu ne mérites pas d'avoir des amis aussi fidèles et aussi loyaux, non, vraiment pas, Crapaud. Un jour, mais alors, il sera trop tard, tu regretteras de ne pas les avoir estimés à leur juste valeur !

— Je suis une bête ingrate, je le sais, dit Crapaud en sanglotant, puis en versant des larmes amères. Laisse-moi, que j'aille les chercher, dans la nuit sombre et glaciale, que je partage leur dure existence, que j'essaie de leur prouver... Attends un peu ! Je suis sûr d'avoir entendu le tintement d'assiettes sur un plateau ! Le dîner est enfin là, hurrah ! Viens vite, Raton ! »

Rat se rappelait que le pauvre Crapaud avait été longtemps soumis au régime de la prison et il avait donc bien fait les choses. Il le suivit à table et en bon hôte qu'il était, l'encouragea dans ses efforts méritoires pour essayer de se remettre de ses privations passées.

Ils avaient à peine fini leur repas et repris leurs fauteuils qu'on entendit frapper vigoureusement à la porte.

Crapaud était nerveux mais Rat, en lui adressant un mystérieux signe de tête, alla droit à la porte, l'ouvrit. M. Blaireau fit son entrée.

Il avait toute l'apparence de quelqu'un qui depuis plusieurs nuits s'est trouvé éloigné de chez lui, de son confort et de ses commodités. Ses souliers étaient couverts de boue, il était hirsute et mal peigné, mais il n'avait jamais été très élégant, Blaireau, même dans les conditions les plus favorables. Il alla solennellement serrer la patte de Crapaud et lui dit :

« Sois le bienvenu à la maison, Crapaud ! Hélas ! Qu'est-ce que je suis en train de dire ? A la maison ! En vérité, c'est un triste retour à la maison. Infortuné Crapaud ! »

Puis il lui tourna le dos, s'assit à table, approcha sa chaise et se servit une copieuse tranche de pâté.

Crapaud était tout à fait alarmé par cette façon trop sérieuse de lui souhaiter la bienvenue ; elle lui paraissait de mauvais augure. Mais Rat lui dit à l'oreille : « Ne t'inquiète pas. Ne fais pas attention. Et ne lui dis encore rien. Il a toujours le moral assez bas quand il a besoin de se restaurer. Dans une demi-heure ce sera un tout autre animal. »

Ils attendirent donc en silence ; au bout d'un instant, on entendit à nouveau frapper à la porte, moins fort, cette fois. Rat, en faisant un signe de tête à Crapaud, alla à la porte et introduisit Taupe, crasseux et mal lavé, avec des brins de paille et de foin collé à sa fourrure.

« Hurrah ! Voici ce vieux Crapaud ! s'écria Taupe le visage illuminé. Ça fait drôle de te revoir ! »

Et il se mit à danser autour de son ami.

« On n'aurait jamais espéré que tu reviendrais si vite ! Alors, tu as trouvé moyen de t'échapper, toi l'intelligent, le malin, l'ingénieux Crapaud ! »

Inquiet, Rat lui poussa le coude, mais il était trop tard. Crapaud était déjà en train de se gonfler et de se rengorger.

« Intelligent ? Oh non ! Je ne suis pas vraiment intelligent, aux dires de mes amis. J'ai simplement forcé les portes de la mieux défendue des prisons d'Angleterre, c'est tout ! Capturé un train pour m'échapper, rien de plus ! Je me suis déguisé, j'ai parcouru le pays en bluffant tout le monde, pas davantage ! Oh non ! je ne suis qu'un âne stupide ! Je te raconterai une ou deux de mes petites aventures, Taupe, et tu jugeras par toi-même !

— Bon, bon, dit Taupe en se dirigeant vers la table du dîner ; si tu parlais pendant que je mange. Rien pris depuis le petit déjeuner ! Oh mon Dieu mon Dieu ! »

Il s'assit et se servit généreusement de bœuf froid et de cornichons.

Crapaud se campa sur le tapis de foyer, mit une patte dans la poche de son pantalon et en sortit une poignée de pièces d'argent.

« Regarde ça ! s'écria-t-il en les étalant. Ce n'est pas trop mal, pour quelques minutes de travail, n'est-ce pas ? Et comment crois-tu que j'ai gagné cet argent, Taupe ? Dans le commerce des chevaux ! Voilà comment je l'ai gagné !

— Continue, Crapaud, dit Taupe, vivement intéressé.

— Crapaud, si tu te tenais tranquille, veux-tu ? dit Rat. Et ne l'excite pas, Taupe, tu sais comment il est ; mais s'il te plaît, dis-nous le plus vite possible quelle est la situation, ce qu'il y a de mieux à faire, maintenant que Crapaud a fini par rentrer.

— La situation est probablement aussi mauvaise qu'elle peut être, répondit Taupe d'un air bougon ; quant à dire ce qu'il faut faire je serais heureux de le savoir ! Blaireau et moi nous avons tourné nuit et jour autour de la propriété ; toujours la même chose. Des sentinelles partout, des fusils braqués, des pierres qu'on vous jette ; en permanence un animal sur le qui-vive et quand ils vous voient, mon Dieu, comme ils rient ! C'est ce qui m'ennuie le plus !

— C'est une situation très difficile, dit Rat plongé dans ses réflexions. Mais je commence à voir maintenant, tout au fond de moi-même, ce que Crapaud doit réellement faire. Je vais vous le dire. Il faut...

— Non, il ne faut pas ! s'écria Taupe la bouche pleine. Rien de ce genre-là ! Vous n'y comprenez rien. Ce qu'il doit faire... ce qu'il doit...

— De toute façon, je ne le ferai pas, s'écria Crapaud, qui se montait. Je ne vais pas me mettre à recevoir des ordres de vous, les gars ! C'est de ma maison que nous sommes en train de parler, et je sais exactement ce qu'il faut faire, et je vais vous le dire. Je vais... »

Dès cet instant, ils étaient tous à parler ensemble, en hurlant, et ils faisaient un bruit assourdissant. Alors, se fit entendre une petite voix grêle et sèche.

« Taisez-vous tous, immédiatement ! »

Tout le monde se tut sur-le-champ.

C'était Blaireau qui ayant fini son pâté, avait fait pivoter sa chaise et les regardait d'un œil sévère. Quand il vit qu'ils étaient devenus attentifs et qu'ils attendaient ce qu'il avait à leur dire, il se tourna vers la table et s'empara du fromage. Le respect qu'inspiraient les qualités solides de cet admirable animal était tel qu'aucune parole ne fut prononcée tant qu'il n'eut pas complètement terminé son repas et fait tomber les miettes qu'il avait sur les genoux. Crapaud s'agitait beaucoup, mais Rat le faisait tenir tranquille.

Quand Blaireau eut terminé, il se leva et alla s'installer debout devant le foyer, en prenant un air profondément réfléchi. Il finit par prendre la parole.

« Crapaud ! dit-il sévèrement. Vilain, exaspérant petit animal ! Tu n'as pas honte ? Qu'aurait dit ton père, mon vieil ami, s'il avait été là ce soir, en apprenant tout ce que tu as fait, le sais-tu ? »

Crapaud qui se trouvait jusque-là sur le sofa, les jambes pendantes, se roula dessus en se cachant le visage, secoué de sanglots de contrition.

« Allons, allons ! poursuivit Blaireau sur un ton moins sévère. N'y pensons plus. Arrête-toi de pleurer. Nous considérons que ce qui est fait est fait et nous essaierons de tourner la

page. Mais ce que dit Taupe est tout à fait vrai. Les hermines montent la garde partout, et elles sont les meilleures sentinelles du monde. Il est parfaitement inutile de songer à attaquer la place. Ils sont trop forts pour nous.

— Alors, tout est perdu, dit Crapaud, la tête enfouie dans les coussins du sofa, secoué de sanglots. Je vais m'engager dans l'armée et je ne reverrai plus jamais mon cher Manoir Crapaud ?

— Allons remets-toi, Crapaud, dit Blaireau. Il y a d'autres moyens de reprendre une position que de l'attaquer de front. Je n'ai pas dit mon dernier mot. Je vais maintenant vous dire un grand secret. »

Crapaud se remit lentement sur son séant et s'essuya les yeux. Les secrets avaient pour lui un grand attrait parce qu'il ne pouvait jamais en garder un ; il aimait cette sorte de frisson que lui faisait éprouver sa mauvaise conscience quand il allait raconter ce secret à un autre animal, après avoir loyalement promis de n'en rien faire.

« Il y... a... un... pas... sage... sou... terrain... dit solennellement Blaireau, qui conduit de la berge, très près d'ici, jusqu'au centre du Manoir Crapaud.

— Stupidité, Blaireau ! dit Crapaud très dégagé. Tu as été prêter l'oreille à quelque raconter de café.

Je connais le Manoir Crapaud centimètre carré par centimètre carré ; du dedans et du dehors.



Il n'y a rien qui ressemble à cela, je peux te le garantir.

— Mon jeune ami, dit Blaireau avec beaucoup de sévérité, ton père, qui était un animal de grand mérite – d'infiniment plus de mérite que beaucoup d'autres que je connais – était mon intime. Il m'a dit énormément de choses qu'il n'aurait jamais songé à te dire à toi. Il a découvert – car, bien entendu, ce n'est pas lui qui l'a fait – ce passage qui remonte à des centaines d'années avant qu'il ne vienne s'installer ici. Il l'a réparé, nettoyé, pensant pouvoir l'utiliser un jour, en cas d'ennuis ou de danger ; il me l'a montré.

« N'en parle pas à mon fils, m'a-t-il dit. C'est un bon garçon, mais il est léger et volage, il ne sait pas tenir sa langue. S'il se trouve vraiment en difficulté, et si un jour cela peut lui rendre service, tu pourras lui parler de ce tunnel secret ; mais pas avant. »

Les autres animaux scrutèrent Crapaud pour voir comment il allait prendre cela. Il eut d'abord tendance à bouder ; mais son visage ne tarda pas à s'éclairer, car c'était un bon garçon.



« Bon... bon... dit-il, je suis peut-être un peu bavard. Un garçon populaire comme moi... je suis entouré d'amis... nous parlons, nous voulons briller, nous racontons des histoires drôles ; ma langue se met à jaser, en quelque sorte. J'ai le don de la conversation. On m'a dit

que je devrais avoir un salon, c'est comme ça qu'on dit. N'y pensons plus. Continue, Blaireau. Comment ce souterrain va-t-il pouvoir nous aider ?

— J'ai découvert récemment une ou deux choses, poursuivit Blaireau. J'ai fait se déguiser Loutre en ramoneur et il a été se présenter à la porte de service avec ses brosse sur l'épaule en demandant s'il y avait du travail. Il doit y avoir demain soir un grand banquet. C'est l'anniversaire de quelqu'un – le chef des Belettes, je pense – toutes les belettes seront rassemblées dans la salle à manger, à boire, à manger, à rire ; à s'amuser, sans se méfier de rien. Pas de fusils, pas d'épées, ni cannes, ni armes d'aucune sorte !

— Mais il y aura des sentinelles comme d'habitude, fit remarquer Rat.

— Parfaitement, dit Blaireau. Là est mon idée. Les belettes s'en remettront entièrement à leurs excellentes sentinelles. C'est ici que le souterrain joue son rôle. Il mène exactement au-dessous de l'office, la pièce contiguë à la salle à manger !

— Ah ! cette planche qui craque dans l'office ! dit Crapaud. Maintenant, je comprends !

— Nous nous glisserons tranquillement dans l'office, s'écria Taupe.

— Avec nos pistolets, nos épées et nos cannes, hurla Rat.

—... et nous nous jetterons sur eux, dit Blaireau.

—... et nous les rosserons... les rosserons... les rosserons ! s'écria Crapaud au comble de l'extase, courant tout autour de la pièce, sautant par-dessus les chaises.

— Très bien alors, dit Blaireau, revenant à son parler sec habituel, notre plan est établi ; il n'y a plus à discuter ni à chicaner là-dessus. Maintenant, comme il se fait très tard, vous allez tous aller vous coucher à l'instant même. Nous prendrons les arrangements nécessaires au cours de la matinée de demain. »

Bien entendu, Crapaud s'en alla au lit sagement comme les autres – il savait qu'il valait mieux obéir – mais il se sentait beaucoup trop énervé pour dormir. Cependant, il avait parcouru un long chemin, jalonné de toutes sortes d'incidents ; des draps et des couvertures lui parurent des choses bien agréables et réconfortantes, après la paille parcimonieusement répandue sur le sol de pierre d'une cellule pleine de courants d'air ; il y avait à peine quelques secondes qu'il avait la tête sur l'oreiller qu'il ronflait déjà avec bonheur. Naturellement, il rêva beaucoup ; de routes qui se dérobaient au moment où il voulait les emprunter, de canaux qui le poursuivaient et le capturaient, d'une péniche qui faisait son entrée dans la salle du banquet, chargée de son linge de la semaine, juste au moment où il donnait un grand dîner ; il était seul dans le passage secret, il allait de l'avant mais le passage s'enroulait, tournait sur lui-même, s'agitait, se relevait à son extrémité ; cependant, il ne savait comment, il finissait par se retrouver au Manoir Crapaud, sain et sauf, triomphant, tous ses amis rassemblés autour de lui, l'assurant avec le plus grand sérieux qu'il était vraiment un intelligent Crapaud.

Le lendemain matin, il dormit tard ; quand il descendit, il s'aperçut que les autres animaux avaient fini de déjeuner depuis quelque temps déjà. Taupe était parti tout seul, sans dire où il allait. Blaireau était assis dans le fauteuil, en train de lire le journal, mais ne se mêlant absolument pas de ce qui devait se passer le soir même. D'autre part, Rat courait autour de la pièce d'un air affairé, les bras chargés d'armes de toutes sortes, en faisant quatre petits tas sur le plancher et en disant à mi-voix, très énervé, sans cesser de courir : « Ça-c'est-une-épée-pour-Rat, ça-c'est-une-épée-pour Taupe, ça-c'est-une-épée-pour-Crapaud, ça-c'est-une-épée-pour-Blaireau, ça-c'est-un-pistolet-pour-Rat, ça-c'est-un-pistolet-pour-Taupe, ça-c'est-un-pistolet-pour-Crapaud, ça-c'est-un-pistolet-pour-Blaireau !

Et ainsi de suite, suivant un rythme régulier, et, à mesure les quatre petits tas s'élevaient de plus en plus.

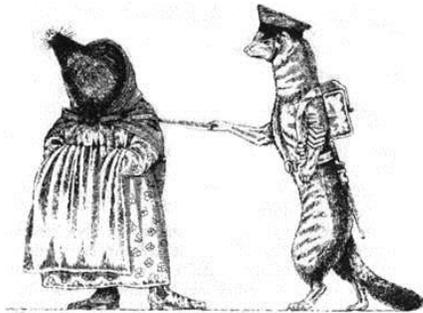
« Tout cela est très bien, dit alors Blaireau, en regardant, par-dessus son journal, ce petit animal si affairé, je ne te blâme pas. Mais que nous passions seulement la ligne des sentinelles hermines, avec leurs affreux fusils, et je te jure que nous n'aurons plus besoin d'épées ni de pistolets. A nous quatre, avec nos cannes, une fois à l'intérieur de la salle à manger, eh bien ! nous débarrasserons le plancher de toute la bande en cinq minutes. J'aurais bien fait cela tout seul, mais je ne veux pas priver mes amis de leur part d'amusement !

— Autant prendre ses précautions », dit Rat d'un air réfléchi, tout en astiquant un canon de pistolet sur sa manche et en le regardant de côté.

Crapaud, qui avait fini de déjeuner, s'empara d'un gourdin et le fit tournoyer avec vigueur, comme s'il avait voulu rosser des animaux imaginaires.

« Je leur apprendrai à voler ma maison, s'écriait-il. Je leur apprendrai... »

Puis Taupe revint dans la pièce en faisant des cabrioles, visiblement très satisfait de lui-même.



« Comme je me suis amusé, dit-il sans attendre : je me suis payé la tête des hermines !

— J'espère que tu as fait bien attention, dit Rat, inquiet.

— Je l'espère aussi, dit Taupe avec confiance. J'ai eu cette idée en entrant dans la cuisine pour veiller à ce qu'on garde au chaud le déjeuner de Crapaud. J'ai trouvé cette vieille défroque de blanchisseuse qu'il portait en arrivant ici hier et qu'on avait mise à sécher devant le feu. Je l'ai mise, ainsi que le bonnet et le châle, et me voilà parti pour le Manoir Crapaud, assez hardiment, vous voudrez bien le reconnaître. Les sentinelles étaient naturellement de garde, avec leur fusils, leur "Qui va là ?" et autres imbécillités. "Bonjour, messieurs ! ai-je dit très respectueusement. Vous n'avez rien à faire laver aujourd'hui ?" Ils m'ont regardé d'un air fier, rigide et arrogant et ils m'ont dit : " Allez-vous-en, blanchisseuse ! Nous ne faisons rien laver quand nous sommes de service.

— Et à un autre moment ? " ai-je demandé. Hi... hi... hi... N'est-ce pas que c'est drôle, Crapaud ?

— Pauvre animal frivole », dit Crapaud d'un air hautain. En réalité, il était extrêmement jaloux de Taupe pour son initiative. C'était exactement ce qu'il aurait aimé faire lui-même, s'il y avait pensé le premier et n'avait pas dormi si tard.

— Quelques-unes des hermines en sont devenues écarlates, continua Taupe ; le sergent de garde m'a dit d'un ton cassant : "Maintenant, ma bonne femme, sauvez-vous ! Ne faites pas comme ça paresser et bavarder mes hommes quand ils sont de faction.

— Me sauver ? ai-je dit. Lorsque quelqu'un devra se sauver, et ça, dans pas longtemps d'ici, en tout cas, ce ne sera pas moi !"

— Oh ! Taupe, comment as-tu pu ? » dit Rat, décontenancé.

Blaireau laissa tomber son journal.

« Je les ai vus tendre l'oreille et se regarder entre eux, continua Taupe. Le sergent leur a dit : "Ne vous occupez pas d'elle ; elle ne sait pas de quoi elle parle.

— Ah ! je ne sais pas ? ai-je dit. Eh bien ! permettez-moi de vous dire ceci. Ma fille, elle lave le linge de M. Blaireau, ça vous montrera si je sais de quoi je parle ; et vous allez le savoir dans pas longtemps, vous aussi ! Cent Blaireaux assoiffés de sang, armés de fusils, vont attaquer le Manoir Crapaud cette nuit-même, en passant par l'enclos. Six bateaux chargés de rats, avec des pistolets et des coutelas, vont remonter la rivière et débarquer dans le jardin ; pendant ce temps le corps d'élite des Crapauds, connu sous le nom des Trompe-la-Mort, ou des Vaincre-ou-Mourir déferleront dans le verger en renversant tout sur leur passage et en criant vengeance. Il n'en restera pas beaucoup d'entre vous qui auront du linge à faire laver quand ils en auront terminé, à moins que vous ne décampiez pendant qu'il en est encore temps !" Alors, je me suis sauvé, et quand je me suis trouvé hors de vue, je me suis caché ; je suis revenu en rampant dans la rigole et j'ai jeté un coup d'œil sur eux à travers la haie. Ils étaient tous nerveux et agités comme on ne peut pas être, ils couraient de tous les côtés à la fois, trébuchaient les uns sur les autres, tout le monde donnait les ordres à tout le monde et personne ne les écoutait ; le sergent envoyait sans cesse des détachements d'hermines sur des points éloignés, puis envoyait d'autres types pour les faire revenir ; je les entendus dire entre eux : "C'est comme ces belettes ; elles vont s'installer confortablement dans la salle du banquet, elles festoieront et porteront des toasts, chanteront et s'amuseront de toutes sortes de façons, pendant que nous devons monter la garde dans le froid et l'obscurité pour finalement être taillés en pièces par les blaireaux assoiffés de sang !"

— Oh quel idiot tu fais, Taupe, s'écria Crapaud. Tu as été tout gâcher !

— Taupe, dit Blaireau de sa voix sèche et calme, j'ai l'impression que tu as plus de bon sens dans ton petit doigt que certains autres animaux n'en ont dans tout leur gros corps. Tu as merveilleusement manœuvré et je commence à fonder de grands espoirs sur toi. Brave Taupe ! Intelligent Taupe ! »

Crapaud était tout simplement fou de jalousie, plus particulièrement parce qu'il n'aurait pas pu dire, au prix de sa vie, ce que Taupe avait fait de si intelligent ; mais, par bonheur pour lui, il n'avait pas encore eu le temps de faire montre de mauvaise humeur ou de s'exposer aux sarcasmes de Blaireau, quand la cloche du déjeuner retentit.

C'était un repas simple mais substantiel : des grosses fèves au lard et du pudding de macaroni ; quand ils eurent terminé, Blaireau s'installa dans un fauteuil et dit :

« Bon, notre travail de ce soir est préparé et il sera probablement assez tard quand nous en aurons terminé ; si bien que je vais seulement, pendant que je le peux, piquer un petit roupillon. »

Il se couvrit la figure d'un mouchoir et ne tarda pas à ronfler.

Rat, laborieux et anxieux, reprit immédiatement ses préparatifs et se remit à courir d'un de ses quatre petits tas à l'autre en marmonnant : « Ça-c'est-un-ceinturon-pour-Rat, ça-c'est-un-ceinturon-pour-Taupe, ça-c'est-un-ceinturon-pour-Crapaud, ça-c'est-un-ceinturon-pour-Blaireau ! » et ainsi de suite, chaque fois qu'il sortait un nouvel accessoire ;

on aurait pu croire que cela ne finirait jamais ; aussi Taupe passa-t-il le bras sous celui de Crapaud et l'entraîna-t-il au grand air ; il l'installa dans un fauteuil d'osier et lui fit raconter ses aventures du commencement à la fin, ce que Crapaud n'avait que trop envie de faire. Taupe savait écouter et Crapaud, sans personne pour contrôler ses déclarations ou le critiquer d'une façon plus ou moins amicale, pouvait se laisser aller. A dire vrai, une grande partie de son récit appartenait plutôt à la catégorie de ce-qui-aurait-pu-arriver-si-seulement-j'y-avais-pensé-à-temps-et-non-pas-dix-minutes-plus-tard. Ce sont toujours là les histoires les meilleures et les plus savoureuses. Pourquoi ne seraient-elles pas vraiment nos aventures, au même titre que certaines autres quelque peu incongrues qui arrivent réellement ?

12. Le retour d'Ulysse

Quand il commença à faire plus sombre, Rat, avec des airs mystérieux et dans un grand état d'excitation, les appela tous dans le salon, fit placer chacun d'eux à côté de son petit tas et se mit en devoir de les équiper pour l'expédition qui allait avoir lieu. Il était très sérieux et méticuleux, l'opération prit assez longtemps. D'abord il fallait ceindre chaque animal d'un ceinturon, passer dans chacun de ces ceinturons une épée, et un coutelas de l'autre côté pour faire équilibre. Ensuite une paire de pistolets, une matraque d'agent de police, plusieurs paires de menottes, quelques bandages et du taffetas gommé, une gourde et une boîte à sandwiches. Blaireau riait de bon cœur en disant :

« C'est très bien, Raton ! Ça t'amuse et ça ne me choque pas. Je ferai tout ce que j'aurai à faire avec la canne que voici. »

Mais Rat se contentait de répondre :

« S'il te plaît, Blaireau ! Tu sais que je n'aimerais pas que tu me fasses ensuite des reproches en disant que j'ai oublié quelque chose ! »

Lorsque tout fut prêt, Blaireau prit une lanterne sourde dans une patte, saisit son gourdin de l'autre et dit :

« Maintenant, suivez-moi ! Taupe le premier, parce que je suis très content de lui, ensuite Raton, Crapaud en dernier. Et attention, Crapaud ! Ne bavarde pas autant que d'habitude, sinon je te renvoie, aussi sûr que je suis là ce soir ! »

Crapaud avait tellement peur d'être renvoyé qu'il accepta sans protester la place de seconde importance qu'on lui assignait, et les animaux se mirent en route. Blaireau les conduisit, leur fit longer la rivière un moment, puis soudain passa par-dessus le bord pour se glisser dans un trou de la berge, un peu au-dessus du niveau de l'eau. Taupe et Raton le suivirent en silence et réussirent à s'introduire dans le trou comme ils avaient vu faire à Blaireau ; quand vint le tour de Crapaud, il s'arrangea, naturellement, pour glisser et tomber à l'eau avec un grand bruit d'éclaboussures et un cri de détresse. Il fut sorti de là par ses amis, frictionné et séché en toute hâte, remis sur pied et réconforté ; mais Blaireau était sérieusement en colère ; il lui dit que la prochaine fois qu'il ferait ainsi l'idiot, on le laisserait certainement en arrière.

Si bien qu'ils se trouvaient enfin dans le passage secret ; l'expédition avait réellement commencé !

Il faisait froid, sombre, humide, le passage était bas et étroit ; le pauvre Crapaud se mit à frissonner, en partie de peur, par crainte de ce qu'il allait trouver devant lui, en partie

parce qu'il était transpercé. La lanterne était loin devant et il ne pouvait s'empêcher de traîner un peu ; il n'y voyait pas très clair. Alors il entendit Rat l'appeler sur le ton de l'avertissement : « Viens, Crapaud ! » La terreur d'être laissé en arrière dans l'obscurité s'empara de lui, et il avança dans un tel élan qu'il envoya Rat heurter Taupe et Taupe heurter Blaireau ; il en résulta une certaine confusion pendant un court moment. Blaireau croyait qu'ils étaient attaqués par-derrière et, comme il n'y avait pas la place de se servir d'une canne ou d'un coutelas, il sortit un pistolet et fut sur le point de loger une balle dans le corps de Crapaud. Quand il découvrit ce qui s'était réellement passé, il se mit vraiment très en colère et dit :

« Cette fois, cet assommant Crapaud va rester derrière ! »

Mais Crapaud se lamenta, les deux autres affirmèrent qu'ils répondaient désormais de sa bonne conduite. Blaireau finit par se calmer et le cortège s'ébranla à nouveau ; mais seulement, cette fois, Raton se mit en serre-file et agrippa solidement l'épaule de Crapaud.

Ils avançaient ainsi à tâtons, l'oreille tendue, la patte sur la crosse du pistolet jusqu'au moment où Blaireau déclara :

« Maintenant, nous devons nous trouver à peu près sous le Manoir. »

Soudain, ils entendirent, peut-être assez loin, mais apparemment presque au-dessus de leurs têtes, un murmure confus, comme si des gens criaient, poussaient des acclamations, tapaient du pied sur le plancher et du poing sur les tables. Les terreurs nerveuses de Crapaud lui revinrent, mais Blaireau se contenta de remarquer avec flegme :

« Elles s'en paient, les belettes ! »

A cet endroit le passage commençait à remonter ; ils avancèrent encore un peu et alors le bruit reprit, cette fois distinct et très près au-dessus de leurs têtes. Ils entendirent : « Hurrah ! ... ah... ah... ah... » ainsi que le martèlement du plancher par de petits pieds, le tintement des verres lorsque les petits poings tapaient sur les tables. « Eh bien ! ils sont déchaînés ! dit Blaireau. Venez... » Ils se précipitèrent dans le couloir jusqu'au point où il prenait fin ; ils se trouvaient sous la trappe donnant dans l'office.



Il y avait un tel vacarme dans la salle du banquet qu'ils ne couraient pas grand danger d'être entendus. Blaireau dit : « Maintenant, les gars, tous ensemble ! » D'un coup d'épaule,

unissant leurs efforts, les quatre amis soulevèrent la trappe, puis, en s'aidant mutuellement ils arrivèrent bientôt dans l'office ; ils n'étaient plus séparés que par une simple porte de la salle du banquet où leurs ennemis festoyaient sans se douter de rien.

Au moment où ils sortaient du passage, le bruit était littéralement assourdissant. Ensuite, les acclamations et le martèlement des poings se poursuivirent, mais plus doucement et l'on put entendre une voix qui disait :

« Eh bien, je n'ai pas l'intention de vous retenir plus longtemps... (vifs applaudissements) mais avant que je regagne mon siège (nouvelles acclamations) je voudrais dire un mot sur le compte de notre aimable hôte, M. Crapaud. Nous connaissons tous Crapaud

— (grands éclats de rire).

— Ce *bon* Crapaud, ce *modeste* Crapaud, cet *honnête* Crapaud. » (Cris de joie.)

« Laisse-moi seulement aller jusqu'à lui, murmura Crapaud en grinçant des dents.

— Patiente une minute, dit Blaireau, en le retenant avec difficulté. Tenez-vous prêts, vous tous ! »

« Permettez-moi de vous chanter une petite chanson, continua la voix, que j'ai composée sur Crapaud. » (Applaudissements prolongés.)

Alors le Chef des Belettes – car c'était lui – commença d'une voix aiguë et grinçante :

Crapaud s'en va flânant

Gaiement dans la rue...

Blaireau se redressa, saisit fermement son gourdin des deux pattes, jeta un coup d'œil circulaire à ses camarades, et s'écria :

« Le moment est venu ! Suivez-moi ! »

Et la porte s'ouvrit toute grande.

Mon Dieu !

Quels cris aigus, perçants, grinçants, emplirent la salle !

Les belettes terrifiées plongeaient sous les tables et grimpaient comme des folles aux fenêtres ! Les furets se ruaient désespérément vers l'âtre et s'entassaient dans la cheminée ! Tables et chaises étaient renversées, les verreries et les porcelaines allaient se briser sur le plancher, dans la terrible panique qui suivit la ruée des quatre héros dans la pièce ! Le puissant Blaireau, la moustache en bataille, faisait siffler son grand gourdin. Taupe, sombre et menaçant, brandissait sa canne en poussant son terrifiant cri de guerre : « Une Taupe ! Une Taupe ! » Rat, décidé, prêt à tout, le ceinturon bardé d'armes de toutes sortes et de toutes les époques. Crapaud, frénétique à force d'excitation et d'orgueil blessé, était si gonflé qu'il atteignait le double de son volume habituel, il sautait en l'air en faisant entendre des « Houp ! » qui les glaçaient jusqu'à la moelle des os. « Crapaud s'en va en partie de plaisir, hurlait-il ! Je vais leur en donner du plaisir, moi ! » et il se dirigeait tout droit sur le Chef des Belettes. Ils n'étaient que quatre en tout, mais pour les belettes frappées de panique c'était comme si la salle avait été pleine d'animaux monstrueux, gris, noirs, bruns, jaunes, poussant des hurlements et agitant d'énormes gourdins ; elles s'enfuirent avec des cris aigus de terreur et de consternation, de tous les côtés, par les fenêtres, en montant dans la cheminée, partout où elles pouvaient espérer se mettre à l'abri de ces terribles cannes.

L'affaire ne tarda pas à être liquidée. Les quatre amis arpentèrent la salle dans toute sa longueur, donnant des coups de canne à toute tête qui se montrait ; en cinq minutes la

pièce était nettoyée. Par les vitres brisées, les cris de terreur des belettes en fuite à travers la pelouse leur parvenaient affaiblis ; sur le sol gisaient une douzaine environ de leurs ennemis, auxquels Taupe était occupé à passer des menottes. Blaireau, se reposant de ses peines, s'appuyait sur sa canne et épongeait son front valeureux.

« Taupe, dit-il, tu es le meilleur des garçons. Va-t'en dehors et cherche tes amies les sentinelles, vois ce qu'elles font. J'ai idée que, grâce à toi, elles ne nous donneront pas beaucoup de tracas ce soir ! »

Taupe disparut sans tarder par une fenêtre ; Blaireau pria les deux autres de remettre une table sur ses pieds, ramassa des couteaux, des fourchettes, des assiettes et des verres parmi les débris qui jonchaient le sol, et regarda si l'on ne pourrait pas trouver de quoi improviser un souper.

« J'aimerais bien *bouffer* un peu, ça oui, dit-il avec sa façon un peu vulgaire de s'exprimer. Grouille-toi, Crapaud, réveille-toi ! Nous t'avons rendu ta maison, et tu ne nous offres même pas un sandwich. »

Crapaud se sentait un peu vexé que Blaireau ne lui eût pas fait de compliments comme à Taupe ; il ne lui avait pas dit qu'il était un garçon épatant, qu'il s'était battu magnifiquement ; car il était particulièrement content de lui-même et de la façon dont il était allé droit au Chef des Belettes et l'avait envoyé voltiger par-dessus la table d'un seul coup de canne. Mais il fouilla partout, de même que Rat ; ils ne tardèrent pas à trouver un peu de confiture de goyave dans un plat de cristal, un poulet froid, une langue à laquelle on avait à peine touché, un peu de charlotte et pas mal de salade de homard ; dans l'office ils tombèrent sur un panier de petits pains et sur une grande quantité de fromages, de beurre et de céleri. Ils allaient s'asseoir quand Taupe revint par la fenêtre, en riant, les bras chargés de fusils.

« C'est terminé, dit-il pour les mettre au courant. D'après ce que j'ai pu reconstituer, aussitôt que les hermines, qui étaient déjà très nerveuses et agitées, ont entendu les cris et les hurlements à l'intérieur du château, elles ont été quelques-unes à jeter leurs fusils et à s'enfuir. Les autres se sont un peu cramponnées, mais quand les belettes sont arrivées en se précipitant de leur côté, elles ont cru à une trahison ; les hermines ont saisi les belettes à bras-le-corps, celles-ci se sont débattues, elles se sont donné des coups, elles ont roulé les unes sur les autres, jusqu'à la rivière ! Actuellement, elles ont toutes disparu, d'une manière ou d'une autre. Et j'ai leurs fusils. Donc tout va bien !

— Excellent animal, plein de mérite ! dit Blaireau, la bouche pleine de poulet et de charlotte. Maintenant, il n'y a plus qu'une chose que je veux que tu fasses, Taupe, avant de te mettre à table pour souper avec nous ; je ne voudrais pas t'ennuyer mais je sais que je peux me fier à toi pour veiller à ce qu'une chose soit faite et je voudrais pouvoir dire la même chose de tous ceux que je connais. J'aurais bien envoyé Raton, si ce n'était pas un poète. Je veux que tu emmènes à l'étage au-dessus tous ceux qui sont là sur le plancher, que tu leur fasses nettoyer et arranger quelques chambres de manière à les rendre vraiment confortables. Veille à ce qu'ils balaient *sous* les lits, à ce qu'ils mettent des draps et des taies d'oreiller propres, rabattent un coin du drap de dessus, comme tu sais que cela doit se faire ; et fais mettre dans chaque chambre un pot d'eau chaude, des serviettes propres, des savonnets neufs. Tu pourras alors leur donner une raclée à chacun, si ça te procure une satisfaction quelconque et tu les mettras dehors par la porte de service ; j'imagine que nous n'en verrons plus aucun. Après, tu reviens pour avoir un peu de cette langue froide. Elle est

de premier ordre. Je suis très satisfait de toi, Taupe ! » Le brave Taupe saisit un bâton, fit mettre ses prisonniers en colonne par un, leur donna l'ordre : « Pas de gymnastique, en avant ! » et conduisit son détachement à l'étage supérieur. Au bout d'un certain temps, il reparut, souriant, et déclara que chaque chambre était prête, propre comme un sou neuf.

« Et je n'ai pas eu à les rosser, ajouta-t-il. J'ai pensé que, dans l'ensemble, ils en avaient eu assez pour une soirée ; quand je leur ai soumis la question, les belettes se sont déclarées tout à fait d'accord avec moi et ont dit qu'elles ne songeaient pas à me faire d'ennui. Elles étaient très repentantes, elles ont dit qu'elles regrettaient beaucoup ce qu'elles avaient fait, que c'était la faute de ce Chef des Belettes et des Hermines ; si jamais l'occasion de se racheter se présentait pour elles, nous n'avions qu'à le leur faire dire. Et ainsi je leur ai donné un pain à chacune et je les ai fait sortir par la porte de service ; elles sont parties en courant à toutes jambes ! »

Taupe approcha sa chaise de la table et se mit à piocher dans la langue froide. Et Crapaud, en véritable gentleman qu'il était, oublia sa jalousie pour dire de bon cœur :

« Merci infiniment, cher Taupe, pour tout le mal que tu t'es donné ce soir, et tout particulièrement pour l'intelligence dont tu as fait preuve ce matin !

— Voilà qui est parlé, mon brave Crapaud », dit Blaireau, très satisfait.

Ils finirent leur souper dans une atmosphère de grande gaieté et de contentement ; ils ne tardèrent pas à se retirer pour aller se reposer entre des draps frais, bien à l'abri dans la maison de famille de Crapaud, reconquise grâce à un courage incomparable, à une stratégie accomplie et à une connaissance parfaite du maniement des cannes.

Le lendemain matin, Crapaud qui, comme d'habitude, avait trop dormi, descendit honteusement tard pour prendre son petit déjeuner ; il trouva sur la table une certaine quantité de coquilles d'œufs, quelques fragments de toasts refroidis et coriaces, une cafetière aux trois quarts vide et vraiment très peu de chose en dehors de cela ; ce qui n'eut pas tendance à améliorer son humeur, car après tout, c'était sa maison. Par les portes-fenêtres il pouvait voir sur la pelouse Taupe et Raton assis dans des fauteuils d'osier, visiblement en train de se raconter des histoires : ils se tordaient de rire et agitaient leurs petites jambes. Blaireau, plongé dans le journal du matin, leva à peine les yeux et fit un petit signe de tête quand Crapaud entra dans la pièce. Mais Crapaud connaissait son ami ; il s'assit donc et déjeuna du mieux qu'il put en se disant simplement qu'il prendrait sa revanche sur les autres tôt ou tard. Quand il eut presque fini, Blaireau leva la tête et lui fit remarquer sur un ton plutôt bref :

« Excuse-moi, Crapaud, mais je crains que tu n'aies en face de toi une matinée chargée. Tu sais, il faut que nous donnions immédiatement un banquet, pour célébrer cet événement. C'est ce qu'on attend de toi. En fait, c'est la règle.

— Bon, s'empressa de dire Crapaud. A ta disposition. Bien que je ne voie pas du tout pourquoi vous voudriez donner un banquet le matin. Cependant, tu sais que je ne vis pas pour moi, mais uniquement pour découvrir ce que désirent mes amis et essayer de le leur donner, mon cher vieux Blaireau !

— Ne te fais pas passer pour plus bête que tu n'es, répliqua Blaireau, furieux ; ne parle pas en ricanant, n'étouffe pas un rire en éclaboussant du café, ce ne sont pas des manières. Ce que je veux dire est ceci : le banquet bien entendu, aura lieu le soir, mais il faut que les invitations soient rédigées et expédiées immédiatement ; aussi vas-tu les écrire. Allons, installe-toi à cette table, il y a des blocs de papier à lettres où se trouve gravée en bleu et or

l'adresse « Manoir Crapaud ». Tu vas envoyer une invitation à tous nos amis ; si tu ne t'arrêtes qu'une fois le travail terminé, nous pourrons les faire partir avant le déjeuner. Je te donnerai un coup de main pour prendre ma part du fardeau. Je commanderai le repas.

— Quoi ! s'écria Crapaud, désappointé. Je vais rester enfermé à écrire un tas de lettres assommantes, par cette radieuse matinée ; mais j'ai besoin de faire le tour de ma propriété, de voir si tout est bien en ordre, de me promener partout, de prendre un peu de bon temps ! Certainement non ! Je serai... Je te verrai... Attends une minute, cependant ! Eh bien, oui, naturellement, mon cher Blaireau ! Tu désires que ce soit fait, eh bien ce le sera ! Va, Blaireau, commande le banquet, fais préparer ce que tu voudras ; et puis, va dehors te joindre à l'innocente allégresse de ces jeunes gens, en m'oubliant, en me laissant aux prises avec mes soucis et mes durs travaux. Je sacrifie cette belle matinée sur l'autel du devoir et de l'amitié ! » Blaireau le considéra d'un air très soupçonneux : pourtant l'air franc et ouvert de Crapaud ne permettait guère de penser qu'il y eût à son changement d'attitude un motif peu avouable. Il sortit donc de la pièce, se dirigeant vers la cuisine ; dès que la porte se fut refermée sur lui, Crapaud se rua jusqu'à la table à écrire. En parlant, il avait eu une idée sensationnelle. Il rédigerait les invitations ; et il prendrait bien soin de mentionner le rôle décisif qu'il avait joué dans le combat, de dire comment il avait pulvérisé le Chef des Belettes ; il ferait allusion à ses aventures, et quelle carrière triomphale il avait à relater ! Sur une feuille volante il donnerait une sorte de programme des réjouissances de la soirée – quelque chose dans ce genre, il l'avait déjà esquissé dans sa tête :

DISCOURS D'INTRODUCTION par CRAPAUD

dans le courant de la soirée, il y aura d'autres discours prononcés par *CRAPAUD*

ALLOCUTION par CRAPAUD

Résumé : Notre système pénitentiaire – Les voies navigables dans la Vieille Angleterre – Le commerce des chevaux, et comment le pratiquer – La Propriété, les droits qu'elle confère et les devoirs qu'elle impose – Retour au pays – Un gros propriétaire anglais typique.

CHANSON par CRAPAUD

composée par lui

AUTRES COMPOSITIONS par CRAPAUD

Elles seront interprétées dans le courant de la soirée par le... Compositeur.

L'idée lui plaisait énormément ; il se donna beaucoup de mal. Toutes les lettres étaient terminées vers midi. A ce moment-là, on lui dit qu'il y avait à la porte une petite belette en guenilles qui demandait timidement si elle ne pourrait pas être de quelque utilité à ces messieurs. Crapaud sortit en se rengorgeant et découvrit qu'il s'agissait d'une des prisonnières de la veille au soir, très respectueuse et désireuse de se faire bien voir. Il lui donna une tape sur la tête, lui mit dans la patte la liasse d'invitations, lui dit de prendre au plus court et de les distribuer le plus rapidement possible. Si ça lui plaisait de revenir dans la soirée peut-être bien qu'il y aurait un shilling pour elle ou bien peut-être qu'il n'y en aurait pas ; la pauvre belette parut vraiment très reconnaissante et se hâta d'aller accomplir sa mission.

Quand les autres animaux rentrèrent déjeuner, tapageurs et désinvoltes après une matinée passée sur la rivière, Taupe, qui avait eu des tourments de conscience, regarda Crapaud d'un air hésitant, s'attendant à le trouver maussade ou déprimé. Au contraire, il le

trouva si gonflé et si arrogant qu'il se mit à soupçonner quelque chose ; cependant que Rat et Blaireau échangeaient des coups d'œil significatifs :

Dès la fin du repas, Crapaud enfonça ses pattes dans les poches de son pantalon et déclara, sur un ton dégagé : « Allons, occupez-vous de vous, les gars ! Demandez tout ce que vous voulez ! » Et il partit en se pavanant dans la direction du jardin, où il désirait mettre au point une ou deux idées pour ses discours à venir, quand Rat l'arrêta en lui saisissant le bras.

Crapaud se doutait de ce qu'il avait derrière la tête et il fit tout son possible pour se dégager. Mais Blaireau le saisit fermement par l'autre bras et il vit alors que c'en était fini de jouer à ce jeu. Les deux animaux l'encadrèrent pour le conduire dans le petit fumoir qui s'ouvrait sur le vestibule, fermèrent la porte et l'installèrent dans un fauteuil. Ils se placèrent tous les deux devant lui, tandis que Crapaud restait silencieux et les regardait d'un air soupçonneux et de mauvaise humeur.

« Maintenant, écoute, Crapaud, dit Rat. C'est au sujet du banquet et je suis désolé d'être obligé de te parler comme je le fais. Mais nous voulons que tu comprennes clairement, une fois pour toutes, qu'il n'y aura plus de discours ni de chansons. Tâche de comprendre que dans la circonstance, nous ne discutons pas avec toi : nous te le disons, un point, c'est tout. »

Crapaud sut qu'il était pris. Ils le comprenaient, ils avaient lu en lui, ils l'avaient devancé. Son beau rêve s'écroulait.

« Est-ce que je ne pourrais pas leur chanter juste une petite chanson ? implora-t-il, sur un ton pitoyable.

— Non, pas une seule petite chanson », répondit Rat avec fermeté. Mais son cœur saignait à voir trembler la lèvre du pauvre Crapaud désappointé. « Il ne faut pas, Crapaud ; tu sais bien que tes chansons ne sont que gasconnades et vantardises ; tes discours sont faits de satisfaction de toi-même, de vanité, d'énormes exagérations, ainsi que de... de...

— De vent, compléta Blaireau à sa manière habituelle.

— C'est pour ton bien, Crapaud, continua Rat. Tu sais que tu devras tôt ou tard tourner la page, et il semble qu'une période merveilleuse soit maintenant sur le point de commencer ; une sorte de tournant dans ta carrière. Ne crois pas que je n'aie pas autant de peine à te dire cela que toi à l'entendre. »

Crapaud resta un long moment plongé dans ses pensées. Il finit par lever la tête ; les traces d'une émotion profonde se lisaient sur ses traits.

« Vous avez gagné, mes amis, dit-il une voix entre-coupée. C'était, bien sûr, peu de chose que ce que je demandais – simplement m'épanouir, me laisser aller un soir encore, entendre les applaudissements tumultueux qui – il me semble – stimulent, pourrait-on dire, mes plus brillantes qualités. Néanmoins, vous avez raison, je le sais, et j'ai tort. Désormais, je serai un Crapaud très différent. Mes amis, vous n'aurez plus jamais à rougir de moi. Mais, mon Dieu, mon Dieu ! comme ce monde est méchant. »

Tenant un mouchoir appliqué sur son visage, il quitta la pièce d'un pas chancelant.

« Blaireau, dit Rat. Je me fais l'effet d'une brute ; je me demande de quoi tu te fais l'effet, toi ?

— Oh ! je sais, je sais ! dit Blaireau avec tristesse. Mais il fallait le faire. Cet excellent garçon doit vivre ici, conserver ce qui lui appartient, se faire respecter. Aurais-tu voulu qu'il devînt un objet de risée, dont se seraient moquées, gaussées, belettes et hermines ?

— Bien sûr que non, dit Rat. Et, à propos, c'est une chance que nous soyons tombés sur cette petite belette, au moment où elle distribuait les invitations de Crapaud. D'après ce que tu m'avais dit, je soupçonnais quelque chose ; j'en ai donc regardé une ou deux ; elles étaient simplement grotesques. J'ai confisqué le tout et en ce moment le bon Taupe est installé dans le boudoir bleu, en train de remplir des cartes d'invitation toutes simples. »

Finalement, l'heure du banquet approchait. Crapaud qui, en quittant les autres, s'était retiré dans sa chambre, était toujours sur un siège, mélancolique et pensif. Il avait le front appuyé sur la patte, il méditait longuement et profondément. Puis, peu à peu, son visage s'éclaira, il eut un sourire qui se prolongea. Enfin, il se mit à rire, sous cape, d'un air timide et embarrassé. Il se leva, ferma la porte à clef, tira les rideaux, rassembla les chaises, les arrangea en demi-cercle et se campa devant, en se gonflant ostensiblement. Alors, il salua, toussa deux fois, et, sans contrainte, se mit à chanter d'une voix de fausset, au profit d'un auditoire enchanté, qu'il voyait avec les yeux de l'imagination.

LA DERNIÈRE PETITE CHANSON DE CRAPAUD

Crapaud est rentré chez lui

Dans le salon, panique – dans le hall, hourvari

Hurléments dans rétable, grands cris dans l'écurie

Quand Crapaud rentre chez lui

Quand Crapaud rentre chez lui

Vitres cassées, portes brisées,

Carnage d'hermines jonchant le plancher

Quand Crapaud rentre chez lui

Bang ! Battez tambours !

Les soldats saluent, les trompettes sonnent

Les autos cornent, les canons tonnent

Le Héros paraît dans tous ses atours !

Criez... Hurrah !

Que chacun dans la foule crie plus fort !

En l'honneur de celui dont nous sommes si fiers

De CRAPAUD c'est le jour de gloire !

Il chantait très fort, mais avec douceur et beaucoup d'expression ; quand il eut fini, il recommença.

Puis il poussa un profond soupir – long, très, très long.

Alors, il trempa sa brosse dans le pot à eau, partagea ses cheveux par le milieu et les colla de telle sorte qu'ils soient bien plats et lisses de chaque côté de son visage ; puis, il ouvrit la porte et descendit tranquillement l'escalier pour accueillir ses invités qui, il le savait, devaient être en train de se réunir dans le salon.

Quand il entra, les animaux lui firent une ovation, se rassemblèrent pour le féliciter, lui dire des choses aimables sur son courage, son intelligence, ses qualités guerrières ; mais Crapaud se contentait de sourire faiblement et de murmurer : « Pas du tout ! » ou quelquefois, pour changer : « Au contraire ! » Loutre, planté devant l'âtre, expliquait devant

un cercle d'amis admiratifs, comment il s'y serait pris s'il avait été là ; il s'approcha en s'exclamant, passa son bras autour du cou de Crapaud et essaya de lui faire triomphalement faire le tour de la pièce ; mais Crapaud le remit gentiment à sa place et fit remarquer avec douceur en se dégageant : « Blaireau fut le cerveau ; Taupe et Rat ont supporté la charge du combat. Moi, j'ai simplement servi dans le rang, je n'ai fait que peu de chose, ou rien du tout. » Les animaux étaient évidemment très intrigués et interloqués par cette attitude imprévue ; Crapaud allait d'un invité à l'autre en faisant ces réponses modestes ; il sentait qu'il accaparait l'attention générale.

Blaireau avait tout commandé pour le mieux, et le banquet remporta un grand succès. Il y eut énormément de bavardage, de rires et de plaisanteries parmi les animaux, mais au milieu de tout ce bruit, Crapaud qui, naturellement présidait, regardait dans son assiette et murmurait des choses aimables aux animaux placés à ses côtés. Par moments, il jetait furtivement un regard à Blaireau et à Rat ; chaque fois, ils se regardaient bouche bée ; cela lui procura une grande satisfaction. Quelques-uns des animaux les plus jeunes et les plus remuants, à mesure que la soirée s'avancait, se mirent à chuchoter que ce n'était pas aussi amusant que par le passé ; il y eut quelques coups frappés sur la table et des cris : « Crapaud ! Laïus ! Un discours de Crapaud ! Une chanson ! Une chanson de M. Crapaud ! » Mais Crapaud se contentait de secouer la tête doucement, de lever une patte pour protester avec douceur ; il insistait pour que ses hôtes se servissent de mets délicats, il alimentait la conversation sur des sujets locaux, en s'enquérant avec sérieux des membres de la famille de ses invités qui n'avaient pas encore atteint l'âge d'aller dans le monde, il s'arrangeait pour les persuader que ce dîner se déroulait suivant les plus strictes conventions.

Ce Crapaud avait décidément bien changé !

*

Après cette apothéose, les quatre animaux reprirent leur vie qui avait été si brutalement interrompue par la guerre civile ; ils en furent heureux et contents, et ne furent plus troublés par de nouveaux soulèvements ou d'autres invasions. Crapaud, après avoir pris l'avis de ses amis, choisit une élégante chaîne d'or avec des médaillons ornés de perles qu'il fit parvenir à la fille du géôlier, accompagnée d'une lettre que Blaireau lui-même reconnut être modeste, reconnaissante, et pleine de considération. Quant au mécanicien de locomotive, il fut convenablement remercié et reçut une compensation pour ses peines et soins. Grâce à l'insistance de Blaireau, même la marinière, au prix de quelques efforts, fut retrouvée, et la valeur de son cheval lui fut discrètement remboursée ; Crapaud réagit très violemment à cette mesure, se présentant comme un instrument du Destin, envoyé pour punir les grosses femmes aux bras musculeux qui ne savent pas déceler un véritable gentleman quand elles en trouvent un sur leur chemin. La somme en cause, il est vrai, n'était pas ruineuse, l'estimation du bohémien ayant été considérée par les experts locaux comme à peu près correcte.

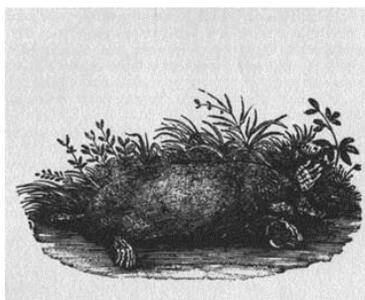
Parfois, au cours des longues soirées d'hiver, les amis allaient faire une incursion dans le Bois Sauvage, maintenant complètement pacifié au moins en ce qui les concernait ; il était agréable de voir le respect avec lequel les habitants les accueillaient, comment les mamans belettes faisaient venir leurs petits à la porte de leurs trous pour leur montrer : « Regarde, bébé,

Voici le grand Monsieur Crapaud ! Et le courageux Rat, un terrible guerrier, est celui qui marche à côté de lui ! Et derrière vient le fameux Monsieur Taupe dont tu as si souvent

entendu parler par ton père ! » Mais quand les enfants étaient dissipés et intenable, elles les calmaient en leur disant que si elles n'arrivaient pas à les faire taire et rester tranquilles, le terrible Blaireau gris viendrait les chercher. C'était d'ailleurs pure calomnie car, si celui-ci n'aimait pas beaucoup le monde, il raffolait au contraire des enfants ; mais la menace ne manquait jamais d'être efficace.



HÔTES DES FORETS ET DES CHAMPS



La campagne et la forêt françaises fourmillent d'une multitude de petits habitants qui sont souvent devenus les héros de contes et de fables.

S'ils semblent assez discrets, c'est parce qu'il est difficile de les approcher. Mais, parfois, ils laissent des traces de leur présence, dont les plus visibles sont certainement les taupinières. Cependant, avec un peu de patience, et beaucoup de curiosité, vous pourrez rencontrer ces petits mammifères que vous découvrirez dans les pages qui suivent...

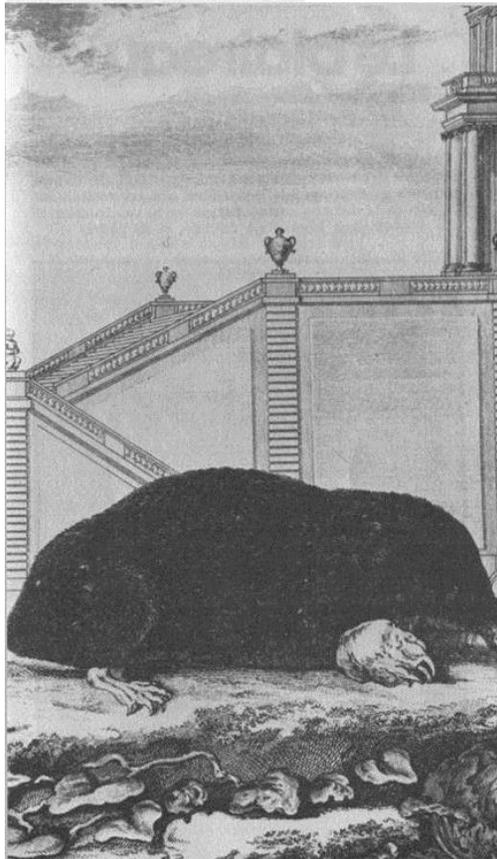
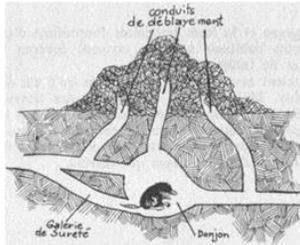
La taupe

A force de passer son temps sous terre, elle est pratiquement aveugle. Son pelage est doux et velouté. Elle a les pattes arrière courtes et puissantes, armées de fortes griffes avec lesquelles elle peut piocher la terre. Les pattes antérieures, entièrement élargies et aplaties, jouent le rôle de pelles efficaces pour creuser de longs tunnels souterrains. Elle laboure avec ses griffes des pattes arrière, repousse les déblais sous son corps et les chasse avec ses membres antérieurs. Elle peut forer quatre ou cinq mètres de galeries à l'heure, et accumule les déblais en un tas à l'entrée de son trou : c'est ce qu'on appelle la taupinière.

La taupe passe une grande partie de son temps à accumuler de la nourriture : on trouve parfois dans son terrier des réserves considérables de vers de terre (son mets favori). Elle mord le ver près de la tête, ce qui l'immobilise mais ne le tue pas, le conservant ainsi pour une consommation ultérieure. Très vorace, elle peut absorber son propre poids de nourriture, quotidiennement.

Cependant, elle peut causer de grands dégâts en coupant les racines.

Son terrier est d'une grande complexité. Sous le monticule de terre rejeté lors du creusement se trouve une chambre circulaire : le refuge ou donjon. Tapissée d'herbes et de feuilles, elle sert d'habitation à la taupe. Cette chambre est entourée de galeries, dont l'une fait toujours office de sortie de secours !



Le blaireau

Son poil est très épais ; ses jambes, ses mâchoires et ses dents sont très fortes ; ses ongles sont longs et durs. Ses courtes pattes l'empêchent de fuir lorsqu'il est attaqué, mais il est capable de se défendre courageusement en se couchant sur le dos et en donnant force coups de dents et de griffes.



C'est un animal solitaire qui vit dans les lieux les plus reculés, les bois les plus profonds. Avec ses griffes, il construit des abris souterrains très tortueux, qui lui sont parfois volés par le renard.

Capturé jeune, le blaireau s'apprivoise facilement, et s'il est omnivore, il préfère toutefois la viande crue.

Il dort toute la nuit et les trois quarts du jour. Bien qu'il mange très peu, il a toujours une épaisse couche de graisse qui lui permet de supporter une diète prolongée, en restant trois ou quatre jours sans sortir de son terrier. Le blaireau tient son domicile très propre, se gardant de ne jamais le souiller de ses besoins naturels.

Très frileux, le blaireau apprivoisé s'installera si près du feu qu'il s'en brûlera les pattes et n'en guérira que difficilement.

Il dégage une odeur forte et mauvaise ; déterre les nids d'abeilles et de guêpes et emporte le miel ; mange les lapereaux, les mulots, les lézards, les serpents, les sauterelles et les œufs d'oiseaux.



La fouine

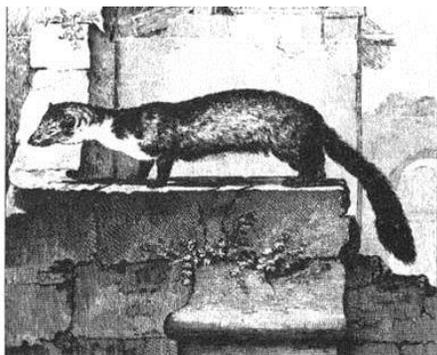
Elle s'approche près des maisons, s'établit dans les vieux bâtiments abandonnés, dans les greniers, dans les trous des murailles.

Grisâtre, la gorge marquée de blanc, elle peut atteindre de la tête à la queue soixante-dix centimètres de long.

Son allure est fine, son œil vif, ses membres sont très souples et son corps est flexible : elle saute et bondit plutôt qu'elle ne marche.

Elle grimpe avec facilité le long des murs, et, carnassier féroce, n'hésite pas à pénétrer dans les poulaillers pour y dévorer œufs et volailles. Mais elle apprécie aussi les souris et les rats, les taupes et les oiseaux qu'elle surprend dans leur nid.

C'est dans le foin, dans un trou de mur ou, parfois, dans le creux d'un arbre que les petits de la fouine viennent au monde. Et si un intrus vient les déranger, vite leur mère les transportera à l'abri.



La martre

Fuyant les espaces découverts, elle habite au fond des bois, et aime rester sur les arbres.

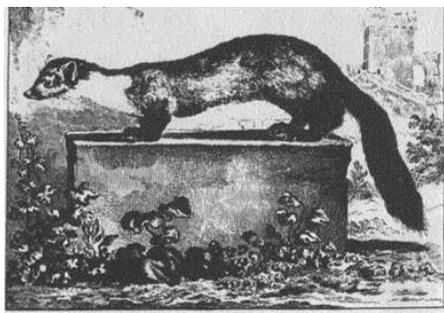
Féroce et sauvage, elle vit essentiellement de la chasse, détruisant une grande quantité d'oiseaux – dont elle recherche les nids pour gober les œufs – et d'écureuils.

Alors que la fouine pourchassée par un chien regagne immédiatement son trou, la martre, au contraire, se laisse poursuivre longtemps, puis grimpe sur un arbre d'où elle regarde passer son chasseur.

Elle est un peu plus grosse que la fouine, avec une tête plus courte, des pattes plus longues, un poil plus fin et plus fourni.

C'est dans le nid d'un écureuil, le nid d'une buse, le trou creusé dans un arbre par un pic que la martre cache ses petits.

Elle est très recherchée pour sa fourrure ; traquée, chassée, au risque même de la faire disparaître.



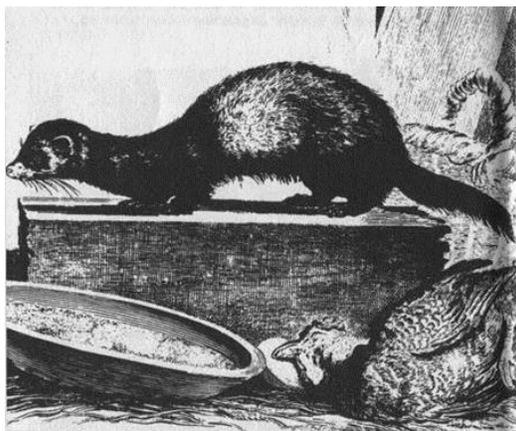
Le putois

Par son tempérament, ses habitudes, sa morphologie, le putois ressemble beaucoup à la fouine.

Il s'approche des habitations, grimpe sur les toits, s'établit dans les granges à foin d'où il ne sort que la nuit pour chasser.

Il fait plus de dégâts dans les basses-cours que la fouine : il coupe ou écrase la tête des poules et se nourrit de leur sang. Mais il est aussi avide de miel et n'hésite pas, en hiver, à attaquer les ruches et à en chasser les abeilles. Il est en guerre perpétuelle avec les lapins qui ne peuvent pas lui échapper, car les terriers sont d'un accès facile pour lui.

Enfin, le putois est réputé pour son odeur particulièrement forte.

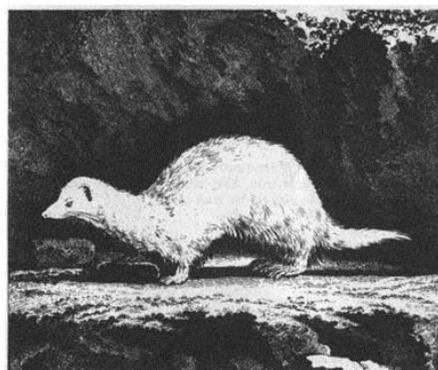


Le furêt

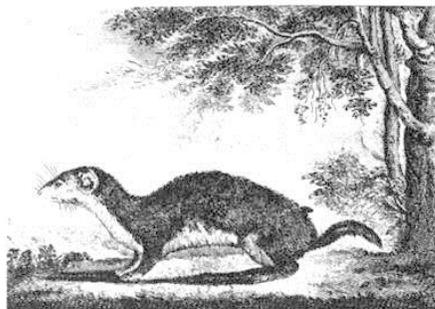
Il a le corps plus allongé que celui du putois dont il est une espèce, la tête plus étroite, le museau plus pointu. Son pelage est blanc ou jaunâtre, ses yeux sont rouges.

Comme le putois, le furet est un redoutable chasseur de lapins ; on l'élevait d'ailleurs (il s'apprivoise facilement), il y a quelques années encore, pour la chasse. On était alors obligé de le museler afin qu'il ne tue pas le gibier au fond du terrier.

Pendant la saison des amours, la femelle se laissera mourir si elle ne trouve pas de compagnon.



La belette



Son poil change en hiver : il blanchit, mais le bout de la queue reste toujours jaune.

Elle est si sauvage qu'elle déteste même qu'on la regarde manger lorsqu'elle est en cage. Aussi ne se nourrit-elle que la nuit. Dans un poulailler, elle n'attaque que les poulettes, les poussins, et casse les œufs pour en sucer le contenu.

Par les froids d'hiver, elle reste dans les greniers et dans les granges, y revenant au printemps pour donner le jour à ses petits.

Elle chasse les rats et les souris mieux que les chats, car elle peut pénétrer dans leur trou. Elle attaque aussi les couleuvres, les rats d'eau, les taupes et les mulots.



Source des documents : Agence Pitch : pages 6 et 7.

Les gravures sont extraites de l'Histoire Naturelle de Buffon.

Rédaction du cahier d'illustrations : Bernard Planche.

[Kenneth Grahame](#)

[OriginalBook.Ru](#)